

**Essai sur la
littérature
anglaise et
considérations
sur le génie des**

François-René Chateaubriand

LIREGRATUITEMENT.COM

**Essai sur la littérature
anglaise et
considérations sur le**

génie des hommes, des temps et des

François-René Chateaubriand

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze
minutes par jour.

ASTOR, LENOX AND

TILDEN FOUNDATION

Un Essai sur la littérature anglaise qui précède ma traduction de Milton se compose de

De quelques morceaux détachés de mes anciennes études , morceaux corrigés dans le style, rectifiés pour les jugemens, augmentés ou resserrés quant au texte ; De divers extraits de mes Mémoires^ extraits qui se trouvaient avoir des rapports directs ou indirects avec le travail que je livre au public ;

3** De recherches récentes relatives à la matière de cet Essai*

J'ai visité les Etats-Unis; j'ai passé huit ans exilé en Angleterre ; j'ai revu Londres comme ambassadeur après l'avoir vu comme émigré: je crois savoir l'anglais autant qu'un homme peut savoir une langue étrangère à la sienne.

J'ai lu en conscience ^ tout ce que j'ai dû lire sur le sujet traité dans ces deux volumes ; j'ai rarement cité les autorités , parce qu'elles sont connues des hommes de lettres, et que les gens du monde ne s'en soucient guère :

que font à ceux-ci Warton, Evans , Jones ^ Percy, Owen, Ellis , Leyden, Edouard Williams , Tyrwhit , Roquefort , Tressan , les collectifs des Historiens, les recueils des poètes , les manuscrits , etc. ? Je veux pourtant mentionner ici un ouvrage français, précisément parce que les journaux me semblent Favoriser trop négligé

: on consacre de longs articles à des écrits futiles ; à peine accorde-t-on une vingtaine de lignes à des livres instructifs et sérieux.

Les Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs y etc., de M. l'abbé de La Rue, méritent de fixer l'attention de quiconque

AVB&TI8SBMB1TT. S

aime une critique saine , puisée aux sources et non composée de bribes de lectures , dérobées à quelque investigateur oublié. Un de mes honorables confrères de l'Académie française n'est pas toujours, il est vrai, d'accord avec l'historien des Bardes ; M. de La Rue est Trouvère et M. Raynouard Troubadour : c'est la querelle de la langue d'Oc et de la langue d'Oil(1).

Vidée de la poésie anglaise (1749) de l'abbé Yart , la Poétique anglaise (1806) de M. Hennel, peuvent être consultées avec fruit. M. Hennel sait parfaitement la langue dont il parle. Au surplus , on annonce diverses collections ; et pour les vrais amateurs de la littérature anglaise, la Bibliothèque anglo-française , de M. O'Su-Uivan , ne laissera rien à désirer.

J'ai peu de chose à dire de ma traduction.

Des éditions , des commentaires , des illttstrottons y des recherches , des biographies de

(1) Au moment même où j'écris cet élojje de Tabbe de La Rue, dont je ne connais que les ouvrages, je reçois . comme un remerciement, le billet de part qui m'annonce la mort âc cet ami de Walter Scott.

Milton , il y en a par milliers. Il existe en prose et en vers une douzaine de traductions françaises et une quarantaine d'imitations du Poète, toutes très bonnes; après moi viendront d'autres traducteurs, tous excellens.

A la tête des traducteurs en prose est Racine, le fils; à la tête des traducteurs en vers, l'abbé Delille.

Une traduction n'est pas la personne , elle t'est çp!\xTî portrait : un grand maître peut faire un admirable portrait; soit : mais si l'original était placé auprès de la copie , les spectateurs le verraient chacun à sa manière, et diFéreraient de jugement sur la ressemblance. Traduire, c'est donc se vouer au métier le plus ingrat et le moins estimé qui fut oncques; c'est se battre avec des mots pour leur faire rendre dans un idiome étranger un sentiment, une pensée, autrement exprimés, un son qu'ils n'ont pas dans la langue de l'auteur. Pourquoi donc ai-je traduit Milton?

Par une raison que l'on trouvera à la fin de cet Essai. Qu'on ne se figure pas d'après ceci que je n'ai mis aucun soin à mon travail ; je pourrais dire que ce travail est l'ouvrage

AVERTISSEMENTT. 5

1er de ma vie, car il y a trente ans que je , relis et traduis Milton. Je sais respecter publie ; il veut bien vous traiter sans fe- • n , mais il ne permet pas que vous preniez ^ec lui la même liberté : si vous ne vous luciez guère de lui , il se souciera encore Loins de vous. J'en appelle au surplus aux omîmes qui croient encore quVmre est un rt : eux seuls pourront savoir ce que la trauction du Paradis perdu m'a coûté d'éstuies et d'eflForts.

Quant au système de cette traduction , je tt'eri suis tenu à celui que j'avais adopté utrefois pour les fragmens de Milton , cités lans le Génie du christianisme, La traducion littérale me parait toujours la meilleure: me traduction interlinéaire serait la perfe-cion du genre, si on lui pouvait ôler ce [u'elle a de sauvage.

Dans la traduction littérale, la difficulté îst de ne pas repro-duire un mot noble par e mot correspondant qui peut être bas , de le pas rendre pesante une phrase légère, égère une phrase pe-sante y en vertu d'ex-)ressions qui se ressemblent y w\^\a c^\\

n'ont pas la même prosodie dans les deux

idiomes.

Milton, outre les luttes qu'il faut soutenir contre son génie, ofFre des obscurités grammaticales sans nombre ; il traite sa langue en tyran, viole et méprise les règles : en français si vous supprimiez ce qu'il supprime par l'ellipse ; si vous perdiez sans cesse comme lui votre nominatif, votre régime; si vos relatifs per-plexes rendaient indécis vos antécédens, vous deviendriez inin-telligible. L'invocation du Paradis perdu présente toutes ces diffl-Bcultés réunies : l'inversion suspensive qui jette à la césure du septième vers le Sing , heaifenly Muse , est admirable; je l'ai conservée afin de ne pas tomber dans la froide et régulière invo-cation grecque et française. Muse céleste, chante, et pour que l'on sente tout d'abord qu'on entre dans des régions inconnues: Louis Racine l'a conservée également, mais il a cru devoir la régulariser à l'aide d'un gallicisme qui fait disparaître toute poésie : c'est ce que je V invite à chanter, Muse céleste,

Milton j après ce début, prend son vol, et

prolonge son invocation à travers des phrases incidentes et interminables, lesquelles produisant des régimes indirects, obligent le lecteur à des efforts d'attention, antipathiques à l'esprit français. Point d'autre moyen de s'en tirer que de couper l'Invocation et l'Exposition, de régénérer le nominatif dans le nom ou le pronom. Milton, comme un fleuve immense, entraîne avec lui ses rivages et les limons de son lit, sans s'embarrasser si son onde est pure ou troublée.

On peut s'exercer sur quelques morceaux choisis d'un ouvrage, et espérer en venir à bout avec du temps; mais c'est tout une autre affaire, lorsqu'il s'agit de la traduction complète de cet ouvrage, de la traduction de 10,467 vers, lorsqu'il faut suivre l'écrivain, non seulement à travers ses beautés, mais encore à travers ses défauts, ses négligences et ses lassitudes; lorsqu'il faut donner un égal soin aux endroits arides et ennuyeux, être attentif à l'expression, au style, à l'harmonie, à tout ce qui compose le poète; lorsqu'il faut étudier Je sei\Sy choisir celui c\\

paraît le plus beau quand il y en a plusieurs ? ou deviner le plus probable par le caractère du génie de Fauteur; lorsqu'il faut se souvenir de tels passages souvent placés à une grande distance de l'endroit obscur, et qui réclaircissent : ce travail, fait en conscience, laisserait l'esprit le plus laborieux et le plus patient.

J'ai cherché à représenter Milton dans sa vérité ; je n'ai fui ni l'expression horrible, ni l'expression simple, quand je l'ai rencontrée : le Péché a des chiens aboyans, ses enfans, qui rentrent dans leur chenil, dans ses entrailles; je n'ai point rejeté cette image Eve dit que le serpent ne voulait point lui ■faire du mal, du tort y je me suis bien gardé dépoétiser cette naïve expression d'une jeune femme qui fait une grande révérence à l'air brede la

Science après avoir mangé du fruit c'est comme cela que j'ai senti Milton, Si j n'ai pu rendre les beautés du Paradis perdu je n'aurai pas pour excuse de les avoir ignorées.

Milton a fait une foule de mots qu'on n trouve pas dans les dictionnaires : il est rem

AVEUTUMIEMEIT. 9

pli d'hébraïsmes, d'hellénismes, de latinismes : il appelle , par exemple , un Commandement, une Loi de Dieu, la première fille de sa voix; il emploie le nominatif absolu des Grecs, l'ablatif absolu des Latins. Quand ses mots composés n'ont pas été trop étrangers à notre langue dans leur étymologie tirée des langues mortes on de l'italien, je les ai adoptés : ainsi j'ai dit emparadisé^e fragrance f etc. Il y a quelques idiotismes anglais que presque tous les traducteurs ont passés , comme planet^e struck : j'ai du moins essayé d'en faire comprendre le sens, sans avoir recours à une trop longue périphrase.

Au reste, les changements arrivés dans nos institutions, nous donnent mieux l'intelligence de quelques formes oratoires de Milton. Notre langue est devenue aussi plus hardie et plus populaire. Milton a écrit comme moi, dans un temps de révolution , et dans des idées qui sont à présent celles de notre siècle : il m'a donc été plus facile de garder ces tours que les anciens traducteurs n'ont pas osé hasarder. Le poète use de vieux mots anglais ; souvent d'origine fran(^ ^ q\ x

10 AYKRTISSBIIBVT.

latine; je les ai translucUés par le vieux mo français , en respectant la langue rythmique et son caractère de vétusté. Je ne crois

pai que ma traduction soit plus longue que h texte ; je n'ai pour-
tant rien passé.

Je me suis servi pour cette traductioi d^une édition du Para-
dis perdu y imprimée à Londres chez Jacob Tonson en 1725, e
dédiée à lord Sommers , qui tira le fameui poème d'un injurieux
oubli. Cette édition es conforme aux deux premières, faites souî
les yeux de Milton et corrigées par lui : l'orthographe est vieille ,
les élisions des lettreî fréquentes, les parenthèses multipliées , les
noms propres imprimés en petites capitales,

J'ai maintenu la plupart des parenthèses .

puisque telle était la manière d'écrire de l'auteur : elles
donnent de la clarté au style. Les idées de Milton sont si abon-
dantes , si variées, qu'il en est embarrassé; il les divise en com-
parlimens, pour les coordonner, les reconnaître et ne pas perdre
Tidée-mère dont toutes ces idées incidentes sont filles.

J'ai aussi introduit les petites capitales dans quelques Noms et
Pronoms^ quand

elles m'ont paru propres à ajouter à la majesté on à rimport-
tance du personnage, et quand elles ont fait disparaître des am-
phibologies. Pour le texte anglais imprimé en regard de ma tra-
duction, on s'est servi de l'édition de sir Egerton Brydges , 1835 :
elle est d'une correction parfaite et convient mieux aux lecteurs
de ce temps-ci.

Enfin j'ai pris la peine de traduire moi-même de nouveau jus-
qu'au petit article sur les vers blancs ^ ainsi que les anciens argu-
mens des livres, parce qu'il est probable qu'ils sont de Milton. Le
respect pour le génie a vaincu l'ennui du labeur ; tout m'a paru

sacré dans le texte, parenthèses, points , virgules : les enfans des Hébreux étaient obligés d'apprendre la Bible par cœur depuis Bérésith jusqu'à Malachie.

Qui s'inquiète aujourd'hui de tout ce que je viens de dire ? qui s'aviserait de suivre une traduction sur le texte ? qui saurait gré au traducteur d'avoir vaincu une difficulté , d'avoir pâli autour d'une phrase des journées entières ? Lorsque Clément mettait en lumière un gros volume à propos à l'auteur

12 AYSETISSHBNT.

duction des Géorgiques, chacun le lisait et prenait parti pour ou contre l'abbé Del il le en sommes-nous là ? Il peut arriver ce]en dant que mon lecteur soit quelque vieil amateur de Fécole classique, revivant au souvenir de ses anciennes admirations , ou quelque jeune poète de Fécole romantique allant à la chasse des images, des idées , de expressions , pour en faire sa proie , comme d'un butin enlevé à l'ennemi.

Au reste, je parle fort au long de Milton dans mon Essai sur la littérature anglaise puis que je n'ai écrit cet Essai qu'à l'occasion du Paradis perdu. J'analyse ses divers ouvrages ; je montre que les révolutions ont rapproché Milton de nous ; qu'il est devenu un homme de notre temps; qu'il était aussi grand écrivain en prose qu'en vers : pendant sa vie la prose le rendit célèbre , la poésie après sa mort ; mais la renommée du prosateur s'est perdue dans la gloire du poète.

Je dois prévenir que dans cet Essai, je ne me suis pas collé à mon sujet comme dans la traduction : je m'occupe de tout , du présent, du passé, de l'avenir; je vais çà et là

au

'* ^ j quand je rencontre le moyen-âge, j'en i>arle j ' ^ f quand je me heurte contre la Réformation , ^'^j je m'y arrête; quand je trouve la révolution ^m anglaise , elle me remet la nôtre en mémoire , et j'en cite les hommes et les faits. Si un royaliste anglais est jeté en geôle, je songe au logis que j'occupais à la Préfecture de police. Les poètes anglais me conduisent aux poètes français; lord Byron me rappelle mon exil en Angleterre , mes promenades à la colline d'Harrow et mes voyages à Venise ; ainsi du reste. Ce sont des mélanges qui ont tous les tons, parce qu'ils parlent de toutes les choses ; ils passent de la critique littéraire élevée ou familière, à des considérations historiques, à des récits, à des portraits, à des souvenirs généraux ou personnels.

C'est pour ne surprendre personne, pour que l'on sache d'abord ce qu'on va lire, pour qu'on voye bien que la littérature anglaise n'est ici que le fond de mes stromates ou le canevas de mes broderies ; c'est pour tout cela que j'ai donné un second titre à cet Essai.

DU LATIN

COMME SOURCE DES LÂTIGUES DE l'eUROPE LATIHE.

LorsqaW peuple puissant a passé ; que la langue dont il «e serrait n'est pins parlée , cette langue reste monument d'au autre âge , où Ton admire l^ chefs-d 'oeuvre d'un pinceau et d'un ciseau brités. Dire comment les idiomes des peuples de l'Ausonie devinrent l'idiome latin ; ce que eel idioffie retint du caractère

des tribus «aouvages qui le formèrent ; ce qu'il perdit et gagna par ta conversion â\\n gouvernement àesp&liqae, et plus tard parla révolutionii o^

16 nrTftODUGTION.

rée dans la religion de TÉtat ; dire comment les nations conquises et conquérantes appor* tèrent une foule de locutions étrangères à cet idiome ; comment les débris de cet idiome formèrent la base sur laquelle s'élevèrent les dialectes de l'ouest et du midi de l'Europe moderne , serait le sujet d'un immense ouvrage de philologie.

Rien en effet ne pourrait être plus curieux et plus instructif que de prendre le latin à son commencement , et de le conduire à sa fin à travers les siècles et les génies divers. Les matériaux de ce travail sont déjà tout préparés dans les sept traités de Jean Nicolas Funck : de Origine linguœ latines tractatus; de Pueriîiâ latinœ linguœ tract.; de Adolescentiâ latinœ lin^ guœ tract. ; de virili Mtate latinœ linguœ tract, ; de imminenti latinœ linguœ Senectuie tract, ; de vegetâ latinœ linguœ Senectute tract, ; de inertî et decrepitâ latinœ linguœ Senectute tractatus,

La langue grecque dorique, la langue étrusque et osque des hymnes des Salieos et de la Loi des Douze Tables dont les enfans chantaient encore les articles en vers du temps de Cicéron , ont produit la langue rude de Duillius, de Gœoilus et d'Ënnius, la langue vive de Plante , satirique de Lucilius, grécisée de Térence ,

lîTTKODUCTION. 17

philosophique , triste , lente et spondaïque de Lucrèce , éloquente de Gicéron et deXite-Live, claire et correcte dQ César ,

élégante d'Horace, brillante d'Ovide , poétique et concise de Catulle, harmonieuse de Tibulle, divine de Virgile , pure et sage de Phèdre.

Cette langue du siècle d'Auguste (je ne sais à quelle date placer Quinte-Curce) , devint , en s'altérant , la langue énergique de Tacite , de Lucain , de Sénèque , de Martial , la langue copieuse de Plin l'ancien , la langue fleurie de Plin le jeune , la langue effrontée de Suétone, violente de Juvénal , obscure de Perse , enflée du plat de Stace et de Silius Halicus.

Après avoir passé par les grammairiens Quinilien et Macrobe ; par les épitomistes Florus , Iulius Paterculus, Justin , Orose, Sulpice Serène ; par les Pères de l'Église et les auteurs ecclésiastiques, Tertullien, Cyprien , Ambroise, Hilaire de Poitiers , Paulin , Augustin , Jérôme , Juvénal ; par les apologistes , Lactance , Amobée-, Hincmar Félix ; par les panégyristes, Eucherius-, Ifamerthin , Nazarius ; par les historiens de la décadence, Ammien Marcelin, et les biographes le V Histoire auguste; par les poètes de la décadence et de la chute, Ausone, Claudien, Rutilius, Sidoine Apollinaire Prudence, Yot«Liix.\

18 INTRODUCTION.

après avoir reçu de la conversion des religions de la transformation des mœurs, de l'invasion des Goths, des Alains, des Huns, des Arabes, et les expressions obligées des nouveaux besoins et des idées nouvelles ; cette langue retourne une autre barbarie dans le premier historien de ces Francs qui commencèrent une autre langue , après avoir détruit l'empire romain chez nos pères. ♦ •

Les auteurs ont noté eux-mêmes les altérations successives du latin de siècle en siècle Gicéron affirme que dans les Gaules on

employa beaucoup de mots dont l'usage n'était pas re à Rome : verba non trita Romæ ; Martial se s(d'expressions celtiques et s'en vante ; saint J rôme dit que , de son temps , la langue latî changeait dans tous les pays : regionibus mut tur; Festus , au cinquième siècle, se plaint i l'ignorance où l'on est déjà tombé touchant construction du latin ; saint Grégoire-le-Grai déclare qu'il a peu de souci des solécismes des barbarismes; Grégoire de Tours réclan rindulgence du lecteur pour s'être écarts dans le style et dans les mots , des règles de grammaire dont il n'est pas bien instruit : m 8um imbudus; les sermons de Gharles-le-Chau et de Louïs-le-Germanique nous montrent

utTMxmjc nov. 19

ktki expirant ; les agiographes 4m aeplièaie siècle font l'éloge des évêques qui sayeni pidar purement le latin , et les ooociles du neuvième siècle ordonnent aux évêques de prêcher en lasgae nm-tane rusti^^.

C'est donc du septième au neuvième siècle , entre ces deux époques précises , que le latin se métamorphosa en roman de différentes nuances et de divers accens, selon les provinces où il était en usage. Le latin correct qui reparait dans les historiens et les écrivains , à compter du règne de Charlemagne , n'est pli^ le latin ■ pmrlé , mais le latin appris. Le mot latin ne signifia bientôt plus que raman ou langue romance, et fut pris ensuite pour le voQi langue en général : les oiseaux chantent en leur latiiv.

Une langue civilisée née d'une langue barbare diffère , dans ses élémens , d'une langue barbare émanée d'une langue civilisée : la première doit rester plus originale , parce qu'elle s'est créée d'elle-même, et qu'elle a seulement développé son germe : la se-

conde (la langue barbare) , entée sur une langue civilisée , perd sa sève naturelle et porte des fruits étrangers.

Tel est le latin relativement à l'idiome sauvage qui l'engendra : telles sont les langues modernes de l'Europe latine , par T^hçiporl W

M INTEODUGTIOK.

lasfoe polie dont elles dérivent. Une langue ▼ ivante qui sort d'une langue vivante , continue sa vie ; une langue vivante qui s'épanche d'une langue morte , prend quelque chose de la mort de sa mère ; elle garde une foule de mots eipiréjs : ces mots ne rendent pas plus les perceptions de l'existence que le silence n'exprime le son.

Y a-t-il eu, vers la fin de la latinité, un idiome de transition entre le latin et les dialectes modernes, idiome d'un usage général de ce côté-ci des Alpes et du Rhin ? La langue romane rustique , si souvent mentionnée dans les conciles du neuvième siècle, était-elle cette langue romane , ce provençal parlé dans le midi de la France ? Le provençal était-il le catalan, et fut-il formé à la cour des comtes de Barcelone ? Le roman du nord de la Loire , le roman M^allon ou le roman des trouvères qui devint le français , précéda-t-il le roman du midi de la Loire ou le roman des troubadours ? La langue d'Oc et la langue d'Oïl empruntèrent-elles le sujet de leurs chansons et de leurs histoires à des lais armoricains et à des lais galloise ? Matière d'une controverse qui ne finira qu'au moment où le savant ouvrage de M. Fauriel aura répandu la lumière sur cet obscur sujet .

DIVISÉS EN CINQ ÉPOQUES

Parmi les langues formées du latin, je compte la langue anglaise , bien qu'elle ait une double origine ; mais je ferai voir que , depuis la conquête des Normands jusque sous le règne du premier Tudor , la langue francoromane domina , et que , dans la langue anglaise moderne , une immense quantité de mots latins et français sont demeurés acquis au nouvel idiome.

La langue romane rustique se divisa en deux

22 l'Introduction.

deux branches : la langue d'Oc et la langue d'Oïl. Quand les Normands se furent emparés de la province à laquelle ils ont laissé leur nom , ils leur apprirent la langue d'Oïl : on parlait celle-ci à Rouen ; on se sentit du danois à Bayeux. Guillaume porta les deux idiomes français en Angleterre , avec les aventuriers accourus des deux côtés de l'Irlande.

Mais dans les siècles qui précédèrent, tandis que les Gaules formaient leur langage des débris du latin , la Grande-Bretagne d'où les Romains s'étaient depuis long-temps retirés , et où les nations du Nord s'étaient successivement établies, avait conservé ses idiomes primitifs.

. Ainsi donc , l'histoire de la langue anglaise se divise en cinq époques :

1* L'époque anglo-saxonne, de 450 à 780.

Le moine Augustin , en 570 , fit connaître en Angleterre l'alphabet romain.

â*» L'époque danoise-saxonne , de 780 à l'invasion des Normands. On a principalement de cette époque les manuscrits dits d'Alfred et deux traductions des quatre-évangélistes.

8* L'époque anglo-normande, commencée en 1066. La langue normande n'était autre chose que le neusirien, c'est-à-dire la langue

IJITRODUGTIOlf. Si

française de ce côté-ci de la Loire , ou la langue d'Oil. Les Normands se servaient , pour garder la mémoire de leurs chansons ^ de caractères appelés ruft«/a6a/ A; ce sont les lettres runiques : on y joignit celles qu'Æthicus avait inventées auparavant, et dont saint Jérôme avait donné les signes.

4® L'époque normande-française : lorsque Éléonore de Guienne eut apporté à Henri II les provinces occidentales de la France , depuis la Basse-Loire jusqu'aux Pyrénées, et que des princesses du sang de saint Louis eurent successivement épousé des monarques anglais, les Etats , les propriétés , les familles , les coutumes, les mœurs, se trouvèrent si mêlés, que le français devint la langue commune des nobles , des ecclésiastiques, des savans et des commerçans des deux royaumes. Danà le Bomesday-Book, carte topograbique , et cadastre des propriétés , dressé par ordre de Guillaume-le- Conquérant , les noms des lieux sont écrits en latin , selon la prononciation française. Ainsi une foule de roots latins entrèrent directement dans la langue anglaise par la religion , et par ses ministres dont la langue était latine , et indirectement par l'intermédiaire des mots normande et français. Le normand GuiUaum^W

Bâtard retenait aussi des expressions Scandinaves ou germaniques que les enfans de Rollon avaient introduites dans l'idiome du pays franck par eux conquis.

5* L'époque purement dite anglaise , quand V anglais fut écrit et parlé tel qu'il existe aujourd'hui.

Ces cinq époques se trouveront placées dans les cinq parties qui divisent cet Essai.

Ces cinq parties se rangent naturellement sous ces titres :

P Littérature sous le règne des Anglo-Saxons, des Danois et pendant le moyen-âge ;

â® Littérature sous les Tudor;

â* Littérature sous les deux premiers Stuart , et pendant la république ;

V Littérature sous les deux derniers Stuart ;

5° Littérature sous la maison d'Hanovre,

Lorsqu'on étudie les diverses littératures, une foule d'allusions et de traits échappent , si les usages et les mœurs des peuples ne sont pas assez présens à la mémoire. Une vue de la littérature , isolée de l'histoire des nations , créerait un prodigieux mensonge : en entendant des poètes successifs chanter imperturbablement leurs amours et leurs moutons, on sefigu-

I5TRoDUGTioK. 25

rerait l'existencenon interrompue de l'âge d'or sur la terre. Et pourtant , dans cette même Angleterre dont il s'agit ici , ces concerts retentissaient au milieu de l'inyasion des Romains, des

Piétés, des Saxons et de Danois ; au milieu de la conquête des Normands , du soulèvement des hirs , des contestations des premiers Plantagenètes pour la couronne, des guerres civiles de la Rose rouge et de la Rose blanche, des ravages de la Réformation, des supplices commandés par Henri y III, des bûchers ordonnés par Marie; au milieu des massacres et de l'esclavage de l'Irlande, des désolations de l'Ecosse, des échafauds de Charles P' et de Sidney, de la fuite de Jacques , de la proscription du Pré-tendant et des jacobites ; le tout mêlé d'orages parlementaires , de crimes de cour et de mille guerres étrangères.

L'ordre social , en dehors de l'ordre politique , se compose de la religion , de l'intelligence et de l'industrie matérielle : il y a toujours chez une nation , au moment des catastrophes et parmi les plus grands événemens, un prêtre qui prie, un poète qui chante, un auteur qui écrit , un savant qui médite, un peintre, un statuaire ,un architecte, qui peint, sculpte et bâtit , un ouvrier qui travaille. Ces hommes mènent une vie

^ INTRODUCTION.

En côté des révolutions et semblent vivre d'une vie à part : si vous ne voyez qu'eux , vous voyez un monde réel , vrai , immuable, base de l'édifice humain , mais qui paraît fictif, et étranger à la société de convention , à la société politique. «6. Seulement le prêtre dans son cantique , le poète , le savant , l'artiste , dans leurs compositions , l'ouvrier dans son travail, révèlent, de fois à autre , l'époque où ils vivent , marquent le contre-coup des événemens qui leur firent répandre plus d'abondance leurs sueurs , leurs plaintes et les dons de leur génie. Pour détruire cette illusion de deux vues présentées séparément ; pour ne pas créer le mensonge que j'indique au commencement de

ce chapitre; pour ne pas jeter tout à coup le lecteur non préparé dans l'histoire des chansons, des ouvrages et des auteurs des premiers siècles de la littérature anglaise, je crois à propos de reproduire ici le tableau général du moyen-âge : ces prolégomènes serviront à l'intelligence du sujet.

rires.

es le le

MOYEN-AGE

LOS BT MOMVMBirS.

Le moyen-âge offre un tableau bizarre qui semble être le produit d'une imagination puisée, mais déréglée. Dans l'antiquité, chaque nation sort, pour ainsi dire, de sa propre source; un esprit primitif, qui pénètre tout et se fait sentir partout, rend homogènes les institutions et les mœurs. La société du moyen-âge était composée des débris de mille autres sociétés : la civilisation romaine, le paganisme même y avaient laissé des traces; la religion chrétienne y apportait ses croyances et les

lennités ; les Barbares francs, goths, burgondes anglo-saxons, danois, normands, retenaient les usages et le caractère propres à leurs races. Tous les genres de propriétés se mêlaient; toutes les espèces de lois se confondaient, l'usufruit, le fief, la mainmorte, le code, le digeste, les lois salique, gombette, visigothe, le droit coutumier ; toutes les formes de liberté et de servitude se rencontraient : la liberté monarchique du roi, la liberté aristocratique du noble, la liberté individuelle du prêtre, la liberté collective des

communes , la liberté privilégiée des villes, de la magistrature, des corps de métiers et des marchands , la liberté représentative de la nation, l'esclavage romain , le servage barbare , la servitude de Taubain. De là ces spectacles incobérens, ces usages qui se paraissent contredire, qui ne se tiennent que par le lien de la religion. On dirait des peuples divers sans aucun rapport les uns avec les autres , mais seulement convenus de vivre sous un commun maître autour d'un même autel. Jusque dans son apparence extérieure , l'Égypte offrait alors un tableau plus pittoresque et plus national qu'elle ne le présente aujourd'hui. Aux monuments nés de notre religion et de nos mœurs , nous avons substitué , par

l'architecture bâtarde romaine, des monuments qui ne sont ni en harmonie avec notre ciel, ni appropriés à nos besoins; froide et servile copie , laquelle a introduit le mensonge dans nos arts , comme le calque de la littérature latine a détruit dans notre littérature l'originalité du génie français. Ce n'était pas ainsi qu'imitait le moyen-âge; les esprits de ce temps là admiraient aussi les Grecs et les Romains ; ils recherchaient et étudiaient leurs ouvrages ; mais au lieu de s'en laisser dominer , ils les maîtrisaient , les façonnaient à leur guise , les rendaient français , et ajoutaient à leur beauté par cette métamorphose pleine de création et d'indépendance.

Les premières églises chrétiennes dans l'Occident ne furent que des temples retournés : le culte païen était extérieur, la décoration du temple fut extérieure; le culte chrétien était intérieur , la décoration de l'église fut intérieure. Les colonnes passèrent du dehors au dedans de l'édifice , comme dans les basiliques où se tinrent les assemblées des fidèles quand ils sortirent des cryptes

et des catacombes. Les proportions de l'église surpassèrent en étendue celles du temple, parce que la foule chrétienne ^entassait sous la voûte de l'église, et que la

foule païenne était répandue sous le péristyle du temple, l'^ais lorsque les chrétiens devinrent les maîtres , ils changèrent cette économie , et ornèrent aussi du côté du paysage et du ciel , leurs édifices.

Et afin que les appuis de la nef aérienne n'en déparassent pas la structure, le ciseau les avait tailladés; on n'y voyait plus que des arches de ponts, des pyramides, des aiguilles et des statues.

Les ornemens qui n'adhéraient pas à l'édifice se mariaient à son style : les tombeaux étaient de forme gothique , et la basilique qui s'élevait comme un grand catafalque au-dessus d'eux , semblait s'être moulée sur leur forme. Les arts du dessin participaient de ce goût fleuri et composite : sur les murs et sur les vitraux étaient peints des paysages, des scènes de la religion et de l'histoire nationale.

Bans les châteaux , les armoiries colorées, encadrées dans des losanges d'or, formaient des plafonds semblables à ceux des beaux palais du cinque cento de l'Italie. L'écriture même était dessinée; l'hiéroglyphe germanique , substitué au jambage rectiligne romain , s'harmomait avec les pierres sépulcrales. Les tqun isolées qui servaient de vedettes sur les hau-

INTHODUCTION. 31

teun; les donjons enserrés dans les bois, ou su^ndus sur la cime des rochers comme Taire des vautours; les ponts pointus et étroits jetés hardiment sur les torrens; les villes fortifiëéé que

Ton rencontrait à chaque pas , et dont les créneaux étaient à la fois les remparts et les omemens ; les chapelles, les oratoires, les ermitages, placés dans les lieux les plus pittoresques au bord des chemins et des eaux ; les beffrois , les flèches des paroisses de campagnes, les abbayes , les monastères , les cathédrales ; tous ces édifices que nous ne voyons plus qu'en petit nombre et dont le temps a noirci, obstrué, brisé les dentelles, avaient alors l'éclat de la jeunesse; ils sortaient des mains de l'ouvrier : l'œil, dans la blancheur de leurs pierres, ne perdait rien de la légèreté de leurs détails, de l'élégance de leurs réseaux, de la variété de leurs guillochis , de leurs gravures, de leurs ciselures, de leurs découpures, et de toutes les fantaisies d'une imagination libre et inépuisable.

Dans le court espace de dix-huit ans, de 1136 à 1154, il n'y eut pas moins de onze cent quinze châteaux bâtis dans la seule Angleterre.

La chrétienté élevait à frais communs, au profit des quêtes et des aumônes » ^\e& c^^^-

drales dont chaque État particulier n'était pas assez riche pour payer les travaux, et dont presque aucune n'est achevée. Dans ces~ vastes et mystérieux édifices se gravaient en relief et en creux, comme avec un emporte-pièce, les parures de l'autel , les monogrammes sacrés , les vêtements et les choses à l'usage des Prêtres. Les bannières, les croix de divers agencemens, les calices, les ostensoirs, les dais , les chapes, les capuchons , les crosses , les mitres dont les formes se retrouvent dans le gothique, conservaient les symboles du culte en produisant des effets d'art inattendus. Assez souvent les gouttières et les gargouilles étaient taillées en figures de démons obscènes ou de

moines vomissans. Cet te architecture du moyen-âge offrait un mélange du tragique et du bouffon , du gigantesque et du gracieux , comme les poèmes et les romans de la même époque.

Les plantes de notre sol , les arbres de nos bois , le trèfle et le chêne , décoraient aussi les églises, de même que l'acanthé et le palmier avaient embelli les temples du pays et du siècle de Périclès. Au dedans, une cathédrale était une forêt , un labyrinthe dont les mille a^cades^ à chaque mouvement du spectateur .

croisaient , se séparaient , s'enlaçaient de r

INTRODUCTION.

*• donil -s vaste?

relief et èce, les ^ saerés.

es Prêtres. I enceraensj es chapes.

es dont les ue, conserduisant des it les gouttai! lées en moines vo- -âge offrait bn, du gies poèmes

?eau. Cette foret était éclairée par des rois à jour incrustées de vitraux peints , qui ressemblaient à des soleils brillants de mille couleurs!

sons la feuillée : en dehors , cette même cathédrale avait l'air d'un monument auquel on avait laissé sa Gage, ses arcs-boutants et ses < bads.

res de nos ^^t aussi 't ie paï.

«}s et du

thédrale nnnJe architecteur, se

COSTUMES. — FBTBS BT JBUZ.

La population en mouvement autour des édifices, est décrite dans les chroniques et peinte dans les vignettes. Les diverses classes de la société et les habitants des différentes provinces, se distinguaient, les uns par la forme des vêtements, les autres par des modes locales. Les populations n'avaient pas cet aspect uniforme qu'une même manière de se vêtir donne à cette heure aux habitants de nos villes et de nos campagnes. La noblesse, les chevaliers, les magistrats, les évêques, le clergé séculier, les religieux de tous les ordres, les pèlerins, les pénitens gris, noirs et blancs, les ermites, les confréries, les corps de métiers, les bourgeois, les paysans, offraient une variété

INTRODUCTION. iU

infinie de costumes : nous voyons encore quelque chose de cela en Italie. Sur ce point, il s'en faut rapporter aux arts : que peut faire le peintre de notre vêtement étriqué, de notre petit chapeau rond et de notre chapeau à trois cômes?

Bu douzième au quatorzième siècle, le paysan et l'homme du peuple portèrent la jaquette ou la casaque grise liée aux flancs par un ceinturon. Le sayon de peau, le pélicon d'où est venu le surplis, était commun à tous les états. La pelisse fourrée et la robe longue orientale s'ouvraient le chevalier quand il quittait son armure : les manches de cette robe couvraient les mains; elle ressemblait au cafetan turc d'aujourd'hui; la toque ornée de plumes, le capuchon ou chaperon tenaient lieu de turban. De la robe ample on passa à l'habit étroit, puis on revint à la robe qui fut blasonnée. Les hauts-de-chausses, si courts et si serrés qu'ils en étaient indécents, s'arrêtaient au milieu de la cuisse; les bas de chausses étaient dissemblables; on avait une jambe d'une couleur, une jambe d'une autre couleur. Il en était de même du ho-

queton, mi-partie noir et blanc, et du chaperon mi-partie bleu et rouge. « Et si étaient ■ leurs robes si étroites à vêtir et a déi^oviA-

â6 INTRODUCTION.

1er quHl semblait qu'on les écorchât. I très avaient leurs robes relevées sur lei comme femmes, si avaient leurs chapen coupés menuement tout en tour. Et si a leur chausse d'un drap et l'autre d(tre. Et leur venaient leurs cornettes ei manches près de terre , et semblaient être jongleurs qu'autres gens. Et poui fut pas merveilles si Dieu voulut corri méfaits des Français par son fléau (la pc Par-dessus la robe , dans les jours de monie , on attachait un manteau tantôt tantôt long. Le manteau de Richard I' fait d'une étoffe à raies , semé de globe demi-lunes d'argent, à l'imitation du s céleste (Winesalf). Des colliers pendai vaient également de parure aux hom:

aux femmes.

Les souliers pointus et rembourrés à laine furent long-temps en vogue. L'c en découpait le dessus comme des f< d'église ; ils étaient longs de deux pieds] noble, ornés à l'extrémité de cornes, de ou de figures grotesques : ils s'alongèr core , de sorte qu'il devint impossible c cher sans en relever la pointe et l'attac genou avec une chaîne d'or ou d'arge

évêques excomunièrent les souliers à la poulaine et les traitèrent de péché contre nature. On déclara qu'ils étaient confie les bonnes mœurs , et inventés en dérision du créateur, £n Angleterre, un acte duparleraent défendit aux cordonniers de fabriquer des souliers ou des bottines dont la pointe excédât deux pouces.

Les larges babouches carrées par le bout remplacèrent la chaussure à bec. Les modeis variaient autant que celles de nos jours; on connaissait le chevalier ou la dame qui, le premier ou la première, avait imaginé une haligote (mode) nouvelle : l'inventeur des souliers à la poulaine était le chevalier anglais Robertle-Cornu. (W. Malmesbury,)

Les gentilfames usaient sur la peau d'un linge très fin ; elles étaient vêtues de tuniques montantes enveloppant la gorge, armoriées à droite de reçu de leur mari , à gauche de celui de leur famille. Tantôt elles portaient leurs cheveux ras , lissés sur le front et recouverts d'un petit bonnet entrelacé de rubans ; tantôt elles les déroulaient épars sur leurs épaules ; tantôt elles les bâtissaient en pyramide haute de trois pieds; elles y suspendaient ou des barbettes, ou de longs voiles , ou des banderoUes de soie tombant jusqu'à terre, et voltigeant au çté d\SL /. \

vent : au temps de la reine Isabeau , on fut obligé d'élever et d'élargir les portes pour donner passage aux coiffures des châtelaines. Ces coiffures étaient soutenues par deux cornes recourbées , charpente de l'édifice : du haut de la corne , du côté droit , descendait un tissu léger que la jeune femme laissait flotter , ou qu'elle ramenait sur son sein comme une guimpe , en Tentortillant à son bras gauche.

Une femme en plein esbaitement étalait des colliers , des bracelets et des bagues. A sa ceinture, enrichie d'or , de perles et de pierres précieuses , s'attachait une escarcelle brodée : elle galopait sur un palefroi , portait un oiseau sur le poing, ou une canne à la main. « Quoi de » plus ridicule , dit Pétrarque dans une lettre » adressée au pape en 1366, que de voir les

- hommes le ventre sanglé ! En bas , de longs 9 souliers pointus ; en haut des toques chargées

- de plumes : cheveux tressés allant de-ci de- » là par-derrrière comme la queue d'un animal, » retapés sur le front avec des épingles à tête » d'ivoire. » Pierre de Blois ajoute qu'il était du bel usage de parler avec affectation. Et quelle langue parlait-on ainsi ? la langue de Robert Wace ou du Roman du Rou, de Ville-Hardouin , de Joinville et de Froissart!

IIITRODUGTIOK. SO

Le luxe des habits et des fêtes passait toute croyance ; nous sommes de mesquins personnages auprès de ces Barbares des treizième et quatorzième siècles. On vit dans un tournoi mille chevaliers vêtus d'une robe uniforme de soie , nommée caintûe , et le lendemain ils parurent avec un accoutrement nouveau aussi magnifique. (Mathieu Paru,) Un des habits de Richard 'II, roi d'Angleterre, lui coûta trente mille marcs d'argent.(J^ny^ jl/on.) Jean Arundel avait cinquante-deux habits complets d'étoffe d'or. {Hollingshed chron.)

Une autre fois, dans un autre tournoi , défilèrent d'abord un à un soixante superbes chevaux richement caparaçonnés, conduits chacun par un écuyer d'honneur et précédés de trompettes et de ménestriers ; vinrent ensuite soixante jeunes dames montées sur des palefrois, superbement vêtues, chacune menant en lesse, avec une chaîne d'argent, un chevalier armé de toutes pièces. La danse et la musique faisaient partie de ces bandors (réjouissances). Le roi, les prélats, les barons, les chevaliers, sautaient au son des vielles, des musettes et des chiffonies.

Aux fêtes de Noël arrivaient de grandes mascarades. En 1348, on Angleterre, où çife^^t^

quatre-vingts tuniques de bougran, quarant deux masques et un grand nombre de Têtes mens bizarres, pour les mascarades. En 1371 une mascarade, composée d'environ cent trente personnes déguisées de différentes manières offrit un divertissement au prince de Galles. La balle, le mail, le palet, les quilles, les dés, affolaient tous les esprits. Il reste une note d'Edouard II de la somme de cinq schillings laquelle somme il avait empruntée à son bailli pour jouer à croix ou pile.

fin de l'AS.

Quant au repas, on l'annonçait au son du cor chez les nobles : cela s'appelait corner l'eau, parce qu'on se lavait les mains ayant de se mettre à table. On dînait à neuf heures du matin, et l'on soupa à cinq heures du soir. On était assis sur des banquettes ou bancs, tantôt élevés, tantôt assez bas, et la table montait et descendait en proportion. Du banc est venu le mot banquet. Il y avait des tables d'or et d'argent ciselées; les tables de bois étaient couvertes de nappes doubles appelées doubliers; on les plissait comme rivière ondoyante qu'un petit vent frais fait doucement soulever. Les serviettes sont plus modernes. Les fourchettes, c'est le we

connaissaient point les Romains, furent aussi inconnus des Français jusqu'à la fin du XIV^e siècle; on ne les trouve que sous Charles V.

On mangeait à peu près tout ce que nous mangeons, et même avec des raffinements que nous ignorons aujourd'hui; la civilisation romaine n'avait point péri dans la cuisine. Parmi les mets re-

cherchés , je trouve le dellegrous, le maupigyrum , le karutnpie. Qu'était-ce ? On servait des pâtisseries de formes ohscènes, qu'on appelait de leurs propres noms ; les ecclésiastiques, les femmes et les jeunes filles, rendaient ces grossièretés innocentes par une pudique ingénvité. La langue était alors toute nue ; les traductions de la Bible de ces temps sont aussi crues et plus indécentes que le texte. VInstruc' tion du chevalier Geoffroy la Tour Landry, gentilhomme angevin, à ses filles, donne la mesure de la liberté des enseignemens et des mots.

On usait en abondance de bière , de cidre et de vin de toutes les sortes : il est fait mention du cidre sous la seconde race. Le clairret était du vin clarifié mêlé à des épiceries , l'hypocras du vin adouci avec du miel. Un festin donné en Angleterre par un abbé, en ISIO, réunit six wj/Je convives devant trois m\Ue \^Uls. A.u re\ias

IHTRODUCTIOir. A*4

de noce du comte de Gornouailles , en 1243 , trente mille plats furent servis , et , en 1251 , soixante bœufs gras furent fournis par le seul archevêque d'York , pour le mariage de Marguerite d'Angleterre avec Alexandre III , roi d'Ecosse. Les repas royaux étaient mêlés d'intermèdes : on y entendait toutes menestrandies ; les clercs chantaient chantons, rondeaux et virelais. « Quand le roi (Henri II d'Angleterre) sort dans la matinée , dit Pierre de Blois , voua voyez une multitude de gens courant ça et là , comme s'ils étaient privés de la raison ; des chevaux se précipitent les uns sur les autres ; des vmtures renversent des voitures; des comédiens , des filles publiques , des joueurs , des cuisiiiiers , des confiseurs , des baladins , des danseurs , des barbiers , des compagnons ^de débauches, des parasites, font un^ bruit horri- Ue ;

en un mot , la confusion des fantassins et des cavaliers est si insupportable , que vous diriez que l'abîme s'est ouvert et que l'enfer a vomi tous ses diables. »

Lorsque Thomas Becket (saint Thomas de Cantorbéry) allait en voyage , il était suivi d'environ deux cents cavaliers, écuyers, pages, clercs et officiers de sa maison. Avec lui cheminaient huit chariots tirés chacun par quatre chevaux

forts chevaux , deux de ces chariots contenaient la bière , un autre portait les meubles de sa chapelle , un autre ceux de sa chambre , un autre ceux de sa cuisine; les trois derniers étaient remplis de provisions, de vêtemens et de divers objets. Il avait en outre douze chevaux de bât chargés de coffres qui contenaient son argent, sa vaisselle d'or, ses livres, ses habillemens, ses ornemens d'autel. Chaque chariot était gardé par un énorme mâtin surmonté d'un singe. (Salisb,)

On avait été obligé de frapper la table par des lois sonptuaires : ces lois n'accordaient aux riches que deux services et deux sortes de viandes, à l'exception des prélats et des barons qui mangeaient de tout en toute liberté ; elles n'apportaient la viande aux négocians et aux artisans qu'à un seul repas ; pour les autres repas ils se devaient contenter de lait , de beurre de légumes.

MÉTIER.

On rencontrait sur les chemins des baternes ou litières , des mules , des palefrois et des voitures à bœufs : les roues des charrettes étaient à l'antique. Les chemins se distinguaient en chemins péageux et en gratuits ; des lois en réglaient la largeur : le chemin péageux devait avoir quatorze pieds; les sentiers pou-

vaient être ombragés , mais il fallait élaguer les arbres le long des voies royales , excepté les arbres d'abris. Le service des fiefs creusa cette multitude infinie de chemins de traverse dont nos campagnes sont sillonnées.

C'était le temps du merveilleux en toute ebose / VaumÔDier, le moine , le pèlenu , \^

46 HTTRODUCTION.

chevalier , le troubadour , avaient toujours t dire ou à chanter des aventures. Le soir , autour du foyer à bancs , on écoutait ou le roman du roi Arthur , d'Ogier le Danois , de Lancelot du Lac , ou Thistoire du goblin Orthon , grand nouvelliste qui venait dans le vent et qui fut tué dans une grosse truie noire. (Froissart.)

Avec ces contes on écoutait encore le sirvante du jongleur contre un chevalier félon, ou le récit de la vie d'un pieux personnage.

Ces vies de saints, recueillies par les Bollandistes, n'étaient pas d'une imagination moins brillante que les relations profanes : incantations de sorciers , tours de lutins et de farfadets, courses de loups-garous , esclaves ra^ chetés, attaques de brigands, voyageurs sauvéi et qui , à cause de leur beauté, épousent lei filles de leurs hôtes {Saint-Maxime) ; lumièrei qui pendant la nuit révelent au milieu de buissons le tombeau de quelque vierge ; châteaux qui paraissent soudainement illuminés {Saint Viventius, Maure et Brista,)

Saint Déicole s'était égaré ; il rencontre ur berger et le prie de lui enseigner un gîte « Je n'en connais pas , dit le berger , si ce

n'es » dans un lieu arrosé de fontaines, au do- • maine du puissant vassal Weissart. — Penx-tt

INTEODtJCTION. 47

' m'y couduire ? répondit le saint — Je ne r^ 1 > puis laisser mon troupeau, répliqua le pâtre* » aiJ Béicole fiche son bâton en terre , et quand le uîf pâtre revînt, après avoir conduit le saint, 4 \\ trouve son troupeau couché paisiblement I aatour du bâton miraculeux. Weissart , terrible châtelain, menace de faire mutiler Béicole ; mais Berthilde , femme de Weissart , a une grande vénération pour le prêtre de Dieu. Béicole entre dans la forteresse ; les serfs em* pressés le Teulent débarrasser de son manteau; il les remercie , et suspend ce manteau à un rayon du soleil qui passait à travers la lucarne dSine tour. {Boll., t. II, p. 202.)

Giralde , natif du pays de Galles , raconte Huns sa Topographie de l^ Irlande , que saint Kewen priant Dieu , les deux mains étendues, une hirondelle entra par la fenêtre de sa cellule et déposa un œuf dans Tune de ses mains. Le saint n'abaissa point sa main ; il ne la ferma que quand l'hirondelle eut déposé tous ses œufs et achevé de les couvrir. En souvenir de celle bonté et de celle patience , la statue du solitaire en Irlande porte une hirondelle dans ^ main.

L'abbé Turketult avait en sa possession le pouce de saint Barthélerai, et il s'en servait

48 ITCTRODUCTIOW.

pour so signer dans les raomens de danger , de tempête et de tonnerre.

Les Barbares aimaient les anachorètes : c'étaient des soldats de différen-tes milices, également éprouvés , également durs à eux-mêmes, dormant sur la terre , habitant le rocher, se plaisant aux pèlerinages lointains, à la vastité des déserts et des forêts. Aussi les ermites conduisaient^] s les batailles : campés le soir dans les cimetières , ils y composaient et chantaient à la foule armée le Dies iræ et le Siabat mater. Les Anglo- Saxons ne Tirent pas moins de dix rois et de onze reines abandonner le monde et se retirer dans les cloîtres. Cependant il ne faudrait pas se laisser tromper par les mots : ces reines étaient des femmes des pirates du nord, arrivées dans des barques, célébrant leurs noces sur des chariots , comme les filles de Clodion-le-Chevelu , de belles et blanches Norwégiennes passées des dieux de rǣddau dieu de l'Évangile , et des Walkiries aux anges.

tnra dbs iiosvas. — ^▼xauEva et rm dbs sxèglbs

BARBABSS.

Chercher à dérouler avec méthode le ta- . bleau des mœurs de ce temps, serait à la fois tenter l'impossible et mentir à la confusion de 4fcs mœurs. Il faut jeter pêle-mêle toutes ces ' scènes telles qu'elles se succédaient sans ordre, ou s'enchevêtraient dans une commune action, dans un même moment : il n'y avait d'unité que dans le mouvement général qui entraînait la société vers son perfectionnement , par la loi naturelle de l'existence humaine.

D'un côté la chevalerie , de l'autre le sou- \hvement des masses rustiques ; tous \e8 AçTfe-

glements de la vie dans le clergé et toute l'ardeur de la foi. Des gyrovagues ou moines errans cheminant à pied ou chevauchant sur une petite mule , prêchaient contre tous les scandales; ils se

faisaient brûler vifs par les papes auxquels ils reprochaient leurs désordres, et noyer par les princes dont ils attaquaient la tyrannie. Des gentilhommes s'em« busquaient sur les chemins et dévalisaient les passans , tandis que d'autres gentilhommes devenaient, en Espagne, en Grèce, en Da)matie, seigneurs des immortelles cités dont ils ignoraient Thistoire. Cours d'amour où l'on raisonnait d'après toutes les règles du Scottisme, et dont les chanoines étaient membres; troubadours et ménestrels vaguant de châteaux en châteaux , déchirant les hommes dans des satires, louant les dames dans des ballades; bourgeois , divises en corps de métiers , célébrant des solennités patronales où les saints du paradis étaient mêlés aux divinités de la fable ; représentations théâtrales , miracles et mystères dans les églises; fêtes des fous ou des cornards ; messes sacrilèges; soupes grasses mangées sur l'autel; Vite missa est répondu par trois braiemens d'âne ; barons et chevaliers s'engageant, dans des repas mystérieux, à por-

INTRODUGTIOIf. 51

ter la guerre chez dès peuples , faisant vœu sur un paon ou sur un héron d'accomplir les iâits d'armes pour leurs mies ; Juifs massacrés et se massacrant entre eux , conspirant avec les lépreux pour empoisonner les puits et les fontaines , tribunaux de toutes les sortes condamnant, en vertu de toutes les espèces de lois , à toutes les sortes de supplices ; accusés de toutes les catégories , depuis Thérésiarque écorché et brûlé vif, jusqu'aux adultères attachés nus l'un à l'autre et promenés au milieu de la foule ; le juge prévaricateur substituant à l'homicide riche condamné , un prisonnier iBoocent ; pour dernière confusion , pour dernier contraste, la vieille société civilisée à la manière des anciens , se perpétuant dans les abbayes ; les étudians des universités faisant

renaître les disputes philosophiques de la Grèce ; le tumulte des écoles d'Athènes et d'Alexandrie se mêlant au bruit des tournois, des Carrousels et des Pas d'armes': placez enfin, au-dessus et en dehors de cette société il agitée un autre principe de mouvement, un tombeau objet de toutes les tendresses, de tous les regrets , de toutes les espérances , qui attirait sans cesse au-delà des mers les rois et les sujets, les vaillans et les coupables*^ \e^ ^tt^-

II INTRODUCTION

miers pour chercher des ennemis, des royaumes, des aventures; les seconds pour accomplir des vœux , expier des crimes , apaiser des remords ; voilà tout le moyen-age.

L'Orient, malgré le mauvais succès des croisades, resta longtemps pour les peuples de l'Europe le pays de la religion et de la gloire; ils tournaient sans cesse les yeux vers ce beau soleil, vers ces palmes de l'Idumée, vers ces plaines de Rama où les Infidèles se reposaient à l'ombre des oliviers plantés par Baudoin , vers ces champs d'Ascalon qui gardaient encore les traces de Godefroi de Bouillon, de Couci, de Tancred, de Philippe- Auguste , de Richard Coeur-de-Lion , de saint Louis, vers cette Jérusalem un moment délivrée , puis retombée dans ses fers , et qui se montrait à eux comme à Jérémie , insultée des passans , noyée dans ses pleurs , privée de son peuple , assise dans la solitude.

Tels furent ces siècles d'imagination et de force qui marchaient avec cet attirail au milieu des événemens les plus variés, au milieu des hérésies, des schismes, des guerres féodales, civiles

et étrangères; ces siècles doublement favorables au génie ou par la solitude des cloîtres, quand on la recherchait, ou par

INTRODUCTION.

le monde le plus étrange et le plus divers, quand on le préférait à la solitude. Pas un seul point où il ne se passât quelque fait nouveau, car chaque seigneurie laïque ou ecclésiastique était un petit État qui gravitait dans son orbite et avait ses phases ; à dix lieues de distance les coutumes ne se ressemblaient plus. Cet ordre de choses, extrêmement nuisible à la civilisation générale , imprimait à l'esprit particulier un mouvement extraordinaire :

aussi toutes les grandes découvertes appartiennent-elles à ces siècles. Jamais l'individu n'a tant vécu : le roi rêvait l'agrandissement de son empire , le seigneur la conquête du fief de son voisin, le bourgeois l'augmentation de ses privilèges, et le marchand de nouvelles routes à son commerce. On ne connaissait le fond de rien ; on n'avait rien épuisé ; on avait foi à tout ; on était à l'entrée et comme au bord de toutes les espérances , de même qu'un voyageur sur une montagne, attend le lever du jour dont il aperçoit l'aurore. On fouillait le passé ainsi que l'avenir; on découvrait avec la même joie un vieux manuscrit et un nouveau monde ; on marchait à grands pas vers des destinées ignorées , comme on a toute sa vie devant soi d'un ^ Jeunesse, L'enfance de ces siècles fut barbare ^

54 INTRODUCTION.

leur virilité pleine de passion et d'énergie, et ils ont laissé leur riche héritage à des civilisations qu'ils portèrent dans leur fécond.

Muix:

PREMIÈRE ET SECONDE ÉPOQUES

LITTÉRATURE SOUS LE RÈGNE DES ANGLO-SAXONS , DES
DANOIS ET PENDANT LE MOTEN-AGE.

Des Anglo-Saxons à Guillaume-le-Conquérant. — Bretons.'

TACITE. POÉSIES ÉPIQUES.

Entrons maintenant dans les diverses époques de la langue et de la littérature anglaise. Le lecteur placera facilement , sur le tableau que je viens de tracer, les auteurs et leurs ouvrages à mesure que je les ferai connaître.

ses yeux. Il s'agit d'abord de l'époque anglosaxonne; mais, avant de nous en occuper, voyons s'il ne reste aucune trace de la langue des Bretons sous la domination romaine.

César ne parle que des mœurs de ces insulaires. Tacite nous a conservé quelques discours des chefs bretons : j'ometts la harangue de Caractacus à Claude, et ne citerai , en l'abrégeant, que le discours de Galgacus dans les montagnes de la Calédonie.

... « Le jour de votre liberté commence...

> La terre nous manque et le refuge de la mer » nous est interdit par ta flotte romaine ; il ne

- nous reste que les armes. Dans le lieu le plus
- retiré de nos déserts, n'apercevant pas même

> de loin les rivages assujétis , nos regards n'ont » point été souillés du contact de la domina-

> tion étrangère. Placés aux extrémités de la » terre et de la liberté, jusqu'à présent la re- » nommée de notre solitude et de ses replis

> nous a défendus : à présent les bornes de la

> Bretagne apparaissent. Tout ce qui est in-

> connu est magnifique; mais au-delà de la

> Calédonie, aucune nation à chercher, rien ,

> hormis les flots et les écueils , et les Romains

> sont arrivés jusqu'à nous.

» Dans la famille des eac\aNé& ^ \« ^X-

> nier venu est le jouet de ses compagnons :

^ nous, les plus nouveaux et conséquemment

> les plus méprisés dans cet univers de la vieille

> servitude , nous ne pourrions attendre que la » mort , car nous n'avons ni guérets, ni mines,

> ni ports où l'on puisse user nos bras. Cou-

> rage donc , vous qui chérissez la vie ou la

> gloire ! Les épouses des Romains ne les ont point suivis; leurs pères ne sont pas là pour

> leur faire honte de la fuite : ils regardent en

> tremblant ce ciel , cette mer, ces forêts qu'ils » n'ont jamais vus. Enfermés et déjà vaincus ,

> nos Dieux les livrent entre nos mains

» Ici votre chef, ici votre armée ; là le tribut,

> tes travaux, les souffrances de l'esclavage : » des maux éternels ou la vengeance sont pour • vous dans ce champ de bataille. Marchez au » combat ! pensez à vos ancêtres et à votre pos- » térieur. »

Après Tacite qui a paraphrasé quelques roots de Galgacus conservés par tradition dans les camps romains, un abîme se creuse : on traverse quinze siècles avant d'entendre parler de nouveau du génie des Bretons, et encore comment ! Macpherson transportant en Ecosse le barde Irlandais Ossian, défigurant la véritable histoire de Fingal , cousant IroVs ov\ ç\var

tre lambeaux de vieilles ballades à un inen* songe, nous représente un poète de la Calédonie tout aussi réellement que Tacite nous en a représenté un guerrier. Puisque après tout nous n'avons qu'Ossian ; puisque les fragmens qu'on pourrait donner comme venant des Bardes, appartiennent plutôt aux diverses espèces de chanteurs que je rappellerai tout à l'heure , il faut bien faire usage du travail de Macpherson. Mais comme les poèmes que John Smith ajouta à ceux qu'avait publiés le premier éditeur du Barde écossais, sont moins connus, j'en extrairai de préférence quelques passages. « Filles des champs aériens de Tremmor, préparez la robe de vapeur transparente et colorée. Dargo, pourquoi m'avais-tu fait oublier Armor ? Pourquoi l'aimais-je tant ! ^ Pourquoi étais-je tant aimée ? Nous étions deux fleurs qui croissaient ensemble dans le; fentes du rocher ; nos têtes humides de rosée souriaient aux rayons du soleil. Ces fleurs avaient pris racine dans le roc aride. Les vierges de Morven disaient :

elles sont solitaires, mais elles sont charmantes. Le daim dans sa course, s'élançait par-dessus ces fleurs, et le chevreuil épargnait leurs tiges délicates. '

Smi LA LITTÉRATURE ANGLAISE. [S9

> Le soleil de Morven est couché pour moi.

> Il brilla pour moi ce soleil dans la nuit de

- mes premiers malheurs, au défaut du soleil

- de ma patrie ; mais il vient de disparaître à

> son tour; il me laisse dans une ombre éternelle.

- nelle. »

* Dargo , pourquoi t'est-tu retiré si vite ?...» t Partout, sur les mers, au sommet des collines, dans les profondes vallées, j'ai suivi ta course. En vain mon père espéra mon retour; en vain ma mère pleura mon absence; leurs yeux mesurèrent souvent Ténédos des flots; souvent les rochers répétèrent leurs cris. Parents, amis , je fus sourde à votre voix! Toutes mes pensées étaient pour Dargo, je Taimais de toute la force de mes souvenirs pour Armor. Dargo , Tautre nuit j'ai goûté le sommeil à tes côtés sur la brinfère. M'est-il pas de place cette nuit dans ta nouvelle couche? Ta Crimoïna veut reposer auprès de toi , dormir pour toujours à tes côtés.

* Le chant de Crimoïna allait en s'affaiblissant à mesure qu'il approchait de sa fin; par degrés s'éteignait la voix de l'étrangère :

l'instrument échappa aux bras d'albâtre de la fille de Lochlin; Dargo se lève : il éiaillToi^

> Inrd ! Taroede Crimoïna avait fui sur les sons » de la harpe.

»

On croira ce que l'on pourra des traductions calédoniennes de Tacite et de John Smith Les historiens mentent un peu plus que les poètes, sans en excepter Tacite qui toutefois répandait sa parole brûlante sur les tyrans comme on jette de la chaux vive sur des cada vres pour les consumer.

a, ANGLO-SAXONS ET DANOIS.

Les Anglo-Saxons ayant succédé aux Romains , et les Danois étant venus à leur tour au partage de la Grande-Bretagne, il serait presque impossible de séparer littérairement l'époque des Anglo-Saxons de celle des Danois ; c'est pourquoi je les confonds ici.

Les Danois amenèrent avec eux leurs Scaldes : ceux-ci se mêlèrent aux Bardes galloques. Trois choses ne pouvaient être saisies pour dette, chez un homme libre du pays de Galles : son cheval , son épée et sa harpe. Les nations entières , dans leur âge héroïque , sont poètes : on chantait à la guerre , on chantait aux festins, on chantait à la mort ; on tqOlow-

lait surtout de mourir dans son Ht commi femme. Slarcather n'ayant pu trouver s dans les combats, se mit une chaîne d'i cou, et déclara la donner aux passans charitables pour le débarrasser de sa têt ward , comte danois du Northumberland , teux de vieillir et craignant d'être em d'une maladie , dit à ses amis : « Revête » de ma cotte de mailles ; ceignez-moi »épée; placez mon casque sur ma tête,

• bouclier dans ma main gauche, ma 1 > dorée dans ma main droite; que je t

- dans la garbe d'un guerrier. >

Sur le champ de bataille les hymnes , ai pagnes du choc des armes, éclataient i manière si terrible , que les Danois, pou pécher leurs chevaux d'en être effraye rendaient sourds.

Les croyances étaient à l'avenant d mœurs poétiques. Quinze jeunes femir dix-huit jeunes hommes ballaient un joui un cimetière ; le prêtre Robert qui dis messe , les fit inviter à se retirer ; ils se m rent du prêtre. L'officiant pria Dieu et Magnus de punir la troupe impie, en géant à chanter et à danser une année en sa prière fut exaucée*, un des condamna

sua LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

par la main sa sœur , qui figurait avec lui; le bras se sépara du corps sans que Pinvalide de Dieu perdit une goutte de sang , et elle continua de sauter. Toute l'année les quadrilles ne souffrirent ni du froid, ni du chaud, ni de la iaim, ni de la soif, ni de la fatigue ; leurs vêtemens ne s'usèrent pas. Commença-t-il à pleuvoir? il s'élevait autour d'eux une maison magnifique. Leur danse incessante creusa la terre, et ils s'y enfoncèrent jusqu'à mi-corps Au bout de l'an, Tévèque Hubert brisa les liens invisibles dont les mains des danseurs et des danseuses étaient enchaînées : la troupe tomba dans un sommeil qui dura trois jours et trois nuits.

Une vieille, nommée Thorbiorga , fameuse sorcière, fut invitée au château du comte Torchill , afin de dire quand se termineraient la peste et la famine du comté. Thorbiorga arriva sur le soir : robe de drap vert boutonnée da haut jusqu'en bas ; collier de grains de verre; peau d'agneau noir, doublée d'une peau de chat blanc , sur la tête ; souliers de peau de veau, le poil en dessus, liés avec des courroies ; gants de peau de chat blanc , la four-

rure en dedans; ceinture kuntandique , au bout de laquelle pendait un sac Tcm^W

de griiuoîres. La sorcière soutenait son cor] grêle sur un bâton à viroles de cuivre. Elle f reçue avec beaucoup de respect : assise sur u siège élevé , elle mangea un potage de lait c chèvre , et un ragoût de cœurs de dififérens an maux. Le lendemain Thorbior-ga, après avoir s métrisé ses instrumens d'astrologie selon thème céleste, ordonna à la jeune Godréda, :

compagne , d'entonner l'invocation magiqi vardlokur, Godréda chanta d'une voix si doucf que le manoir du laird Torchill en fut ravi, eût été bien malheureusement né celui qui r fût pas né poète en ce temps-là.

Les rois mêmes l'étaient ; Alfred-le-Grand Ganut-le-Grand , furent l'honneur des Walk ries. Les Bardes et les Scaldes s'cjouissaient la table des princes qui les comblaient de pn sens : ■ Si je demandais la lune à mon hôte

> s'écrie un Barde , il me l'accorderait. > L< poètes ont toujours été affriandés par] lune.

Gœdmon rêvait en vers et composait des po< mes en dormant : poésie est songe.

« Je sais, dit un autre Barde, un chant poc

> émousser le fer ; je sais un autre chant pou » tuer la tempête. > On reconnaissait ces ir spires à leur air ; ils semblaient ivres \ leurs r<

*ds et leurs gestes étaient désignes par un >t consacré : Skall-viengl , « folie poétique. » jà chronique saxonne donne en vers le

récit j'ie victoire remportée par les Anglo-Saxons

les Danois, et l'histoire de Norwége coure l'apothéose d'un pirate du Danemarck , a?ec cinq autres chefs de corsaires sur les es d'Albion.

Le roi Æthelstan , le chef des chefs , celui ui donne des colliers aux braves, et son èro , le noble Edmond , ont combattu à Brunan-Burgh avec le tranchant de l'épée. Us nt fendu le mur des boucliers , ils ont abattu » guerriers de renom , la race des Scots et is hommes des navires.

Glaf s'est enfui avec peu de gens , et il a euré sur les flots . L'étranger ne racontera oint cette bataille, assis à son foyer, entouré e sa famille , car ses parens y succombèrent ,

ses amis n'en revinrent pas. Les rois du ord , dans leurs conseils , se lamenteront de ; que leurs guerriers ont voulu jouer au u du carnage avec les enfans d'Edward.

Le roi Ethelstan et son frère Edmond relument sur les terres de Ouest-Sex. Us laisnt derrière eux le corbeau se repaissant de idavres^ le corbeau noir au bec povi\l\i^ «V

» le crapaud à la Toix rauque , ci l'aigle afiar » de chair, et le milan vorace , et le loup fau » des bois.

« Jamais plus grand carnage n'eut lieu da » cette ile ; jamais plus d'hommes n'y périre » par le tranchant de l'épée , depuis le jo « où les Saxons et les Angles vinrent de l'< » à travers l'Océan , où ils entrèrent en Br « tagne, ces nobles artisans de guerre, q » vainquirent les Welsches et prirent le pays

Maintenant la chanson en l'honneur c pirate :

« Il m'est venu un songe : je me suis vu , i » point du jour, dans la salle du Yalhalla , pr » parant tout pour la réception des homro » tués dans les batailles.

» J'ai réveillé les héros de leur sommeil ; » les ai engagés à se lever , à ranger les banc » à disposer les coupes à boire , comme po » l'arrivée d'un roi.

» D'où vient tout ce bruit ? s'écrie Brag « d'où vient que tant d'hommes s'agitent et qi « l'on remue tous les bancs ? C'est qu'£rik d(» venir , répond Oden ; je l'attends. Qu'on » lève , qu'on aille à sa rencontre.

> Pourquoi donc sa venue te plait-elle d » vantdge que celle d'un autre roi ? C'est qu'<

> beaucoup de lieux il a rougi son épée de

> lang ; c'est que son épée sanglante a traversé

> beaucoup de lieux,

i Je te salue , Erik , brave guerrier p entre :

> sois le bien-venu dans cette demeure. Dis- >nou8 quels rois t'accompagnent, combien

> viennent avec toi du combat ?

» Cinq rois viennent , répond' £rik , et moi

> je suis le sixième. >

Je ne pouvais mieux faire que d'emprunter cette traduction à Y Histoire de la conquête de r Angleterre par les Normands, Jouissons des travaux de M. A. Thierry» mais apprenons de lui ce

qu'ils lui ont coûté ; notre admiration s'augmentera de notre reconnaissance.

« Je venais d'entrer avec ardeur dans une série de recherches toutes nouvelles pour moi. Quelque étendu que fût le cercle de ces travaux, ma cécité complète ne m'aurait pas empêché de le parcourir : j'étais résigné autant que doit l'être un homme de cœur; j'avais fait amitié avec les ténèbres.

Mais d'autres épreuves survinrent

Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche , je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde ci|^iel-

« qae chose qui vaut mieux que les jouissances » matérielles, mieux que la fortune, mieux » que la santé elle-même , c'est le dévouement » à la science, «

Graves et touchantes paroles pour lesquelles je ne me reproche point de m'être écarté de mon sujet.

J'ai déjà dit quelque chose de ce sujet dans mes Études historiques. Les nautioniers normands célébraient eux-mêmes leurs courses :

« Je suis né dans le haut pays de Norwcege, » chez des peuples habiles à manier l'arc; • mais j'ai préféré hisser ma voile , l'effroi des » laboureurs du rivage. J'ai aussi lancé ma » barque parmi les écueils , loin du séjour des » hommes, »

Ce Scalde des mers avait raison , puisque les Danes ont découvert le Vineland ou l'Amérique loin du séjour des hommes,

Angelbert gémit sur la bataille de Fontenay et sur la mort de Hugues , bâtard de Gharlemagne. La fureur de la poésie était telle qu'on trouve des vers de toute mesure jusque dans les diplômes du huitième , du neuvième et du dixième siècle. Un chant teutonique conserve le souvenir d'une victoire remportée sur les Normands , l'an 881 , par Louis , fils de Louis-

le-Bègue. « J'ai connu un roi appelé le séi- I goeur Louis , qui servait Dieu de bon cœur ,

I parce que Dieu le rëcoro pensait Il saisit

> la lance et le bouclier, monta promptement » à cheval , et vola pour tirer vengeance de ses » ennemis. ■ Personne n'ignore que Charlemagne avait fait recueillir les anciennes chansons des Germains.

La parole usitée dans les forêts est , dès sa naissance , une parole complète pour la poésie : sous le rapport des passions et des images, elle dégénère en se perfectionnant. Les chants nationaux des Barbares étaient accompagnes du son du fifre, du tambour et de la musette. Les Scythes , dans la joie des festins , faisaient résonner la corde de leur arc. La cithare ou la guitare était en usage dans les Gaules , et la harpe dans l'île des Bretons. L'oreille dédaigneuse des Grecs et des Romains n'entendait , dans les entretiens des Franks et des Bretons , que des croasseraens de corbeaux, ou des sons non articulés sans aucun rapport avec la voix humaine. Quand les nations du Nord eurent triomphé , force fut de trouver ce langage harmonieux, et de'compreiidre les ordres que le maître dictait à l'esclave.

Les rythmes militaires se viennent terminer

à la chanson de Roland , dernier chant de r£u« rope barbare.
« A la bataille d'^Hastings, dit en- ^ core le grand peintre d'his-
toire que j'ai cité, un Normand , appelé Taillefer , poussa son che-
val en avant du front de bataille , et en- , tonna le chant des ex-
ploits, fameux dans -:

toute la Gaule, de Charleniagne et de Rojand. j £n chantant il
jouait de son épée , la lançait i en Fair avec force et la recevait
dans sa main ' droite. Les Normands répétaient ces refrains, ou
criaient : Dieu aide ! Dieu aide !

« Taillefer qui miiU bien chantout » Sor lin cheval qui tost
aloit, » Devant le duc alout chantant » De Rarlemagne et de Rol-
lant » Et d'Olivier et des vassaux » Qui moururent k Roncevaux.
»

Ces rimes sont de Wace, mais Geoffroy Gaimar a de plus longs
détails sur Taillefer. Il est curieux d'observer comment les usages
se transforment et cependant se perpétuent : le tambonr-maitre ,
qui jette sa canne en Tair et qui la reçoit dans sa main à la tête
d'un régiment , est la tradition du jongleur militaire.

Avant même la bataille d'Hastings, il existé un autre témoi-
gnage des provocations de la

sua LA. LITTÉRATURE ANGLAISE. 71

anson du soldat : en 1054 , Guillaume battit Français à Morte-
mer en Normandie ; un de serviteurs , monté dans un arbre , cria
toute

nuît :

Franceis , Franccis , levez ! levez !

Tenez vos veies; trop dormez :

Allez vos amis enterrer Ki sont occis k Mortemer.

Je singulier héraut d'armes, insultant du it d'un chêne l'ennemi vaincu , offre un ta- :au naïf des mœurs de ce temps.

TROISIÈME ET QUATRIÈME ÉPOQUES

trOQUES ANGLO-NORMANDE ET NORMANDE-FRANÇAISE j
D| GVILLACME-LE-CONQUÉRANT ET DE HENRI II A HENRI
VIII. Jt

TROUVERES ANGLO-NORMANDS.

Après la conquête des Normands , le moyenâge commence et les choses changent de fia ce. L'Angleterre a éprouvé dans son idiome des révolutions inconnues aux autres pays : le tetUo* nique des Angles refoula le gallique des Bretons dans les vallées du pays de Galles; le danois, le Scandinave, ou le goth, renferma Verse parmi les highlanders écossais et altéra le pur sawon; le normand , ou le vieux français, relégua V anglo-saxon chez les vaincus.

Sous Guillaume et ses premiers successeurs ,

SUR hK LITTÉRA.TUHE AHGLAI8E. 73

ivit et Ton chanta en latin y en calédoen gallique, en anglo-saxon, en Roman avères et quelquefois en Roman des trous. Il y eut des poètes, des bardes, des urs, des ménestrels, des contéors, des rs , des gestéors, des harpéors. La poésie gute espèce de

formes, et donna à ses ;s toutes sortes de noms : lais, ballades ,
 inges, chansons « ^ carole, chansons do , contes , sirventois , sa-
 tyres , fabliaux , sertis, dictiés. Dès le sixième siècle Fordonne le
 nom de lais , leudi, aux chants trbares. On comptait des romans
 d^amour, mans de chevalerie, des romans de Saint- , des romans
 de la Table-Rondcîv* des rôle Gharlemagne, des romans
 d'Alexandre, èces saintes. Dans le Songe du dieu d'âle pont qui
 conduit au palais du dieu mposé de rotruênges, stances accom-
 pade la vielle; les planches sont faites de de chansons , les solives
 de êons de harpe, es des dou,v lais des Bretona, lert de Gourte-
 Heuse , duc de Normandie, lé de Guillaume-le-Gonquérant , en-
 fermé ni vingt-huit ans dans le château de Car- \u bord de la mer
 , apprit la langue des « gallois. A travers les fenêtres de sa pri->

son , il voyait un chêne dominer la foret, dont le promontoire
 de Pcnarth était couvert. II disait à ce cbêne : < Chêne , planté au
 sein des » bois d*où tu vois les flots de la Saverne lutter » contre
 la mer ; chêne , né sur ces hauteurs où » le sang a coulé en ruis-
 seaux ; chcne, qui asvécu^ » au milieu des tempêtes , malheur à
 Thornup » qui n^est pas assez vieux pour mourir ! »

Uu autre prince anglais, Richard Gœur-de- Lion , fut couron-
 né comme troubadour. Il avait composé en langue romane du
 Midi , sa langtf j jnatrncelle, un sirvantesur sa captivité à Wo-
 mifc^ Parmi les poètes , ses contemporains , Richard n*est pas
 fils dTJéonore de Guienne , mais de la princesse d'Antioche ,
 trouvée en pleine mer sur un vaisseau tout d'or, dont les cordages
 étaient de soie blanche. Ce vaisseau est la grande serpente des ro-
 manciers. Quand les enfans des femmes arabes étaient méchants,
 elles les menaçaient du roi Richard , et quand un cheval ombrageux
 tressaillait , le cavalier sarrasin le frappait de l'éperon en lui

disant : Et cuides-iu que cesoii le roi Richard 9 Guillaume Blondel (qu'il ne faut pas confondre avec le trouvère Blondel de Nesle) était un des ménestrels de Richard : nous n'avons pas sa chanson fidèle; il n'en est resté que la tradition.

sua LA LITTÉRATURE ANGLAIRE. 75

ien n'était plus célèbre que l'histoire popu* i do marquis au court nez, lillaume, trouvère anglo-normand, a laissé son poème des Joies de Notre-Dame une ription curieuse de Rome et de ses monu- ; au onzième siècle. Il composa un petit le , fort ingénieux , sur ces trois mots , e, pluie et femme, qui chassent un homme a maison ; la maisoo , c'est le ciel ; la e , l'orgueil ; la ^ pluie , la convoitise ; unie , la volupté : trois choses qui ement d'entrer dans le ciel , maison de ime.

moine du mont Saint-Michel , dans la desion qu'il fait des fêtes de ce monastère s sous la domination anglaise) , nous api que « dessous Avranches, vers Bretagne, it la forêt de Guoke-lunde , remplie de fs, mais où il n'y a h présent que des poisi8. En la foret avait un monument. » Le) place l'irruption de la mer sous le règne liildebert.

offroy Gaimar, auteur de l'Histoire des rois hsaxons , emprunta des bardes gallois le (^Angleterre , que Wace traduisit du latin eoffroy de Montmouth. Celui-ci, selon bbé de La Rue, l'avait traduit de l'original

bas-breton apporté en Angleterre par Galeniis , archidiacre d*Oxford.

Brut ou Brutus est un arrière petit-fils premier roi des Bretons. Bu roi Brut dit Arthur ou Artus, roi de TArmoriq!

nous autres Bretons attendons le retour les Juifs attendent le Messie. Arthur Tordre de chevalerie de la Table tous les chevaliers de cet ordre ont l'hoire ; d'où il advient [[a*un premier ce que les ménestrels appelaient des b ainsi que dans Arioste un conte en e un autre. Arthur et ses chevaliers calque de Charle-raagne et de ses pre n'est-il pas inconcevable qu'on cherche l'origine de ces merveilles dans le fñ pin , qui écrivait en 1095 , sans s'af qu'elle se trouve dans l'histoire des gestes de Karle-le-Grand, compilés ei le moine de Saint-Gall ?

Le roman du Rou est encore de Robe Là se lit l'histoire authentique des fé patrie , de la forêt de Bréchéliant re tigres et de lions : V homme sauvage] et le roi Arthur le veut percer avec VI sa grande épée. Dans cette foret de Br murmure la fontaine Barenton. Un h

sua LA LITTÉKATURE AITGLAISE. 77

est attaché au yieax chêne dont les rameaux ombragent la fontsdne : il suffit de puiser de Feau avec la coupe , et d'en répandre quelques gouttes pour susciter des tempêtes. Robert Wace eut la curiosité de visiter la forêt et n'aperçut rien :

Fol m^en revins , fol y allai.

Un charme mal employé fitpérirl'enchanteur Merlin dans la forêt de Brécbéliant. Pieux et nncère Breton , je ne place pas Bréchéliant près Quintin, comme le veut le roman du Rou ; je tiens Bréchéliant pour Becberel , près le Gombourg. Plus heureux que Wace , j'ai m la fée Morgen et rencontré Tristan et Yseult ; j'ai puisé de l'eau avec ma main dans la fonaiine (le bassin d'or m'a toujours manqué) , et 3n jetant cette eau en l'air , j'ai rassemblé

les irages : on verra dans mes Mémoires à quoi ces irages m'ont servi.

Le trouvère anonyme , continuateur du Brut l'Angleterre , est un Anglo-Saxon : il s'exprime avec la verve de la haine contre Guillaume , et veut « non élever des villes, mais les détruire ; non bâtir des châteaux , mais semer les forêts. » Le poème offre un ingénieux épisode.

Le conquérant veut savoir quel sera le sort de sa postérité : il convoque une assemblée de notables et des principaux membres du clergé d'Angleterre et de Normandie. Le conseil , fort embarrassé, mande séparément les trois fils du roi. Robert de Courte-Heuse paraît le premier. Un sage-clerc lui dit : « Beau fils , si Dieu tout- » puissant avait fait de vous un oiseau, quel » oiseau voudriez-vous être ? »

< Un épervier , répond Robert. Cet oiseau , » pour sa valeur, est chéri des princes, aimé « des chevaliers , porté sur la main des dames. »

Après Robert de Courte-Heuse, vient Guillaume-le-Roux : < Il aurait voulu être un aigle, parce que l'aigle est le roi des oiseaux. »

Après Guillaume-le-Roux , se présenta, Henri, son jeune frère : « Il voudrait être un estourneau, parce que l'estourneau (l'étourneau) est un oiseau simple, qui ne fait de mal à personne, et vole de concert avec ses semblables: s'il est mis en cage, il se console en chantant. »

Courte-Heuse, vaillant comme l'épervier, mourut dans les fers; Guillaume, roi comme l'aigle , fut cruel et finit mal ; Henri

fut doux , bienfaisant comme l'estournele : il eut des peines, mais les années (complainte longue , irislc et à même refrain'^ les adoucirent.

ariTE DBS TROUVÈRES ANGIO-PIORMANDS.

PARADIS TIERESTRE. DESCENTE AUX ENFERS

Un trouvère anonyme célèbre le voyage de aint Bradan , l'Irlandais , au Paradis terrestre. Le saint, accompagné de ses moines, découvre dans une île le Paradis des oiseaux : ces oiseaux répondent à la psalmodie du saint; c'étaient apparemment les ancêtres de Toiseau des jardins d'Armide.

Dans une autre île est un arbre à feuilles d'nn rouge pâle ; des volatiles blancs se perchent sur Farbre. Un de ces cygnes , interrogé par Bradan , lui répond : « Mes compagnons et • moi nous sommes des anges chassés du ciel i avec Lucifer. Nous lui avons obéi comme iv

» notre chef, en sa qualité d'archange; mait^ » n'ayant point partagé son orgneu, Dieu nous » a seulement exilés dans cette île. «Voilà l'ange repentant de Klopstock.

Du Paradis des oiseaux saint Bradan, ton* jours avec ses moines, arrive dans une autre île où s'élève Tabbaye de Saint-Alban.

Il court de nouveau au large, est attaqué par un serpent qu'une bête envoyée de Dieu combat, piiis par un griffon qu'un dragon,

avale. Des poissons étranges viennent écouter le Solitaire célébrant la Saint-Pierre en haute mer.

La barque aborde aux Enfers : les ténèbres obscurcissent la région maudite; la fumée, les étincelles , les flammes forment un voile impénétrable à la clarté du jour. Sur une rocafe escarpée on aperçoit un homme nu , lacéré de coups de fouet , la chair en lambeaux , le visage couvert d'un drap : ce damné est Judas; il raconte au Saint ses inexprimables tourmens:

pour chaque jour de la semaine il y a une nouvelle douleur.

Marie , dite de France , dont nous avons un recueil de Lais , mit en vers le Purgatoire de saint Patrick d'Irlande, qu'Henri, moine de Saltry, composa primitivement en latin d'ailleurs

à l'usage de la LITTÉRATURE ANGLAISE. 81

le ^{xii} siècle. Par une caverne , au-dessus de laquelle saint Patrick bâtit un couvent, on descendait au lieu d'expiation.

Deux autres trouvères traitent le même sujet : il mènent O'-Wein au purgatoire; le chevalier passe auprès de l'enfer dont il voit les tourmens, parvient au paradis terrestre, et s'approche du paradis céleste.

Adam de Ross chante à son tour la descente de saint Paul aux enfers. L'archange saint Michel sert de guide à l'apôtre ; il lui dit : « Bon- > homme , suis-moi sans effroi , sans peur et sans soupçon. Dieu veut que je te montre les » grincemens de dents , le travail et la tristesse • que souffrent les pécheurs. >

Michel va devant ; Paul le suit disant les psaumes. A la porte de l'enfer croît un arbre de feu ; à ses branches sont suspendues

les âmes des avares et des calomniateurs. L'air est rempli de diables volans qui conduisent les méchans aux brasiers.

Les deux voyageurs parcourent les régions désolées. L'archange explique à l'apôtre les tourmens infligés à différens crimes : au sein d'une immense forge, d'une vaste mine où grondent et brillent des fournaies ardentes , coulient des fleuves de métaux fondus dans les escueils

nagent des démons. A mesure que les envoyé»

du ciel s'enfoncent dans le giron du globe, le« . supplices deviennent plus terribles : saint Paul ' est saisi de pitié.

Un puits scellé de sept sceaux , présente son orbite : l'archange lève les sceaux, en écartant l'apôtre pour laisser s'exhaler la vapeur pestilentielle. Au fond du puits gémissent les pluriels i grands coupables; saint Paul demande combien d'années ' dureront les peines ; saint Michel répond : «Cent : » quarante mille ans; mais je n'en suis pas si bien sûr. »

L'apôtre invite l'archange à conjurer Dieu i d'adoucir les souffrances des réprouvés; dei anges comptissans se joignent à leurs prières; i elles sont écoutées ; le Seigneur ordonne qu'à il Tavenir les supplices cesseront depuis le samedi) jusqu'au lundi matin. Saint Bradan, dans son j voyage au paradis terrestre, avait obtenu It | même grâce pour Judas. La durée de cette suspension des supplices est la même que la durée fixée par les premières trêves que l'on : appelait paia; de Dieu.

Le moyen-âge n'est pas le temps du style proprement dit, mais c'est le temps de l'expression , pittoresque, de la peinture naïve , de l'invention féconde. On voit avec un sourire d'admiration

i ce que des peuples ingénus tiraient 4les i

nces qu'on leur enseignait : à leur imagi- '

1 grande, vive et vagabonde, à leurs '•

"S cruelles , à leur courage indomptable ,

* instinct de conquérans et de voyageurs ;

omprimé, les prêtres, missionnaires et

I ^ offraient de merveilleux tourmens, des ,(

éternels, des invasions à tenter, mais ji

hanger de place , dans des régions incon- Le paradis terrestre
que la Muse cbré-) montrait en perspective aux Barbares le dé-
lices où ils ne pouvaient arriver que I long chemin et après de ru-
dei travaux) • onime cette Rome qu'ils avaient cherchée LU bout
du monde à travers mille périls, ;he et l'épéc à la main, voyage
d'Ulysse aux champs Cimmériens descente d'Enée au Tartare
renferment primitive de ces fictions. Cette idée fut uniquee aux
siècles chrétiens par la litté- I classique; on la retrouve dans tout
le i-âge sous le titre de vhiio infernû L'arbre 1 aux branches du-
quel sont suspendues les des avars , est l'orme où les songes mt
se réfugier dans le vestibule du Tar- Eneid,, liv. vi.)

trois ouvrages du trouvère de SaiiiiV-

Bradan, de Marie de France et d'Adam de Ross rappellent le
paradis , \e purgatoire et Venfe\ de la divina Commedia, Saint
Paul est conduit aux enfers par Parchange saint Michel , comnK
Dante par Virgile ; saint Paul est saisi de piti(comme Dante;
saint Bradan trouve Judas comme Dante le rencontre, le plus

tourmenU des damnés : la douleur varie pour Judas chei le Trouvère (le Trouvère ne donne que cenî quarante mille années à la durée des tour* mens) ; la douleur est une et constante comme l'éternité, chei le Poète,

Gancelleri prétend que Dante a pris le fond de m composition dans les Visions de l'Enfei d'Albéric , moineau mont Cassin vers l'an 1120, Qu'est-ce que cela prouve ? Que Dante a travaillé sur les idées et les croyances de son temps, ainsi qu'Homère avec les traditions de son siècle. Mais le génie , à qui est-il ? à Dante et i\ Homère. Dante a visiblement emprunté quelques traits de son Ugolin au Tydée de Stace ; qu'importe ?

Dans le moyen-âge , Virgile est surnommé le poète; il se retrouve partout. Les moines, auteurs de la tragédie de Saint Martial de Li moges, font apparaître l'auteur de l'Énéide avec les prophètes ; il chante au berceau du

SUR LA LITTlATURE ANGLAISE. 85

Hessie un Benedicamus rimé. Dante a naturellement été conduit à prendre le poète latin pour guide aux Enfers ; c'était comme quel- (poL^un de son temps : Virgile ne fut-il pas déclaré seigneur de Mantoue en 12^7 ? Dante naquit en 1265.

Dans l'ordre historique du moyen-âge , ainsi que dans l'ordre religieux , deux ou trois idées générales dominent : les Barbares ont voulu descendre d'Enée; nous venons tous des Troyens; personne ne tire son origine des Huns, des Goths, des Francs, des Angles. D'un côté, les nations Barbares, civilisées par les prêtres chrétiens, ont eu honte de leur barbarie; de l'autre , elles ont tenu à honneur d'être sorties de la même source que cet empire ro-

main dont elles s'étaient faites les héritières après l'avoir mis à mort : les filles de Jason déchirèrent leur père pour le rajeunir.

MIRACLES. MYSTÈRES. SATIRES

Les Miracles et les Mystères firent une partie essentielle de la littérature de tous les peuples chrétiens, depuis le x^e jusqu'au xvi^e siècle* Geoffroi, abbé de Saint-Alban, composa en langue d'Oïl le miracle de Sainte Catherine : c'est le premier drame écrit en français, dont jusqu'ici on ait connaissance. L'auteur le fit jouer dans une église en 1110, et emprunta, pour en revêtir les acteurs, les chapes de l'abbaye de Saint-Alban.

Le clergé encourageait ces spectacles, comme un enseignement public de l'histoire du christianisme : le théâtre grec eut la même origine religieuse. Les Miracles et les Mystères se donnaient en plein jour dans les églises, dans les

palais de justice, aux carrefours des rues, les cimetières : ils étaient annoncés par le prédicateur ; souvent un abbé évêque y présidait la crosse à la main. Le roi faisait quelquefois par des combats d'armes, des joutes, des luttes, des danses et des jeux. Clément VI accorda mille ans d'indulgence à ceux qui suivraient le spectacle des Pièces Saintes à Chester.

Ces spectacles étaient pour les plébéiens, ce que les tournois étaient pour les nobles. Le moyen âge comptait beaucoup plus de solennités que les siècles modernes : les véritables fêtes sentaient partout des croyances nationales, l'union n'a pas eu le pouvoir de créer la fête durable, et s'il est encore des fêtes populaires, en dépit de l'incrédulité qui les opprime, tous

an vieux christia- 9n ne prend bien qu'aux plaisirs qui même
temps des souvenirs et des es- 3. La philosophie attriste les
hommes ; de athée n'a qu'une fête : celle de la

îprésentations théâtrales passèrent de 8 aux laïques. Les mar-
chands drapiers !nt à Londres la Création. Adam et Ève lent tout
nus. Des teinturiers jouèteiA

le Déluge, La femme de Noé refusait d'enti dans l'arche, et
souffletait son mari.

Le cours que M. Magnin fait aujourd'hui ai autant de savoir
que de talent , complétera cercle des connaissances sur les mys-
tères et s l'époque qui les a précédés : sujet plein d'i téré et inhé-
rent aux entrailles de notre histoi

Les Satires occupaient une grande pla dans les poésies de
l'Angleterre normanc Ces dames, respectées des chevaliers,
l'étaie fort peu des jongleurs; ceux-ci leur repi chaient l'amour de
la parure et des pet chiens. « Si vous voulez faire une visite à ui »
dame, enveloppez-vous bien, emprunt » même la chape de Saint
Pierre de Rom » car en entrant vous serez assailli des chie » de
toute espèce : vous en trouverez des p > tits sautant comme grif-
fillon , et d'énorm » lévriers rampant comme des lions. » {L'abi
de La Rue.)

On maltraite encore les dames dans l Noces des filles du
diable, dans VÂppariti de saint Pierre , stances contre le ma-
riage. I pape, les évêques, les moines , les nobles, 1< riches , les
médecins, les divers états de la vi< ont leur lot dans le Roman des
romains , dai: le Bezant de Dieu, dans le Pa4er noster dt

Gùrmands , dans les Litanies des Vilains , le Credo du Juif, VÉpitre et l'Évangile des femmes, et surtout dans ces Satires générales qui portaient le nom de Bible :

An other abbai is ther bi Forsotbagret nunnerie, etc.

« Auprès d'une abbaye se trouve un couvent « de nonnes, au bord d'une rivière douce ■ comme du lait. Aux jours d'été les jeunes

> nonnes remontent cette rivière en bateaux;

> et , quand elles sont loin de l'abbaye , le dia- » ble se met tout nu , se couche sur le rivage » et se prépare à nager, agile. Il enlève les » jeunes moines et revient chercher les non- * nés. n enseigne à celles-ci une oraison : le

> moine , bien disposé , aura douze femmes à » Tannée, et il deviendra bientôt le père abbé. » Je supprime de grossières obscénités.

Le Credo de Pierre le Laboureur (Piter Plowman), est une satire amère contre les moines mendiants :

I fond in a freture a Frère on a benchc , etc.

« J'ai rencontré, assis sur un banc , un frère » affreux; il était gros comme un touT\ekViL\

» son visage était si plein qu'il avait l'air d'une ; ■ vessie remplie de vent, ou d'un sac suspendu > à ses deux joues et à son menton. C'était une » véritable oie grasse qui faisait remuer sa » chaire comme une boue tremblante (1). »

Les châtelains et les châtelaines chantaient, \ aimaient, se gaudissaient , et par momens ne j croyaient pas trop en Dieu. Le vicomte de J Beaucaire menace son fils Aucassin de l'enfer, s'il ne se sépare de Nicolette , sa mie. Le da-] moiseau répond qu'il se soucie fort peu du paradis , rempli de moines fainéans demi-nus, , de vieux prêtres crasseux et d'ermites en bail- ^ Ions; il veut aller en enfer, où les grand rois, les paladins, les barons, tiennent leur cour plénière : il y trouvera de belles femmes qui ont aimé des ménestriers et des jongleurs, amis du vin et de la joie. Un troubadour dit son Pater, pour que Dieu accorde à tous ceux qui aiment le plaisir qu'il eut une nuit avec Ogine.

(1) Pierre le Laboureur est un nom générique sous lequel la plupart des poètes du xiii* et du xiv* siècle ont donné leurs satires : ainsi on a la Vision de Pierre Plowman , de Robert Languish , le Credo de Pierre Plowman , composé vers l'an 1390, etc., etc. Il ne faut pas confondre ces divers ouvrages.

LIFGEMENT DANS LA LITTERATURE. LUTTE

DES DEUX LANGUES

/époque des bardes, des trouvères, des abadours, des jongleurs, des ménestrels an- -galliques, anglo-saxons , anglo-normands , 'a près de trois cents ans , de Guillaume-leiquérant à Edouard III. La féodalité altéra i à peu son esprit et ses coutumes ; les croies agrandirent le cercle des idées et des iges; la poésie suivit le mouvement des îurs; l'orgue, la harpe et la musette, priit de nouveaux sons dans les abbayes , dans

châteaux et sur les montagnes. Selon la lition populaire ,
Edouard P' ordonna de tire à mort les ménestrels du pays de
Galles,

nourrissaient au fond du cœur de» \\evrL

9â ESSAI

Bretons le sentiment de la patrie et la haine de rétranger. Gray
a fait chanter le dernier de ces bardes :

Ruin seize theo, ruthless king !

u Que la destruction te saisisse , roi cruel ! »

Les laie, les sirvantois , les romans vernfiés, etc., devinrent des
pièces de vers séparées, des histoires plus courtes, proportion-
nées à l'étendue de la mémoire. On sent par la forme des poèmes
, autant que par le style et l'expression des sentimens, qu'une ré-
volution s'est accomplie , que déjà des siècles se sont écoulés.

L'introduction, à l'aide des troubadours et des jongleurs nor-
mands, de la poésie provençale et française, eut l'inconvénient
d'enlever aux compositions saxonnes leur originalité native : elles
ne furent plus qu'une imitation , quelquefois charmante , il est
vrai , d'une nature étrangère. Un poète compare l'objet de son
amour à un oiseau dont le plumage ressemble à toutes sortes de
pierreries et de fleurs. L'amant , trop discret pour faire connaître
sa maîtresse au profane vulgaire, dit

SUR LA LITTÉRATURE ALfGLAISE. 9S

^^m ^ciensement : « Son nom est dans une note ^j ' da rossi-
gnol. »

Hère nome is in a note of the nyhtigale ;

et ce nom , il envoie les curieux le demander à Jean,

La langue d'Oil , en usage parmi les vainqueurs, tenait le Fouillé des richesses aristocratiques , célébrait les faits d'armes des che- ?aliers et les amours des nobles dames. Guillaume-le-Conquérant , dît Sugulphe , détestait la langue anglaise. Il ordonna que les lois et les actes judiciaires fussent écrits en français , et que l'on enseignât aux enfans dans les écoles les premiers rudimens des lettres en français.

J'ai dit que les propriétés de France et d'Angleterre furent mêlées par la conquête , et que les propriétaires français transportèrent leur idiome avec eux. Voici la preuve du fait : des religieux bretons , manceaux , normands , possédaient des couvens et des abbayes dans la Grande-Bretagne; les familles du Pontbieu, de la Normandie , de la Bretagne , et ensuite de toutes les provinces apportées par Léonore de Guyenne y ou conquises par Édouard

111

et Henri Y , eurent des terres dans le royaume anglo-normand.

Guillaume-le-Bâtard fit présent à Alain , i de Bretagne , son gendre , de quatre c quarante-deux seigneuries dans le Yorskshire elles formèrent depuis le comté de Richemont (Doomesday-Book), Les ducs de Bretagne successeurs d'Alain , inféodèrent ces domaines à des chevaliers bretons, cadets des familles de Rohan , de Tinteniac ^ de Gbâteaubriac de Goyon, de Montboucher; et long-temps après le comté de Richemont (honor Ri mundiæ) fut érigé en duché sous Charles) pour un bâtard de ce roi.

La langue française méprisait et perséc la langue anglo-saxonne. « Tantôt c'était ui » que saxon chassé de son siège , parce qi » savait pas le français; tantôt des moine f on lacérait les chartes, comme de nulle ^ » parce qu'elles étaient en langue sa:

> tantôt un accusé que les juges norraan »amnaient , sans vouloir l'entendre

> qu'il ne parlait qu'anglais ; tantôt une » dépouillée et recevant d'eux , à tit • môme , une parcelle de son propre hf (Aug, Thierry,)

Les deux langues rivales étaient ce

drapeaux des deux partis sous lesquels on combattait à outrance. Elles luttèrent partout ; elles fournissaient aux barbarismes du latin d'alors : Guillaume Wyrcester écrivait du duc d-Torck ; H ARRIYATIT opud Redhauke prope Cestriam , • et il arriva chez Redbank près Ghester. > Jean Rous dit que le marquis de Borset et le chevalier Thomas Grey furent obligés de prendre la fuite pour avoir machiné la mort du duc (le dncdTot*k , régent sous fleuri VI) , protecteur des Anglais , quod ipsi coimavissEnr tnorien dueu protectoriê Angliœ Coktrive , mot anglais , machines.

Quelquefois les deux langues alternent dans la même pièce de vers et riment ensemble; les jongleurs vantaient incessamment le beau français : ils célébraient

Mainte belle dame courtoise Bien parlant en langue Française.

Il est , disaient-ils ,

B est sages, biaux et courtois.

Et gentiel hom de par François Miex valt sa parole Françoise
Que de Glocestre la ricoise.

Seïez de bouere et cortois Et sachez bien parler François.

Le français amenait toujours à la rime le courtois , à la grande
déplaisance des Anglo- Saxons.

Edouard P' écouta très respectueusement la lecture d'une
bulle latine de Boniface VIII « et ordonna de la traduire en fran-
çais , parce qu'il ne l'avait pas comprise.

Pierre de Blois nous apprend qu'au commencement du xii^{me}
siècle , Gillibert ne savait pas l'anglais ; mais , versé dans le latin
et le français , il prêchait au peuple les dimanches et fêtes. Wa-
dington , historien poète du xiii^{me} siècle, déclare qu'il écrit ses ou-
vrages en français, non en anglais , afin d'être mieux entendu des
petits et des grands ; preuve que l'idiome étranger était prêt à
étouffer l'ancien idiome du pays.

On trouve en manuscrit dans la bibliothèque harleïenne une
grammaire française et épistolaire pour tous les états; une autre
en vers français et un glossaire roman-latin.

On traduisait quelquefois en anglais les. ouvrages écrits en
français : c'était, comme le disaient les poètes, par commiséra-
tion pour les lewed j la classe basse et ignorante.

For lewed men I undyrtoke

In englyshe tonge to make this boke.

Les pauvres Seal des battus par les Trouvères des vainqueurs , et retirés au sein des vaincus, travaillaient à reprendre le dessus au moyen des masses. Ils chantaient les aventures plébéiennes, et mettaient en scène , dans une suite de tableaux , Peter-Ploughman. Ainsi se partageaient les deux muses et les deux peuples. La mose nationale reprochait au gentilhomme de ne se servir que du français :

Frenck use this gentleman And never Ënglish can.

« Ce gentilhomme ne fait usage que du fran- • çais, et jamais de l'anglais. »

Un proverbe disait : « Il ne manque à Jac- » ques, pour jouer le seigneur, que de savoir > le français. »

Ces divisions venaient de loin. Le comte anglo-saxon Guallève (c'est le célèbre Waltheof) avait été décapité , sous le règne du Conquérant, pour s'être associé à la conspiration de Roger , comte deHereford , et de Ralph , comte de Norfolk. Guallève , comte de Northampton , était fils de Siward , duc de Northumbrie. Son corps fut transporté à Croyland par l'abbé Ulfketel. Quelques années après, le corps ayant été exhumé, on le trouva entier et latèle Té\xu\G

au tronc : une petite ligne rouge indiquait sei lement au cou le passage du fer : à ce collie du martyre, les Anglo-Saxons reconnuer Guallève pour un saint. Les Normands se mo quaient du miracle. Audin, moine de cett nation , s'écriait que le fils de Siward n^ava été qu'un méchant traître, justement puni Audin mourut subitement d'une colique.

L'abbé Goisfred , successeur d'Ingulf, et une vision : une nuit il aperçut au tombeau d comte l'apôtre Barthélémy, et Guthlac l'ani chorète , revêtus d'aubes blanches. Barthélem tenant la tête de Guallève , remise à sa place disait: «Il n'est pas décapité. » Guthlac, plac aux pieds de Guallève , répondait : < Il f i comte. » L'apôtre répliquait : « Maintenant il e » roi. s Les populations anglo-saxonnes accoi raient en pèlerinage au tombeau de leur coc patriote. Cette histoire fait voir d'une raanièi frappante la séparation et l'antipathie des dei peuples. (Orderic Vital,)

Enfin , selon Milton , l'usage du français r monte beaucoup plus haut, car il en fixe date au règne d'Édouard-le-Confesseur. « Alor » dit-il , les Anglais commencèrent à laisser < » côté leurs anciens usages, et à imiter les m » nières des Français dans çWs-veiiTa choses;!

■ands à parler français dans leurs maisons , rire leurs actes et leurs lettres en français, mme preuye de leur politesse, honteux l'ils étaient de leur propre langage , prége de leur sujétion prochaine à un peuple mt ils affectaient les yéteraens , les coutumes le langage. »

{Histor. ofEny. lib. VL)

RETOUR PAR LA LOI A LA LANGUE NATIOUALE

Edouard III, au moment où le français prenait le dessus par les victoires mêmes de ce monarque , par la permanence des armées an glaises sur le sol français , par l'occupation des villes enlevées

à notre patrie , Edouard, ayani besoin de la pédaille et de la richaudaille anglaises, accorda Tusage de l'idiome insulain dans les plaidories civiles; toutefois les arrêts résultant de ces plaidoiries , se rendaient tou jours en français. L^acte même du parlemen de 1362 , qui ordonne de se servir à l'avenir d< l'idiome anglais, est rédigé en français. Le; fléaux du ciel furent obligés de se mêler à h puissance des lois pour tuer la langue de

ESSAI SUR LA LITTÉRATURS A56LAISE. 101

vainqueurs: on remarque que le français commença à décliner dans la grande peste de 1349. Tandis qu'Edouard tolérait , dans son intérêt, un usage fort borne de l'anglo-saxon, lui et sa cour continuaient à parler français. Il était fils d'une princesse de France ,au nom de laquelle il réclamait la couronne de saint Louis: sur les champs de bataille on n'aperçoit aucune différence entre les combattans; dans les deux armées , les frères sont opposés aux frères , les pères aux enfans ; Crécy , Poitiers , Azincourt, ne présentent que les désastres d'une vaste guerre civile. Philippine de Hainaut, femme d'Edouard III , parlait français ; elle avait Froissart pour secrétaire, et le curé de Lestines écrivait dans un français charmant, les amours

d'Edouard et d'Alix de Salisbury.

Les convives du vœu du héron parlent français : le trop fameux Robert d'Artois est le héros de la fête.

Edouard, entre les mains de Philippe de Valois , avait accepté par le mot voire (oui) ce serment français qu'il viola : « Sire , vous de- » venez homme du roi de France , mon sei- • gneur, de la Guienne et de ses appartenant «ces, que vous reconnaissez tenir de lui, ■ cojDme pair de Fraace ^ selon la forme dft%

» paix faites entre ses prédécesseurs et les vô- » ires, selon ce que vous et vos ancêtres avèx » fiait pour le même duché à ses devaBciers » rois de France. »

Après la bataille de Grécy, on fit le recensement des morts; c'est un Anglais , Michel de Nothburgh , qui parle de la sorte {Avesburg^ hisL) : ■ fusrent mortz le roi de Beaurae (de Bo- » hême) , le ducz de Loreigne, le counte d'A- ■ lescuQ (d'Alençon), le counte de Flandres, » le counte dé Bloys , le counte de Harcourt » et ses II filtz ; et Phelippe de Valois et le » markis qu'est appelé le Elitz (Elu) du Ro- » mayns ; eschappèrent navfres , à ceo qé

> homme (on) dist. La somme des bones gentz » d'armes qi fusrent mortz en le chaumpe à » ceste jour , sans comunes et pédaillles (gens

> de pied), amonte à mille DXLII acomptes. >

Les Anglais, en faisant en français le dénombrement des morts de l'armée française , purent se souvenir qu'ils n'avaient pas toujours été vainqueurs, et qu'ils conservaient dans leur langue la preuve même de leur asservissement et de l'inconstance de la fortune.

Dsns les^actes de Rymer , les originaux , depuis l'an 1 101 jusque vers l'an 1460, sont presque exclusivement latins et Crauc^ais. Les nom-

breax statuts des règnes de Henri IV , Henri V, Henri VI et Edouard IV, furent composés , transcrits sur les rôles , et promulgués en français. Il faut descendre aussi bas que l'an 1-425 pour trou- Ter le premier acte anglais de la chambre des com-

munes. Cependant , lorsque Henri V assiégeait Rouen en 1418, les ambassadeurs qu'il semblait vouloir envoyer aux conférences du Pont-de-l' Arche , déclinèrent la mission sous prétexte qu'ils ignoraient la langue du pays, mais ce fait n'a aucune valeur : Henri ne voulait pas la paix. Après sa mort, on voit les soldats de son armée s'exprimer dans la même langue que la Pucelle , et déposer comme témoins à charge dans le procès de cette femme héroïque.

Enfin le parlement, convoqué le 20 jan- Yier 1483 à Westminster, sous Richard III, rédigea les bills en anglais , et son exemple fut suivi par les parlemens qui lui succédèrent, n n'a tenu à rien que les trois royaumes de la Grande-Bretagne ne parlassent français : Shakspeare aurait écrit dans la langue de Rabelais.

GHAUGER. BOWER. BARBOUR.

En même temps que les tribunaux retou nèrent par ordonnance au dialecte du so Chaucer fut appelé à réhabiliter la harpe d bardes ; mais Bower , son devancier de qu< ques années, et son rival , composait enco dans les deux langues : il réussissait beau- coï mieux en français qu'en anglais. Froissart, co temporain de Bower , n'a rien qui puisse comparer pour l'élégance et la grâce , à cet ballade du poète d'outre-mer :

Amour est chose merveilleuse Dont nul porra avoir le droit certain :

Amour de soi est la foi trichereuse Qui plus promet, et moins aporte en main; Le riche est povre . et le courtois vilain , L'épine est molle et la rose est ortie , En toutz erreurs V amour %e\wsV\Çko,,

L amer est doulz , la doulceur furieuse ,
Labour est aise , et le repos grevein ,
Le doel plesant, la seurté perileuse ,
Le hait est bas ; si est le bas baltein ,
Quant Ten mieulx quide avoir, tout est en vein ;
Le ris en plour, le sens tourne en folie,
Ëntoutz erreurs Tamour se justifie.

Ore est amour sauvage , ore est soulein , N'est qui d'amour
poet dire la sotie , Amour est serf; amour est souverain , En toutz
erreurs amour se justifie.

La langue anglaise de Ghaucer e[^]t loin d\i-)ir ce poli du
vieux français , lequel a déjà lelque chose d'achevé dans ce petit
genre j littérature. Cependant l'idiome du poèteiglo-saxon , amas
hétérogène de patois divers , t devenu la jsouche de l'anglais
moderne.

Courtisan , Lancastrien , Wiclefistc , infidèle ses convictions ,
traître à son parti , tantôt nni , tantôt voyageur , tantôt en faveur ,
tant en disgrâce , Ghaucer avait rencontré Péjrque à Padoue : au
lieu de remonter aux urces saxonnes , il emprunta le goût de \$
chants aux trouhadours provençaux et à mant de Laure , et le ca-
ractère de ses contes, Bocaoe.

Dans la Cour d* amour , la dame de Ghaucer lui promet le
bonheur au mois de mai : tout vient à poinf à qui sait attendre. Le
1<^ mai arrive : les oiseaux célèbrent l'office en l'honneur de

l'amour du poète menacé d'être heureux ; l'aigle entonne le *Veni Creator*, et le rossignol soupire le *Domine* , *labia mea aperies*.

Le *Plough-man* (toujours le canevas du vieux *Pierre Plow-man*) a de la verve : le clergé, les *leadies* et les *lords* sont l'objet de l'attaque du poète :

Sache as can nat ysay ther crede , Withprayer shui be made prêtâtes; Nother canne thei the grospell rede , Suche shul now weldin hie estâtes.

There was more mercy in Madmine And Nero thad nver was gode, Than there is now in some of them , Yhan he hath on his furred-hode.

« Tel qui ne sait pas son *Credo* est fait prélat

> par des sollicitations; tel qui ne peut pas lire » révangile, est pourvu d'un riche état forestier.

» Il y avait plus d'humanité dans *IX*axime et » dans Néron qui ne fut jamais bon , qu'on

> n'en trouve dans tel d'entre eux , aussitôt » qu'il porte sa hotte fourrée {chaperon), t

SUE LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 107

Le poète écrivait à son château de Dunnington sous le Chêne de Chaucer ses Contes de Cantorbéry , dans la forme du *Décameron*. A son début la littérature anglaise du moyenâge fut défigurée par la littérature romane ; à sa naissance, la littérature anglaise moderne se masqua en littérature italienne.

En France, cette rage d'imitation enleva peut-être au siècle de Louis XIV une originalité regrettable : heureusement Racine , Boileau , Bossuet , Fénelon , n'ayant étudié que les grecs et les latins, le génie du grand roi et le génie de Rome et d'Athènes se marièrent ; il résulta de cette haute alliance des ouvrages qui eurent des modèles et qui en servirent à jamais.

Viclef doit être compté parmi les auteurs anglais de l'époque de Chaucer. Pour premier acte de sa réforme, il fit sur la Vulgate une traduction anglaise de la Bible que l'on consulte encore comme monument de la langue.

Luther , marchant sur ses traces , traduisit en allemand la Bible , mais d'après l'hébreu.

Depuis Alfred-le-Grand, fondateur des libertés britanniques , la nation ne fut jamais totalement exclue du pouvoir. Les poésies , les chroniques et les romans de l'Angleterre , ont un élément qui manquait anciennement il ^xtl

nôtres, réellement populaire : l'action dramatique des ouvrages de nos voisins en est vivifiée, et il en sort des beautés de contraste avec les mœurs religieuses, aristocratiques et chevaleresques. On est tout étonné de trouver dans l'Écossais Barbour, contemporain de Chaucer, ces vers sur la liberté; un sentiment immortel semble avoir communiqué au langage une immortelle jeunesse ; le style et les mots n'ont presque point vieilli :

Ah freedom is a noble thing !

Freedom makes man to have a liking ; Freedom will solace to man give.

He lives at ease that freely lives.

A noble heart may have none ease, Nor nought else that may it please, If freedom fail.

< Ah! la liberté est une noble chose! La » liberté rend l'homme content de lui ; la li- » berté donne à l'homme toute consolation. Il » vit satisfait celui qui vit libre. Un noble cœur » ne peut avoir ni jouissance, ni rien qui puisse > plaire, si la liberté manque. »

Nos poètes , en France , étaient loin alors de la dignité de ce langage que Dante avait fait connaître à l'Italie.

SKHTIMEIT DE LA LIBERTE POLITIQUE ^ POURQUOI BIFFÉRETIT CHEZ LES ÉCRIVAITS ANGLAIS ET CHEZ LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DES XVI^e ET XVII^e SIÈCLES. PLACE OCCUPÉE PAR LE PEUPLE D'UNES LES ANCIENNES INSTITUTIONS DES DEUX MONARCHIES.

Les institutions politiques ont autant d'influence que les mœurs sur la littérature. Si le sentiment de la liberté se montre moins à cette époque dans les écrivains de notre nation que dans ceux de l'Angleterre , c'est que les deux peuples n'étaient pas placés dans des conditions semblables : arrivés à une position différente de l'autorité publique par des routes diverses , ils ne pouvaient avoir le même langage.

Ceci vaut la peine de s'arrêter un moment, pour faire sortir de la poésie, la poésie

de rhétorique qui s'y trouve souvent cachée (nous sentirons mieux comment les poètes français et les poètes anglais ont été conduits à parler de la liberté ou à se taire sur elle, et que nous nous rappellerons mieux le rôle joué par les deux peuples dans les institutions nationales. En ce qui touche l'Amérique, je n'aurai qu'à

transcrire quelq pages d'un ouvrage fort court, mais excelle intitulé : Vue générale de la constitution V Angleterre, par un Anglais (1) , ouvrage t supérieur à tout ce que brocha jadis le th ricien genevois Delolme, appuyé de Blakstd « Pendant plus de deux cents ans après G laume-le-Conquérant , le parlement ang était presque le même dans sa composit et dans ses fonctions principales que le p lement de Paris , depuis Hugues Gapet jusq saint Louis, avec cette différence pourt que le parlement français, quoique quelq^ fois censé national , n'était réellement c le parlement du duché de France et quelq autres pays des environs, tandis que le p lement anglais était une assemblée des pi cipaux personnages du royaume , et que s autorité était reconnue partout.

(1) Fnsel.

sua LA LITTERATURE ANGLAISE. 111

I Les. membres des deux pariemens , anglais st français, étaient les barons , les cbe?a1iers et les]>rélats , et un certain nombre de gens de justice, tous convoqués pour un temps limité, par des lettres du roi. Les deux pariemens ne formaient cbacun qu'une seule chambre, et étaient aussi bien une cour de justice suprême qu'une assemblée politique.

Mais , tandis que les membres du parlement d'Angleterre acquéraient tous les jours plus d'importance politique, et que leur voix eoHêuliaiive se changeait insensiblement en Toix déiibératwe, au point qu'ils finirent par établir légalement qu'ils pouvaient refuser toutes les demandes des rois, comme ceux-ci pouvaient refuser les leurs , les membres du parlement de Paris perdaient graduellement de leur considération par l'accroissement progressif du pouvoir royal : au lieu d'obtenir une voix délihéra-

tive dans les grandes affaires nationales, ils furent chaque jour moins consultée sur les questions politiques, et ils finirent par être regardés principalement comme des juges de la cour baroniale du duché de France. »

« Philippe-Auguste établit le conseil royal des barons »

lis ESSAI

pairie , et rendit les pairs membres du parlement de Paris, pour en augmenter l'importance par un simulacre de l'ancien baronage national , sans diminuer en rien , par moyen , l'influence royale. Si , en réunit la Normandie à la couronne , il avait donné aux principaux barons et ecclésiastiques le droit d'être membres du parlement de Paris , et que ses successeurs eussent fait de même dans les différentes provinces dont ils se rendirent successivement les maîtres ; très, le parlement de Paris serait devenu le vrai parlement national , comme celui d'Angleterre, et les députés des villes principales auraient fini naturellement par y être admis. Mais Philippe, comme ses successeurs, trouva qu'il valait mieux de laisser exister séparément les parlements ou états des provinces qu'il réunit , que de les agréger au gouvernement de France. Les provinces aussi étaient jalouses de la conservation de leurs parlements. Saint Louis appela une fois dans le parlement un bon nombre de grands seigneurs et prélats de tout le royaume , et des députés de plusieurs villes; de manière que ce parlement fut exactement pareil au parlement d'Angleterre de la même époque. »

son LA LITTÉRATURE ALGÈRE. 11

4 exemple ne fut suivi ni par lui-même ni par

■ son successeur, Philippe-le-Hardi , qui en

■ contraire, dég^oûta, autant qu'il put, les

> grands seigneurs de se rendre au parlement. > Ce fut Philippe-le-Bel qui donna le plus

■ grand coup à l'autorité du parlement parson

> invention des états-généraux , lesquels, quoi qu'en disent les auteurs à système , n'ont ja-

> mais existé avant son règne. En ne laissant ve- * nitaax états les prélats et les grands seigneurs

> que par députation, et en les confondant

> ainsi avec le reste de la noblesse et du clergé,

> il leur ôta toute leur importance ; bornant

> aussi les fonctions des états à émettre des

> doléances, il les réduisit presque à rien.

» Quelque temps après l'introduction régulière des députés ou chevaliers des comtés dans le parlement , il s'y opéra un changement considérable , qui eut des effets très importants. Ce changement consista dans la formation de la chambre des communes; formation due au hasard , et dont les politiques d'alors ne prévirent sûrement pas les résultats. En outre des subsides fournis par le parlement , depuis que les villes étaient devenues des corporations politiques , \o\5is»-

lli BSSiU

mot de différens privilèges , les rois étaient dans l'usage de leur débaucher de temps e temps , et sans Fayis du parlement , différei

tes sommes d'argent , selon le plus ou moins d'importance et de richesse de ces villes. Ces sommes d'argent étaient réglées de gré à gré avec des commissaires royaux et les principaux habitants de chaque ville. Enfin sous Henri III, vers le milieu du ^{xv}^e siècle le fameux comte de Leicester fit convoquer au parlement les députés des villes principales ; les , espérant par ce moyen les mieux engager à lui fournir l'argent dont il avait besoin pour soutenir ses entreprises criminelles. Cet exemple pourtant ne fut pas suivi dans les parlements suivants. Ce ne fut qu'à la fin du ^{xiii}^e siècle (l'an 1295) qu'Edouard I^{er} pressé par le besoin d'argent , et fatigué de négociations partielles avec les bourgeois de différentes villes , imagina de convoquer régulièrement deux députés de chaque ville en même temps, et dans le même endroit que le parlement. Ces députés ne faisaient pas partie du parlement, et n'avaient aucune voix dans les délibérations nationales. Leurs fonctions se bornaient à fixer la somme d'argent qu'ils pouvaient fournir avec eux

; tailladé de leurs villes respectives. Ces députés étaient en même temps autorisés à exposer les besoins de leurs villes; et , pour les convaincre à payer le plus possible , on écoutait leurs doléances avec attention , et on accordait toutes celles de leurs demandes qui paraissaient raisonnables. Dans les commencements , ils délibéraient séparés des barons et des chevaliers, et suivaient les instructions de leurs commettants pour les besoins qu'ils raient à exposer, et le maximum de l'imposition qu'ils devaient accorder.

On ne sait pas au juste quand les députés des comtés s'assemblèrent , pour la première fois, dans la même salle avec les députés des villes. Quoique ces deux espèces de députés différaient beaucoup entre eux sous les rapports de leur existence politique , ils se ressemblaient cependant par leur qualité commune de mandataires

de leurs concitoyens ; et il est probable que les chevaliers des comtés, aussi bien que les bourgeois des villes, taient souvent obligés de suivre les instructions de leurs commettants. On trouva donc qu'il était plus commode, pour l'expédition des affaires, de les assembler, dans la même

Itô ESààl

salle, et d'envoyer ensuite le résultat de leurs délibérations aux pairs, que de laisser les chevaliers délibérer à part dans la salle des derniers. Il est probable aussi que les grands barons, qui commençaient à regarder les chevaliers comme leurs inférieurs étaient bien aises d'avoir un prétexte honni pour les éloigner de leur salle. Des raisons plus accidentelles, comme le plus ou moins de grandeur de la salle où s'asseblaient les pairs, peuvent avoir occasionné la séparation des membres du parlement. Quoi qu'il en soit, il est certain que les députés des comtés et ceux des villes étaient réunis dans la même salle au commencement du XIV^e siècle. Cependant, malgré cette réunion, il exista une très grande différence entre eux : les chevaliers des comtés faisaient partie intégrante du parlement et délibéraient sur toutes les affaires quelconques de la même manière que les grands barons pairs, tandis que les députés des villes n'avaient d'autres pouvoirs que celui de régler l'impôt que leurs commettants devaient payer et une fois cette affaire terminée, ils pouvaient s'en aller sans attendre la fin de la session, est pourtant « l'attitude de « une opposition ténace »

que les villes devenaient plus riches, leurs députés acquéraient plus d'importance, et qu'au lieu de retourner chez eux quand ils avaient réglé l'impôt, ils restaient pour écouter les délibérations des chevaliers sur les lois générales, dont aucune n'était sans intérêt pour eux. Peu à peu on les consulta sur ces

lois. De la consultation à la délibération il n'y a qu'une nuance : aussi, vers la fin du XIV^e siècle , les députés des villes avaient acquis tous les droits politiques de ceux des comtés , et ils étaient tous confondus sous le nom général de députés des communes. » On ne peut exposer avec plus de netteté la manière dont le parlement anglais s'est formé , et comment , au moment d'arriver aux mêmes institutions, nous fûmes jetés dans une autre route. Le reste de la brochure où l'auteur examine le principe de l'aristocratie anglaise , la nature du prétendu veto, et la balance imaginaire des trois pouvoirs, est de la même rectitude de jugement et de la même vérité de faits.

En France , le parlement dit de Paris et ensuite les états-généraux ne se divisèrent pas en deux chambres : le clergé , formé en ordre , ne se mêla pas aux barons, au

noblesse de chevalerie ; celle-ci ne se réunit pas aux députés des villes et resta avec les barons. Le Tiers demeura à part. De là trois ordres qui se classèrent par numéro, premier, second , troisième. Cette constitution des états-généraux , dont la France entière ne reconnut jamais le pouvoir national , se répétait dans les états particuliers des provinces, véritables souverains de ces provinces. Mais le tiers-état, qui dans les états-généraux ou particuliers , n'acquit jamais d'importance que dans les temps de troubles, s'emparait du pouvoir public d'une autre manière.

On parle toujours des trois ordres comme constituant essentiellement les états dits généraux. Néanmoins , il arrivait que des bailliages ne nommaient des députés que pour un ou deux ordres. En 1614, le bailliage d'Amboise n'en nomma ni pour le clergé , ni pour la noblesse ; le bailliage de Châteauneuf en Thimerais , n'envoya ni pour le clergé , ni pour le tiers-état; le Puy , La Ro-

chelle , le Lauraguais, Calais, la Haute-Marche, Ghatelleraut, firent défaut pour le clergé , et Montdidier et Roy pour la noblesse. Néanmoins les états de 1614 furent appelés états-généraux. Aussi les anciennes chroniques , s'exprimaient d'un air vAa.\iième

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 19

correcte , disent en parlant de nos assemblées nationales , on les trois états , ou les nobles bourgeois, ou les barons et les évêques , selon l'occurrence, et elles attribuent à ces assemblées ainsi composées, la même force législative.

Dans les diverses provinces, souvent le Tiers, tout convoqué qu'il était , ne députait pas , et cela par une raison inaperçue, mais fort naturelle : le Tiers s'était emparé de la magistrature; il en avait chassé les gens d'épée; il y régnait d'une manière absolue , comme juge , avocat , procureur , greffier , clerc , etc. ; il faisait les lois civiles et criminelles , et à l'aide de l'insurrection des parlements, il exerçait même le pouvoir politique. Les ministres de la monarchie étaient aux trois quarts pris dans son sein ; plusieurs fois il commanda les armées dans la dignité militaire du maréchal at. Sa fortune, l'honneur, la vie des citoyens relevaient de lui , tout obéissait à ses arrêts , toute tête tombait sous le glaive de ses justices. Quand donc il jouissait seul ainsi d'une puissance sans bornes , qu'avait-il besoin d'aller chercher une faible portion de cette puissance dans des assemblées où on l'avait vu paraître à genoux ?

Le peuple f métamorphosé en mo\iiQ ^ &^fe\«vV

120 BS8AI

réfugié dans les cloîtres, et goavernait la mqg (dété par l'opinion religieuse , le peuple , raéni tamorphosé en collecteur, en ministre à%r.

commerce et des manufactures, s'était réfugié, j dans la finance , et gouvernait la société par y l'argent ; le peuple , métamorphosé en magis*'^ trat , s'était réfugié dans les tribunaux, et gour yernait la société par la loi. Ce grand royaume j de France, aristocrate dans ses parties, étaitdémocrate dans son ensemble, sous la direor tion de son roi , avec lequel il s'entendait! merveille et marchait presque toujours d'ac* '■ cord : c'est ce qui explique sa longue existence^ ;

Maintenant on comprend pourquoi le tiersétat, en 1789, s'est rendu subitement maître de la nation : il s'était saisi de toutes les hauteurs, emparé de tous les postes. Le peuple n'ayant pris que peu de part à la constitution de l'Etat, mais incorporé dans les autres pouvoirs, s'est trouvé en mesure de conquérir la seule liberté qui lui manquait , la liberté politique. En Angleterre, au contraire, le peuple, occupant depuis plusieurs siècles une place importante dans la constitution , ayant mis à mort des nobles et des rois , donné et retiré des couronnes , se trouve arrêté actuellement qu'il prétend étendre ses droits : il a à se combattre lui-

SVR LA LITTÉRATURE ATIGLAISE. ISI

ne; il se fait obstacle; il se trouve sur son pre cheniin. C'est évidemment la liberté alaire britannique dans sa vieille forme, latte aujourd'hui contre la liberté popu-) dans sa forme nouvelle, ir-

bour a donc pu chanter cette liberté dans l'obscure que j'ai cités à la fin du dernier livre ; il a donc pu la chanter dans un temps qui était inconnue en France de l'auteur Uctée de Vépinelle amoureuse , ballades , aï , Plaidoyer de la rose et de la violette ; 'té ignorée , à cette même époque , de la tienne Christine de Pisan et du traducteur

tables d'Esopé , qui les publia sous le titre \esopé.

JACQUES I^{er} , ROI d'ÉCOSSE[^]BUMBARD,]>oUG1 WORKSTER, RIL[^]ERS.

Jacques I^{er}, le roi le plus accompli et le plus infortuné de ces princes malheureux qui régnèrent en Écosse , surpassa , comme poète , Barbour, Occleve et Lygdate. Dix-huit ans captif en Angleterre , il composa dans sa prison son King'squair (le livre du roi) , ouvrage en six chants, divisés par strophes, chacune de sept vers. Lady Jeanne Beaufort le lui inspira.

• Un matin d'un jour de mai, dit le roi poète, » appuyé sur la fenêtre de ma prison et regardant la château de Windsor, j'écoutais les » chants du rossignol. J'admirais ce que peut » la passion de l'amour que je n'avais jamais » sentie. En abaissant mes Te[^]a[^]rds [^] [^]e vis se

promener au pied de la tour la plus belle et la plus fraîche des jeunes fleurs. »

Le prisonnier a des visions ; il est transporté dans un nuage à la planète de Vénus; il voyage dans le palais de Minerve. Revenu de ses extases »

3 s'approche de la fenêtre; une tourterelle, d'une blancheur éclatante , se vient poser sur [sa main; elle porte dans son bec une

fleur; elle la lui donne, et s'envole. Sur les feuilles de la fleur sont écrits ces mots : « Eveille-toi , > ô amant! je t'apporte de joyeuses nouvelles. » On doit à Jacques P' le mode d'une musique plaintive inconnue avant lui.

Ce fut sous le règne de Jacques P', vers l'an 1446 , que Henri-le-Ménestrel ou Harryl'Aveugle (Blind Harry) chanta le guerrier Guillaume Wallace, si populaire en Ecosse.

Quelques critiques préfèrent le ménestrel Henry , à Barbour et à Chaucer.

Dumbard et Douglas fleurirent encore en Ecosse.

En Angleterre , le comte de Worcester et le comte de Rivers, tous deux protecteurs des lettres et les cultivant eux-mêmes , perdirent la tête sur l'échafaud. Rivers , et Gaxton son imprimeur et son panégyriste , sont les premiers auteurs dont les écrits aient été dowvx^

par la presse anglaise. Les ouvrages de Rivi consistaient en traductions du français , notai ment des Proverbes de Christine de Pisan.

Sous Henri VII, le premier Tudor, il y e beaucoup de poètes sans génie : un des ser teurs de ce roi qui mit fin aux guerres des m sons d'York et de Lancastre, avait quelq> talent pour la satire.

^i BALLADES ET GHAI\SOIfs POPULAIRES.

Les ballades et chansons populaires , tant ^ssaises qu'anglaises et irlandaises, du xiv^ et du xy' siècle , sont simples , sans être naïves : la naïveté est un fruit de la Gaule. La simplicité vient du cœur , la naïveté de l'esprit : un homme simple est presque

toujours un bon homme; un homme naïf peut n'être pas toujours bon : et pourtant la naïveté ne cesse jamais d'être naturelle , tandis que la simplicité est souvent TefiFet de l'art.

Les plus renommées des ballades anglaises et écossaises sont les *Enfans dans le bois* (*tue children in the twood*) , et la *Chanson du saule* , altérée par Shakspeare. Diins l'original, c'est un amant qui se plaint d'être abandonné. « Une pauvre ame était assise en soupirant sous un > sycomore : ô saule , saule ! la main sur son

1â6 ESSAI

» sein, la tête sur ses genoux : ô saule, saaie, » saule I ô saule, saule , saule ! Chantez : Oh! » le saule vert sera ma guirlande , etc. > Celte chanson s'est emparée si fortement de l'imagination des poètes anglais , que Rowe n'a pas craint de l'imiter après Shakspeare.

Robin Bood, voleur célèbre, est un personnage favori des ballades : il y a vingt chansons sur sa naissance , sur son prétendu combat avec le roi Richard , et sur ses exploits avec Petit- John : sa longue histoire rimée et celle d'Adam Bell ressemblaient aux complaints latines de la Jacquerie , ou aux confessions de potence que le peuple répétait dans nos rues ;

Or prions le doux Rédempteur Qu'il nous préserve de malheur, De la potence, et des galères, Et de plusieurs autres misères.

Lady Anne Bothwell est le Doré , mon enfant , de Berquin ; le FHar (le moine) , est l'aventure du père Arsène , et celle-ci vient du Comte de Comminges, Le Bunting in Chevf- Chace, très belle

ballade (la chasse dans Chevy* chasse) , décrit le combat du comte Douglas et du comte Percy dans une forêt sur la fron-

tière de l'Ecosse.

SUR LA LITTEEJITURE AI^GLAISE.

non en-

est J'aiciit à\k Ckecif- Cherr« Douglas a fron-

Selon moi , les deux ballades qui sortent le plus des lieux communs , sont Sir Cauline et (Mde JVaten : pour en sentir le rythme , on i*a pas besoin de sayoir l'anglais ; la mesure tombe aussi marquée que celle d'une walse.

Qaqne stropbe se forme de quatre vers , alterlitiTement de huit et de six syllabes , quelques fers redondans sont ajoutés aux strophes du ftr Cauîne. La langue de ces ballades n'est pas tout-à-fait du temps où elles furent composées ; le style en paraît rajeuni.

Sir Caaline, chevalier à la cour d'un roi d'Irlande , est deyenu amoureux de Christabelle , fille unique de ce roi ; Christabelle , comme tontes les princesses bien élevées de ce temps-là, eonnait la yertu des simples. Sir Cauline est malade d'amour. Le roi, après avoir entendu la messe , un dimanche , s'en va diner. Il s'enqniert du chevalier Cauline, chargé de lui Torser à boire ; un courtisan répond que l'échanson est au lit. Le roi ordonne à sa fille de miter le chevalier, et de lui porter du pain et da vin. Christabelle se rend à la chambre du chevalier. « Comment vous portez-vous, mi-

> lord ? — Oh ! bien malade , belle lady. —

> Leves-vous , homme , et no restez pas couché

> comme un poltron , car on dit dans la salle

128 isaiLi

de mon père que tous mourez d'amour pouçi*.-^

moi. — Belle lady ! c'est pour l'amour d% TQU8 que je me des-
sèche. Si vous Touliex mm . réconforter d'un baiser, je passerais
de là peine au bonheur. — - Sire chevalier ! mon père est un roi ,
et je suis sa seule héritière^ — - lady ! tu es la fille d'un roi , et je
ne i suis pas ton égal ! mais qu'il me soit permit .^ d'accomplir
quelque fait d'armes pour deve> ^ nir ton bachelier. »

Christabelle envoie Gauline sur le coteau d'Ëldridge, à l'en-
droit où croît une épine ■ isolée au milieu d'une bruyère. Le sei-
gneur ^ d'Ëldridge est un chevalier païen d'une force prodi-
gieuse. Sir Gauline le combat , lui coupe une main et le désarme.
Christabelle déclare ^ qu'elle n'aura d'autre mari que le vain-
queur. > Dans la seconde partie de la ballade , le roi, f étant allé
prendre l'air du soir, rencontre par * malheur Christabelle et
Gauline in dalliance \ 8weet (dans un doux abandon). Il ren-
ferme i Gauline au fond d'une cave , Christabelle au haut d'une
tour; il voulait tout d'abord occire le chevalier, car ce roi était «
un homme coc ière , » dit la chanson , an angrye man wof hee.
Mais adouci par les paroles de la reine, il se contenta de le bannir
à perpétuité. Cepen-

la rt

si Te

dant il cherche à consoler sa fille qui pleure ; il (ait proclamer un tournoi. A ce tournoi se présente un chevalier inconnu couvert d'une armure noire , puis un géant qui se propose de venger l'autre géant d'Eldridge. Le chevalier noir ose seul se mesurer avec le mécréant provocateur; il le tue, et meurt lui-même de multiples blessures. Christabelle meurt aussi, après avoir reconnu sir Gauvain dans le chevalier noir et pansé ses plaies. < Un profond soupir < brisa son gentil cœur en deux. »

 A deep-fete sigbc That burst her gentle heart in twain.

 Ainsi trépassèrent les deux amants , comme Pyrame et Thisbé. La complainte française a célébré ceux-ci :

 Us étaient si parfaits Qu'on disait qu'ils étaient Les plus beaux de la ville.

 Vers naturels et tels, grâce à Dieu, qu'on s'est mis à les faire aujourd'hui.

 Le, sujet de la ballade de sir Gauvain se retrouve à peu près partout. La ballade Childe Waten peint la vie privée dans ce qu'elle a d'intime et de pathétique. Le mol Childe ou Chield,

ISO ESSAI

 maintenant Cuuld (enfant) , est employé par les vieux poètes anglais , comme une sorte de titre , ce titre est donné au prince Artur dans la fairy queen (la reine des fées) ; le fils du roi est appelé Childe Tristram. Voici cette ballade à quelques strophes près. Vous remarquerez qu'Ellen répète presque mot à mot les paroles de Childe-Waten , de même que les héros d'Homère répètent eux-mêmes leurs messages des chefs. La nature, lors-

qu'elle n'est pas sophistiquée I a un type commun dont l'etu-* p
rein te est gravée au fond des mœurs de tous les peuples.

CHILDE'WATEKS.

Ghilde-Waters était dans son écurie et flat tait de la main son
coursier blanc comme dv lait. Vers lui s'avance une jeune lady,
aussi belle que quiconque porta jamais habillement de femme.

Elle dit : « Le Christ tous sauve , bon Childe > Waters! » Elle
dit : < Le Christ vous sauve » et voyez ! ma ceinture d'or qui était
trop Ion » gue, est maintenant trop courte pour moi.

> Et tout cela est que d'un euCami de tous j<

^ pal • semlepoids à mon côté. Ma robe verte est trop '^êâ I
àroite ; auparavant elle était trop large. » dsti — • Si l'enfant est
mien , belle Ëllen, dit-il, ^< éiÊ • f'il est mien , comme vous me le
dites , pre- ^f • nés pour vous Gheshire et Lancashire ensem-

Me; prenez-les pour être votre bien.

a Si l'enfant est mien , belle Ëllen , dit-il, s'il

• est mien , comme vous le jurez, prenez pour

• vous Gheshire et Lancashire ensemble , et fai-

• tes cet enfant votre béritier. »

Elle dit : — « J'aime mieux avoir un baiser ,

» Ghilde-Waters , de ta bouche , que d'avoir

> ensemble Gheshire et Lancashire qui sont au

> nord et au sud.

> Et j'aime mieux avoir un regard, Ghilde-

• Waters , de tes yeux , que d'avoir Gheshire

> et Lancashire ensemble et de les prendre

> pour mon bien. »

— < Demain , Ellen , je dois chevaucher loin

> dans la contrée du nord : La plus belle lady » que je rencontrerai , Ellen, il faudra qu'elle

> vienne avec moi. >

— < Quoique je ne sois pas cette belle lady, » laisse-moi aller avec toi ; et je vous prie ,

• Ghilde-Waters , laissez-moi être votre page à

> pied. »

— M Si vous voulez être mon page à çied >

ISI ESS\I

• Ellen , comme vous me le dites , il faut alors » couper votre robe verte un pouce au-dessus

> de vos genoux.

» Ainsi ferez de vos cheveux blonds , un » pouce au-dessus de vos yeux. Vous ne direz à

> personne quel est mon nom , et alors vous » serez mon page à pied. »

Elle, tout le long jour que Childe-Waters chevaucha , courut pieds nus à son côté , et il ne fut jamais assez courtois chevalier pour dire : « Ællen , voulez-vous chevaucher ? »

c Chevauchiez doucement, dit-elle, ô Ghilde- » Waters ; pour-quoi chevauchez-vous si vite ?

> L'enfant qui n'appartient à d'autre homme » qu'à toi brisera mes entrailles. »

11 dit : — « Vois-tu cette eau , Ællen , qui ■ coule à plein bord ?
• — « J'espère en Dieu, » ô Childe-Waters; vous ne souffrirez jamais

> que je nage. »

Mais quand elle vint à la rivière, elle y entra jusqu'aux épaules.
« Que le Seigneur da » ciel soit maintenant mon aide , car il faut que » j'apprenne à nager. »

Les eaux salées enflèrent ses vêtements; notre lady souleva son sein. Childe-Waters était un homme de malheur : bon Dieu ! obliger la belle Elles à nager !

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 18ft

Et quand elle fut de l'autre côté de l'eau , elle vint à ses genoux. Il dit : « Viens ici , toi , belle Ællen : vois là-bas ce que je vois.

» Ne vois-tu pas un château, Ællen, dont la

• portebrille d'or rougi ? De vingt-quatre belles » ladies qui sont là , la plus belle est ma corn- » pagne. ■

— « Je vois maintenant le château , Ghilde- » Waters ; d'or rougi brille la porte. Dieu vous

- donne bonne connaissance de vous-même et
- de votre digne compagne ! »

Là étaient vingt-quatre belles ladies folâtrant (ubal , et Ellen, la plus belle lady de toutes, ûena le destrier à l'écurie.

Et alors parla la sœur de Chil de- Waters.

^oici les mots qu'elle dit : « Vous avez le plus joli petit page , mon frère , que j'aie jamais vu.

« Mais ses flancs sont si gros , sa ceinture est

• placée si haut ! Childe- Waters , je vous prie , » laissez-le coucher dans ma chambre. »

— « Il n'est pas convenable qu'un petit page » à pied , qui a couru à travers les marais et la

- boue, couche dans la chambre d'une lady
- qui porte de si riches atours.

• U est plus convenable pour un petit page à ' pied qui a couru à travers les marais et la

• boue , de souper sur ses genoux , devant If » feu de la cuisine. »

Quand chacun eut soupe , chacun prit 1< chemin de son lit. Il dit: < Viens ici, moi » petit page à pied , et écoute ce que je dis

« Descends à la ville et reste dans la rue.li » plus belle femme que tu pourras trouver

> arrête-la pour dormir dans mes bras; ap » porte-la dans tes deux bras, de peur qu'elle

> ne se salisse les pieds. >

Ellen est allée à la ville; elle a demeiin dans la rue ; la plus belle femme qu'elle a pi rencontrer, elle Ta arrêtée pour dormir dan les bras de Childe-Waters. Elle Ta apporta dans ses deux bras , de peur qu'elle ne se sali les pieds.

< Je TOUS prie maintenant , bon Childe-Wa

> ters, de me laisser coucher à vos pieds, cai

• il n'y a pas de place dans cette maison où ji

> puisse essayer de dormir. »

Il lui accorda la permission, et la belle EUei se coucha au pied de son lit. Cela fait , la nui passa yite , et quand le jour approcha ,

Il dit : < Lève-toi , mon petit page à pied

• va donner à mon cheval le blé et le foin » donne-lui à présent la bonne avoine noire » afin qu'il m'emmène mieux. »

Lors 86 leva la belle Ellen et donna au cheval le blé et le foin : elle en fit ainsi de la lionne ayoine noire, afin que le cheval eni-nienât mieux Childe-Watera»

Elle appuya son dos contre le bord de la mang^eoire , et gémit trii^ement ; elle appuya <on dos contre le bord de la mangeoire , et là elle fit sa plainte.

Et elle fut entendue de la mère chérie de Childe-Waters. La mère entendit la dolente doaleur ; elle dit : < Debout , toi ,

Childe-Wa-

- tcrs ! et va à Fécurie.
- « Car dans ton écurie est un spectre qui
- gémit péniblement, ou bien quelque femme
- est en travail d'enfant ; elle commence la
- douleur. »

Childe-Waters se leva promptement ; il revêtit sa chemise de soie, et mit ses autres habits sur son corps blanc comme du lait.

Et quand il fut à la porte de l'écurie , il ^'arrêta tout court pour entendre comment sa belle Ellen faisait ses lamentations.

Elle disait : < Lullabye , mon cher enfant 1

- Lullabye, cher enfant! cher! Je voudrais
- que ton père fut un roi , et que ta mère fût
- enfermée dans une bière. «

— « Paix à présent, dit Childe-Waters, bonne

> et belle Ellen ! prends courage, je te prie, » et les noces et les relevailles auront lieu eo » semble le même jour. >

Un caractère sauvage se décèle dans cette chanson. Childe-Waters est atroce; il se plaît à mettre sa maîtresse à l'épreuve des plus abominables tortures du corps et de l'âme. Ellen ensorcelée , s'y soumet avec la résignation d'un amour qui compte pour rien les sacrifices. Elle fait une longue course à pied ; elle traverse un fleuve à la nage ; elle subit toutes les humiliations dans le château

des ying quatre femmes ; elle s'entend dire de la boi che même de son amant moqueur qu'il ain la plus belle de ces femmes; d'après son ordi elle va lui chercher une courtisane; ell pauvre Ellen , qu'il força de courir pieds m dans la fange , doit enlever dans ses bras cet courtisane, de peur qu'elle ne se salisse 1 pieds. Jamais une plainte , pas un reproclM et quand elle met au jour son enfant , au m lieu de ses douleurs , elle le berce des p rôles d'une nourrice 3 elle demande un trôî pour Childe-Waters, un ceroueil pour ell L'homme cruel est touché , et se croit enfin père de Tin-nocente créature. Mais les noces les relevailles ne viendront-elles pas trop tan

ChildeWaters et Ghilde-Harold n'ont- ils pas [oelques traits de ressemblance ? Lord Byron larait-il moulé son caractère sur un ancien léros de ballade , comme il monta sa lyre sur e Tieux mode des poètes du xv* siècle ?

Il serait possible que la première idée de cette ballade eût été empruntée de la dixième Piouvelle , dixième . journée du Décaraéron.

Griselda, éprouvée par Gualtieri, serait £1]en, et le nom même de Waters n'est qu'une forme de celui de Gautier, Mais entre les deux Noarells , il y a la différence de la nature humaine anglaise et de la nature humaine italienne.

Avant de quitter le moyen-âge , je mentionnerai une chose dont on a pu s'apercevpir :

e n'ai point parlé des auteurs qui ont écrit m latin pendant les sept ou huit siècles que loa» venons de parcourir. Gela n'entrait point lans le plan que je me suis tracé, parce qu'en iffet la littérature latine du moyen-âge , et yant le moyen-âge, appartient éga-

lement à 'Europe de cette époque ; or , il ne s'agit ici [ne de l'idiome ou des idiomes particuliers .ox Anglais. Ainsi je n'ai rien dit de Gildas lans le sixième siècle ; de Nennius , abbé de kinchor, d'Aldhelm dan» le septième; de

1S8 BS8AI

Bède, d'Âleuin, de Boniface, archevêque de Mayence et Anglais, de Willebald, d'Éddins, moine de Cantorbry , de Dungal et de Clément, dans le huitième ; de Jean Scot Érigène, d'Asser, à qui Ton doit la vie d'Alfred-le-Grand dont il était le favori, dans le neuvième; de saint Dunstan , d'Élfrie le grammairien , dann le dixième ; d'Ingulphe , dans le onzième ; de Lanfranc, d'Anselme, de Rohert White, de Guillaume de Malmsbury , de Huntington , de Jean de Salisbury , de Pierre de Blois , de Géraud-Barry , dans les douzième et treizième ; de Roger Bacon, de Michel Scot, de Guillaume Ockam, de Mathieu Paris , de Thomas Wykes, d'Hemmingford , d'Avesbury, dans les treizième et quatorzième siècles. Ce n'est pas que ces écrivains ne soient remplis des choses les plus curieuses pour l'étude de l'histoire, pour celle des mœurs , des sciences et des arts. Il serait à désirer que nous eussions des traductions des principaux ouvrages de ces auteurs. Ici finit la première partie de cet Essai. La littérature anglaise, pour ainsi dire orale dans ses quatre premières époques , est parlée plutôt qu'écrite ; transmise à la postérité au moyen d'une sorte de sténographie , elle a les avant^ges et les défauts de

sua L4 L1TTÉHA.TUBE ANGLAISE. IS9

te est simple, mais incorrecte ; l'histoire suse, mais renfermée dans le cercle indiû. Maintenant nous allons voir la hante le

étouffer la poésie intime , et la grande ire taer la petite : cette révolution littéva s'opérer par la marche graduelle de ^ilisation , au moment où une révolution ieuse va rompre l'unité catholique et la mité européenne.

LITTERATURE SOUS LES TUDOR

Jusqu'ici la poésie anglaise s'est montrée à nous , catholique : les Muses habitaient au Vatican et chantaient sons le dôme à moitié formé de Saint-Pierre , que leur élevait Michel-Ânge: maintenant elles vont apostasier et devenir protestantes. Leur changement de religion ne se fit pourtant pas sentir d'une manière bien tranchée, car la Réformation eut lieu avant que la langue fût sortie de la Barbarie : tous les écrivains du premier ordre parurent après le règne de Henri VIII On verra ma remarque au sujet de Shakspeare, de Pope et de Dryden.

ESSAI SUR LA LITTÉa&TUKE ANGLAISE. 141

Quoi qu'il en Boit , un grand fait domine Vé- â

wque où nous entrons : de même que j'ai peint (u lecteur le Moyen-âge , avant de lui parler inauteurs de ces bas siècles , il me semble \

coQTenable d'ouvrir la seconde partie de cet ^

Eaai par quelques recherches sur la Réforma- ^

tioo. Comment fut'elle préparée ? Quelles en «itété lesconséquencespour l'esprit humain, poarles lettres, les arts et les gouvernemens ? Questions dignes de nous arrêter.

HÉRÉSIES ET SCHISMES QUI PRÉCÉDÈRENT LE SCHISME DE LUTHER.

Depuis le moment où la Grèce fut plantée à Jérusalem, l'Unité de l'Église ne cessa point d'être attaquée. Les philosophies des Hébreux, des Perses, des Indiens, des Égyptiens, s'étaient concentrées dans l'Asie sous la domination de Rome : de ce foyer allumé par l'étincelle évangélique, jaillit cette multitude d'opinions aussi diverses que les mœurs des hérésiarques étaient dissimilaires. On pourrait dresser un catalogue des systèmes philosophiques, et placer à côté de chaque système l'hérésie qui lui correspond. Tertullien l'avait reconnu : les hérésies furent au christianisme ce que les systèmes philosophiques furent au paganisme, avec cette différence que les hérésies étaient les vérités du culte païen, et les hérésies les erreurs de la religion chrétienne.

Saint Augustin comptait de son temps quatre-vingt-huit hérésies, en commençant aux Simonéens et finissant aux Pélagiens.

L'Église faisait tête à tout : sa lutte perpétuelle donne la raison de ces conciles, de ces synodes, de ces assemblées de tous les noms, de toutes les sortes, que l'on remarque dès la naissance du christianisme. C'est une chose prodigieuse que l'infatigable activité de la Communauté chrétienne : occupée à se défendre contre les édits des empereurs et contre les supplices, elle était encore obligée de combattre ses enfans et ses ennemis domestiques. Il y allait, il est vrai, de l'existence même de la foi : si les hérésies n'avaient été continuellement renouées du sein de l'Église par des Canons, dénoncées et stigmatisées par des écrits « les peuples n'auraient plus su de quelle religion ils étaient. Au

milieu des sectes se propageant sans obstacles, se ramifiant à l'infini, le principe chrétien se fût épuisé dans ses dérivations nombreuses, comme un fleuve se perd dans la multitude de ses canaux.

Le Moyen-âge, proprement dit, n'ignora point le achisme. Plusieurs novaieuTt) eu IV^Vve ^

ni ESSAI

Wicleff en Angleterre, Jérôme de Prague et Jean Uuss en Allemagne, furent les précur* seurs des réformateurs du xvi* siècle. Ujie foule d'hérésies se trouvaient au fond des doo trines qui donnèrent lieu aux horribles croisades contre les malheureux Albigeois. Jusque dans les écoles de théologie, un esprit de cariosité ébranlait les dogmes de TËglise : la questions étaient tour à tour obscènes, impies et puériles.

Valfrède, au x* siècle, s'éleva contre la résurrection des corps. Béranger expliqua à sa manière l'eucharistie. Les erreurs de Roscelius, d'Abailard, de Gilbert de la Porée, de Pierre Lombard et de Pierre de Poitiers, furent cé« lèbres : on demandait si Jésus-Christ, comini homme, était quelque chose; ceux qui h niaient furent appelés iV^iAt/tanfs/e*. On en vin à ne plus lire les Écritures et à ne tirer les ar gumens en preuve de la vérité chrétienne qui de la doctrine d'Aristote. Lascolastique domini tout, et Guillaume d'Auxerre se servit le premiei des termes de materia et de forma, appliqué à la doctrine des sacremens. Héloïse voulait sa voir d'Abailard pourquoi les quadrupèdes e les oiseaux furent les seuls animaux amenés i Adam pour recevoir des noms : Jésus-Christ

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 14t\$

re sa mort et sa résurrection , fut-il ce qu'il jît été avant sa mort et depuis sa résurrecm ? Son corps glorieux était-il assis ou debout jfls le ciel ? Son corps , que Ton mangeait ans TEucharistie , était-il nu ou vêtu ? Telles iaient les choses dont les esprits les plus orthodoxes s*enquéraient , et Luther lui-même , dans ses investigations, avait moins d'audace.

Xi;

ATTAQUES GOIiTRB LE CLEftGB.

Avec les hérésies contre TEglise marchaient de tout temps, comme je l'ai dit ailleurs, les satires contre le clergé , mêlées aux reproches fondés qu'on pouvait faire aux prêtres : Luther sur ce point encore n'approcha pas de ses de- Tanciers. Les pasteurs s'étaient dépravés comme le troupeau ; si Ton veut pénétrer à fond l'intérieur de la société de ces temps-là, il faut lire les Conciles et les chartes (Tabolition (lettres de grâce accordées par les rois) ; là se montrent à nu les plaies de la société : les Conciles reproduisent sans cesse les plaintes contre la licence des mœurs ; les chartes d'abolition gardent les détails des jugemens et des crimes qui motivaient les Lettres-Royaux. Les capitulaires de Charlemagne et de se^ «wc^«sftR.wx^ ^ fsout

.luplis de dispositions pour la réforme du

crgé.

On connaît l'épouvantable histoire du prère Anastase , enfermé vivant avec un cadavre , fBT la vengeance de l'évêque Gaulin. (Grégoire de Tours.) Dans les Canons ajoutés au premier concile de Tours , sous Tépiscopat de saint Perpert , on lit : « Il nous a été rap-

> porté , ce qui est horrible (quod nefaa), qu'on

- établissait des auberges dans les églises , et

- que le Jieu où Ton ne doit entendre que des i prières et des louanges de Dieu , retentit de

> bruit de festins , de paroles obscènes , de dé-

> bats et de querelles. •

Baronius , si favorable à la cour de Rome , nomme le x' siècle le siècle de fer, tant il voit de désordres dans l'Église. L*illustreet savant Gherbert, avant d'être pape sous le nom de Sylvestre II , et n'étant encore qu'archevêque de Reims , disait : « Déplorable Rome ! tu donnas

- à nos ancêtres les lumières les pi us éclatantes, » et maintenant tu n'as plus que d'horribles té-

- oèbres.... Nous avons vu Jean Octavien con- » spirer, au milieu de mille prostituées , centre

- le raénft Othon qu'il avait proclamé empe-

- reur. 11 est renversé , et Léon le Néophyte » Jui sucoèda, Ot-kon s'éloigne de \!iova^^ ^v

Octayien y entre ; il chasse Léon , coupe les doigts , les mains et le nez au diacre Jean , et, après avoir ôté la vie à beaucoup de personnages distingués, il périt bientôt lui-même.... Sera-t-il possible de soutenir encore qu'une si grande quantité de prêtres de Dieu, dignes par leur vie et leur mérite d'éclairer l'univers, se doivent soumettre à de tels monstres, dénués de toute connaissance des science!

divines et humaines ? »

Saint Bernard ne montre pas plus d'indulgence aux vices de son siècle ; saint Louis fut obligé de fermer les yeux sur les prostitution et les désordres qui régnaient dans son armée. Pendant le règne de Philippe-le-Bel , un concile est convoqué exprès pour remédier au débordement des mœurs. L'an 1351 , les prélats et les Ordres mendiants exposent leurs multiples griefs à Avignon devant Clément VII. Ce pape, favorable aux moines , apostrophe les prélats : « Parlerez-vous d'humilité , vous , si vains et si pompeux dans vos montures et vos équipages ? Parlez-vous de pauvreté , vous si avides , que tous les bénéfices du royaume ne vous suffiraient pas ? Que m'importe votre chasteté ?... vous laissez les mendiants » TOUS leur ferment vos portes , e*. ^o% v^^mob

restent ouvertes à des sycophantes et à des inimes (leonibus et truffaloribus). »

La simonie était générale, les prêtres y ont presque partout la règle du célibat; ils lient avec des femmes perdues, des conçues et des chambrières; un abbé de Norez eut dix-huit enfans. En Biscaye on ne voulait pas des prêtres qui eussent des commères, c'est-à-dire des femmes supposées légitimes, écrivait à l'un de ses amis : < Avignon est devenu un enfer , la sentine de toutes les K)minations. Les maisons, les palais, les églises , les chaires du pontife et des cardinaux, l'air et la terre, tout est imprégné de ensonge ; on traite le monde futur, le juifement dernier , les peines de l'enfer , les biens du paradis , de fables absurdes et puéles. ■ Pétrarque cite à l'appui de ces assertions des anecdotes scandaleuses sur les débauchés des cardinaux.

ans un sermon prononcé devant le pape , 186-4, le docteur Nicolas Orem prouva que l'Église ne tarderait pas à paraître , par les maux tirés de la perte de la doctrine, de l'orgueil des prélats , de la tyrannie des chefs de l'Eglise et de leur aversion pour la vérité.

3/9 reproches, perpétrés de siècle en siècle ^

furent reproduits par Erasme et Rabelais. Tout le monde apercevait ces vices qu'un pouvoir long- temps sans contrôle et la grossièreté du moyen-âge introduisirent dans l'Église. L'Église ne se soumettait plus au joug des papes; le long schisme du xiv^e siècle avait attiré les regards de la foule sur le désordre et l'ambition du gouvernement pontifical : les magistrats s'avaient lacerés et brûlés les bulles; les conciles mêmes s'occupaient des moyens de remédier aux abus.

Ainsi lorsque Luther parut , la Réformation était dans tous les esprits , il cueillit un bon fruit et près de tomber. Mais voyons quel était Luther : il nous ramènera naturellement à Henri VIII , car il tient à ce roi par ses innovations religieuses , et par les querelles qu'il eut avec le fondateur de l'Eglise anglicane.

LUTHER

Martin Luther, créateur d'une religion de princes et de gentilshommes ^ était fils d'un paysan. Il raconte en peu de mots son histoire , avec cette humilité effrontée qui vient du succès de toute une vie (1) :

« J'ai souvent conversé avec Mélanchton , et

* lui ai raconté ma vie de point en point. Je

* suis fils d'un paysan; mon père, mon grand-

> père, mon aïeul, étaient de vrais paysans.

* Mon père est allé à Mansfeld et y est devenu ■ mineur. Moi, j'y suis né. Que je dusse être a ensuite hachelier , docteur , etc. , cela n'était

> point dans les étoiles. N'ai-je pas étonné des

(1) Ce que je vais citer de Luther est tiré en granilc partie de l'ouvrage dernièrement publié par M. Michèle^ ^Z wliinJé Mémoires de Luther,

gens eu me faisant moine? Puis en quittant ItfHp bonnet brun pour un autre ? Gela vrai m e a ^ F a bien cbagriué mon père, et lui afaitmaL' -^ Ensuite je me suis pris aux cheveux avec l9- ^ pape , j'ai épousé une nonne échappée , «t J^ j'en ai eu des enfans. Qui a vu cela dans lei ^■ étoiles ? Qui m'aurait annoncé d'avance qa*il-i«Ki: en dut arriver ainsi ? ■ r:

Né a Eisleben le 10 novembre 1-488, envoyi^ dès l'âge de six ans à l'école à Eisenach, Luther jj^ ohantait de porte en porto pour gagner Mm ^ pain, « et moi aussi , dit-il , j'ai été un pauvre » mendiant, j'ai reçu du pain aux portes > des maisons. » Une dame charitable, Ursule Schweickard , en eut pitié et le fit élever ; il entra en 1501 à l'université d'Erfurth : çnC sint « pauvre et obscur , il ouvrit cette Ere nouvelle j qui commence à lui; Ère que tant de change- i mens et de calamités devaient rendre impéris- ^Â sable dans la mémoire des hommes.

Luther se livra d'abord à l'étude du droit ; il la prit en aversion et s'occupa de théologie, de musique et de littérature : il vit un de ses compagnons tué d'un coup de foudre , promit à sainte Anne de se faire moine , et le 17 juillet 1505 entra la nuit dans le couvent des Augustins , à Erfurth ; il s'effraya de la foudre et se fit

avec un Plaute et un Virgile pour combattre le Bon chrétien.

Deux ans après, il fut ordonné prêtre. « Lors-

■ que je dis une première messe, j'étais presque

mort, car je n'avais aucune foi ; puis vinrent

les dégoûts, les tentations , les doutes. > Dans

le dessein de raffermir ses croyances , Luther

' partit pour Rome.

Là , il trouva l'incrédulité assise sur le tombeau de saint Pierre, et le paganisme ressuscité au Vatican. Jules II, le casque en tête, ne rêvait que combats , et les cardinaux , cicéroniens de langage , étaient transformés en poètes , en diplomates et en guerriers. La papauté , prête à devenir gibeline, avait, sans s'en apercevoir, abdiqué l'autorité temporelle ; le pape , en se faisant prince à la manière des autres princes , avait cessé d'être le représentant de la République chrétienne ; il avait renoncé à ce terrible Tribunal des peuples , dont il était auparavant investi par l'élection populaire. Luther ne vit pas cela , il ne saisit que le petit côté des choses : il revint en Allemagne, frappé seulement du scandale de l'athéisme et des mœurs de la cour de Rome.

A Jules II succéda Léon X , rival de Luther; le siècle fut divisé entre le pape et l'homme

Luther était sincère, quoique les apparences fussent contre lui ; car , en même temps qu'il s'explique ainsi avec le pape , il disait à Spalatin : < Je ne sais si le pape n'est pas l'ante-christ » ou l'apôtre de l'ante-christ. > Bientôt il publia son livre (de la Captivité de Babylone, Il y déclare que l'Eglise est captive , le Christ profané dans l'idolâtrie de la messe, méconnu dans le dogme de la Transsubstantiation, et prisonnier du pape.

Et tenant à constater qu'il attaquait encore plus la papauté que le pape , il disait dans une nouvelle lettre à Léon X : « Il faut bien qu'une fois pourtant, très honorable père, je me souvienne de toi. Ta renommée tant célébrée » des gens de lettres , ta vie irréprochable te

> mettrait au-dessus de toute attaque. Je ne suis

> pas si sot que de m'en prendre à toi , lorsqu'il n'est personne qui ne te loue. Je t'ai appelé

> un Daniel dans Babylone; j'ai protesté de ton » innocence... Oui, cher Léon, tu me fais l'effet » de Daniel dans la fosse , d'Ézéchiël parmi les » scorpions. Que pourrais-tu seul contre ces » monstres? ajoutons encore trois ou quatre » cardinaux, savants et vertueux. Vous seriez » empoisonnés infailliblement , si tous osiez » entreprendre de remédier à tant de maux...

» C'en est fait de la cour de Rome. »

Il y a plus de trois siècles que cette prédiction est échappée à Luther , et la cour de Rome existe encore.

Les lettres du moine trouvaient Léon X occupé avec Michel-Ange à élever Saint-Pierre , et écrivant à Raphaël : « Vous ferez Thonneur > de mon pontificat. ■ Ldon X, dit Palavicini, con fMg-gior cura chiamo coloro à cuifosser noie le fiivoie délia Grecia e le delizie de* Poeti, che Fkiorie délia chiesa, e la dottrina de* Padri.

Lés croassemens germaniques de Luther impatientaient le Médicis au milieu des arts, sous le beau ciel de Tltalie. Pour étouffer ces bruits importants, et ne se pouvant persuader qu'il s'agiuait d'un schisme , il prépara la bulle de condamnation.

Le bulle arrivée en Allemagne , le peuple se soulève : à Erfurth , on la jette a l'eau ; elle est brûlée à Wittemberg; première flamme d'un embrasement qui, de l'Europe, devait se répandre dans les autres parties de la terre.

Ici un beau combat entre Luther et Luther , car, encore une fois, Luther était un homme de conviction. Ce combat est bien reproduit dans M. Michelet, la part faite à la traduction (lui donne inévitablement et nécessairement à hYtUéralure et aux idées, l'expressioiv AeW

littérature moderne et des idées de notre siècle.

Au commencement de son Traité de Servo arbiirio , Luther dit à Erasme :

« Sans doute tu te sens quelque peu arrêté en présence d'une suite si nombreuse d'éradits, devant le consentement de tant de siècles , où brillèrent des hommes si habiles dam les lettres sacrées, où parurent de si grandi martyrs, glorifiés par de nombreux miracles Ajoute encore les théologiens plus récents tant d'académies, de conciles, d'éTeques, d(pontifes. De ce côté , se

trouvent l'érudition le génie , le nombre , la grandeur , la hauteur , la force , la sainteté , les miracles ; e que n'y a-t-il pas ? Dumien Wicleff et Jkkn rent Yalla (et aussi Augustin , quoique ti l'oublies] , puis Luther ; un pauvre homme né d'hier , seul avec quelques amis qui n'on ni tant d'érudition , ni tant de génie , ni 1 < nombre, ni la grandeur, ni la sainteté, n les miracles : à eux. tous ils ne pourraien guérir un cheval boiteux.... »

Dans ce traité de Servo arhitrio , Luther se dé clare pour la Grâce contre le Libre arbitre celui qui étendit, s'il n'établit pas, le libre exa fnen ^ chargeait la Yolonlé de e-h^iu^s ; ce

contradictionB sont naturelles aux hommes. Il n^ a d'ailleurs aucune liaison directe entre la fatalité providentielle et le despotisme social ; ce sont deux ordres de faits distinctes : Tun appartient au domaine de la philosophie et de la théorie, l'autre est du ressort de la politique et ée la pratique.

L'Allemagne est le pays de l'honnêteté , du génie et des songes : plus les abstractions des eiprits brumeux sont inintelligibles, plus elles excitent d'enthousiasme parmi les rêveurs qui lot croient comprendre. Les compatriotes de Luther firent, des opinions de saint Augustin ressuscitées , la règle de leur foi. Luther s'adressa surtout aux nobles : il dédia sa défense des articles condamnés au seigneur Fabien de Feilitzsch : « Que cet écrit me recommande à * toi et à toute votre noblesse. » Il publia son pamphlet : A la noblesse chrétienne d'Allé' magne sur ramélioration de la chrétienté. Les principaux nobles , amis de Luther , étaient Silvestre de Schauenberg , Franz de Sickingen, Taubenheim et Ulrick de Hutten. Le margrave de Brandebourg sollicitait la faveur de voir le nouvel apôtre. C'est ainsi qu'en France et en

Angleterre les Réformistes furent des rois , des princes et des noble» : en France , \a «o^wt d^

François P', Jeanne d'Albret , Henri IV , les Chatillon, les Bouillon, lesRohan ; en Angleterre , Henri Yill , ses évêque? et sa cour.

Quand j'avançai cela dans les Etudes historiques y j'eus le malheur, contre mon intention , de blesser des susceptibilités ; j'en conviens , dans nos temps de démocratie , il est peut-être dur pour ceux qui se disent les fondateurs de la liberté populaire de se trouver , par origine, des aristocrates descendus d'une race de princes et de nobles ; qu'y faire ? c'est la stricte vérité ; on la pourrait appuyer d'une masse de faits irrécusables.

La diète de Worms fulte triomphe de Luther :

il y comparut devant l'empereur Charles-Quint, six électeurs, un archiduc, deux landgraves, yingt-sept ducs, un grand nombre de comtes, d'archevêques et d'évêques. Il entra dans \t ville , monté sur un char , escorté de cent gentilshommes armés de toutes pièces. On chan* tait devant lui un hymme, la Marseillaise da temps :

Notre Dieu est une forteresse , Une épée et une bonne armure (1).

Le peuple était monté sur les toits pour voii (1) M. Heine; Re-vue des Deux Mondes.

passer Martin. Ferme et modéré , le Docteur no ?oulat rien ré-tracter de ce qu'il avait avancé louchant les doctrines , mais il of-frit de désnvouer ce qui pouvait lui être échappé d'incon- ?eiiant contre les personnes. Ainsi , comme Ta dit M. Mignet d'une ma-

nière remarquable , Luther dit non au pape , Mon à l'empereur. Gela prouve de la conviction et du courage , mais de ce courage facile quand on est bien défendu, quand on est environné de beaucoup d'éclat , quand on est excité par l'ambition de devenir chef de secte , et par l'espoir d'une grande renommée. Au surplus , tous les sectaires ont dit non. L'hérésie d'Arius dura plus de trois siècles dans 8jB vigueur et subsiste encore ; elle divisa le monde civilisé et s'empara de tout le monde Barbare , les Francs de Glovis exceptés : Alaric et Genseric , qui saccagèrent Rome catholique, étaient Ariens. Arius avait dit non bien avant Luther dont les doctrines n'on pas encore atteint l'âge de celles du prêtre d'Alexandrie-

Luther était encouragé dans le sein de la diète même : des nobles et des comtes étaient allés le visiter. « Le pape, dit Luther, avait » écrit à l'empereur de ne 'point observer le « aaaf-condaîL Les évêques y poussaïenl •, Tawiv

161 KSSÀI

les princes et les états n'y voulurent poiï consentir ; car il en fut résult<^ bien du brui J'avais tiré un grand éclat de tout cela ; i devaient avoir peur de moi plus que je n*ava d'eux, £n effet, le landgrave de Hesse, qi était encore un jeune seigneur , demanda m'entendre, vint me trouver , causa av< moi , et me dit à la fin : « Cher Docteur , vous avez raison , que notre Seigneur Die vous soit en aide ! • Quoi qu'il en soit , l'apparition de Lutber la diète montrait quelque force d'ame , car Jes Huss , malgré le passe-portd'un empereur, n'i avait pas moins été brûlé vif. Quand le Chri parut devant Pilate, il était seul ,. abandon] même de ses douze disciples : toutes les pui sances de la terre s'élevaient

contre lui , et l'< n'eut point égard au sauf-conduit qu'il avait c
ciel.

La diète publia le ban impérial , il frappa Luther et ses adhéré-
rens. Voltaire prétend qü Charles- Quint hésita entre le moine
d'Érfnr et Rome. Le sauf-conduit fut maintenu da l'acte du ban.
Le même Charles-Quint, qui a corda une audience solennelle à
Luther , refa d'entendre Fernand Cortès.

Le Réformateur se relite^ *. V4\«^\\t d« Sai

pour le soustraire à tout danger , et peat-être d'aco^rdaTeo
Martin lui-même, le fit enlerer, et renferma dans le château de
Wartbourg.

Du hant de sa forteresse , Luther lança une mmltitude d'écrits ,
imitant Athanase qui combattait poar la foi , du fond des grottes
de FÉgypte. Il était tenté : sa chair indomptée le brûkU d'un feu
dévorant. Dans son Pathmos (ainsi ce nooreau saint Jeaap-
pelle-t-il le château de Wartbourg), il croyait ouïr, la nuit, des
noisettes se heurter dans un sac, et entendre on grand bruit sur
les marches d'un escalier , que fermaient des chaînes et une porte
de fer : c'était l'Apostasie qui revenait. Luther , rendu impétueux
par cette captivité bienveillante qui lai donnait l'air d'un martyr ,
ne parlait plus que de briser les cèdres, d'abaisser les Pharaons
superbes Hendurcis. Il écrivait rudement à l'archevêque de
Mayence , et datait ainsi : < Donné « en mon désert , le dimanche
après la sainte

> Catherine , ^5 novembre 15^1. > Le cardinal, archevêque de
Mayence , répondait humblement , ou fièrement : « Cher docteur
, j'ai reçu » votre lettre . . . , je souffre volontiers une ré-

> primande fraternelle et chrétienne. »

Prêchant son nouvel Évangile , Martin disait :

J[^]sipère qu'ils me tueront; mais itvouVvcKvç[^]

» n'est pas venue ; il faut qu'auparavant je » rende encore plus furieuse cette race de vi'[^] » pères. » 11 hésite d[^]abord à se prononcer contre les vœux monastiques , puis se fortifiant dans ses idées , il déclare qu'il a formé « une 9 vigoureuse conspiration pour les détruire et

• les mettre au néant. •

Il n'approuvait par les théologiens démagogues, qui marchaient sur ses traces et brisaient les images. < Si tu veux éprouver leurs inspira-

• tions, écrit-il à Mélanchton, demande s'ils » ont ressenti ces angoisses spirituelles et ces » naissances divines, ces morts et ces enfers. »

Il avait commencé n publier sa traduction de la Bible: des princes et des évêquesla prohibèrent ; comme sectaire et comme auteur, il s'irrita , la colère lui donna la prévision de l'avenir. « Le peuple s'agite de tous côtés, et il a » les yeux ouverts ; il ne veut plus , il ne peut » plus se laisser opprimer. C'est le Seigneur » qui mène tout cela et qui ferme les yeux des > princes sur ces symptômes menaçans ; c'est lui » qui consommera tout par leur aveuglement » et leur violence ; il me semble voir l'AUe- » magne nager dans le sang.

» Qu'ils sachent bien que le glaive de la » guerre civile est suscepTidw[^]\w\cv«[^]\.[^]\«&,»

Et qui suspendait le glaive de la guerre civile sur la tête de ces princes , si ce n'était Luther ?

Dans cette année ISâS , Henri VIII , encore orthodoxe, fit paraître le livre dont je parlerai ailleurs et qu'il avait fait faire ou revoir peut-être par son chapelain et ses ministres théologiens. Le moine réformateur malmène son collègue le roi réformateur, c

Quel est donc ce

> Henri , ce nouveau Thomiste , ce disciple du ■ monstre , pour que je respecte ses blasphèmes et sa violence ? 11 est le défenseur de

> l'Église , oui , de son église à lui , qu'il porte

> si haut , de cette prostituée qui vit dans la

> pourpre , ivre de débauches , de cette mère

> de fornications. Moi, mon chef est Christ, je

> frapperai du même coup cette église et son

> défenseur qui ne font qu'un ; je les briserai. • Henri VIII , ne pouvant brûler Luther, répliqua: ses bûchers étaient plus redoutables que ses écrits.

La Réformation s'étendait à l'aide de l'imprimerie qui semblait avoir été découverte à temps pour la propagation des nouvelles doctrines; l'église luthérienne s'établissait ; on sait ce qu'elle a rejeté et ce qu'elle a conservé des dogmes de l'Église romaine. Mais le scVâ^vck^

entraîné de toutes parts dans la nouvelle cornue niunion ; Calvin paraissait à Genève ; Luther « brouillait avec Carlostadt, et

écrivait contre lui des pamphlets amers. Les paysans se soulevèrent contre leurs seigneurs et se jetèrent sur les biens des princes ecclésiastiques : de là les troubles de la Souabe , de Francfort , du pijs de Bade , de l'Alsace , du Palatinat , de la Bavière , de la Hesse. En vain Luther fit ce qui put pour désarmer la foule ; en vain s'écrivit-il que la révolte n'a jamais eu une bonne fin* que qui se sert de l'épée périra par l'épée : le glaive était tiré ; il ne devait rentrer dans le fourreau qu'après deux siècles d'immolation.

Dans la réponse de Luther aux douze articles des paysans de la Souabe , il y a des choses justes et raisonnables ; il dit aussi aux seigneurs des vérités qui pouvaient leur sembler hautes ; mais entraîné par le caractère de sa Réformation ennemie du peuple il le montre d'une dureté révoltante contre les paysans ; il ne donne pas une larme à leurs malheurs.

« Je crois , dit-il , que tous les paysans doi-

> vent périr plutôt que les princes et les magistrats, parce que les paysans prennent

> répéc sans l'autorité divine.... Nulle misérâ-

conle, nulle tolérance n'est due aux paysans, » mais l'indignation de Dieu et des hommes.... ■ Les paysans sont dans le ban de Dieu et de ■ romprenr. On peut les traiter comme des chiens enragés. »

Et cependant ces chiens enragés avaient été Uchainés par la parole de Luther. Pour ces hommes mis au ban de Dieu , on ne sent dans l'émancipation de l'esprit humain aucune sym-] Mhies des libertés populaires.

n se brouilla avec toas les sectaires qui sortirent de sa réforme ; il ne pardonna jamais à Érasme son Itbero arbitrio,

• Dès que je reviendrai en santé, je veux , avec > l'aide de Dieu, écrire contre lui, et le tuer.

• Noos avons souffert qu'il se moquât de nous

> et nous prit à la gorge , mais aujourd'hui

• qu'il en veut faire autant au Christ, nous

• voulons nous mettre contre lui.... Il est vrai •qu'écraser Érasme , c'est écraser une punaise ;

• mais mon Christ dont il se moque m'importe

• plus que le péril d'Erasmus.

■ Si je vis, je veux, avec l'aide de Dieu,

• purger l'Église de son ordure. C'est lui qui a

• semé et fait naître Crotus , Egranus , Witzeln ,

> (Kcolampade , Campanus et d'autres vision-

• naires ou épicuriens. Je ne veux plus le re-

* coiiiiialre dans l'Église , qu'on le sacbe

» bien »

» SMI prêche , cela sonne faux comme un rase » fêlé. Il a attaqué la papauté , et maintenant » il tire sa tête du sac. »

Erasmus et Luther avaient été long-temps amis et regardés tous deux comme des hérétiques.

« Yoilà , dit très bien M. Nisard , de petites questions pour les partisans du fatalisme historique , qui grossissent et grandissent un homme de tout ce qui s'est fait après lui , et par des causes qu'il n'aurait ni voulues, ni prévues : mais je ne les retrouve pas déjà à mauvaises pour Theure où nous sommes. A cette heure-là en effet , de qui peusez-vom qu'il soit demeuré le plus de choses , de Luther niant le libre arbitre, et remplaçant le dogme par le dogme, ou plus crûment, la superstition par la superstition , ou d'Érasme revendiquant pour l'homme la liberté de la conscience (1)?»

Les Turcs ayant assiégé Vienne, Luther appela noblement les Allemands à la défense de

(1) De Nisard, 2* partie. Revue des Dewr Hiondes, 15 septembre 1835.

la patrie. Pais vinrent les ligues de Smalkade, ks anabaptistes de Munster. Ceux-ci prêchèrent contre le pape et contre Luther; ils prétendent même le premier au dernier : ils eonsidéraient Luther comme l'ami de la no- Uesse, et il fut maudit par eux, de même qu'il l'avait été par les paysans de la Souabe.

MARIAGE. VIE PRIVEE DE LUTHER

Luther devait à ses opinions une démarcel qui en était la conséquence et la suite. Il ava ouvert la porte des cloîtres ; il en sortait ur foule d'hommes et de femmes dont il ne sava que faire : il se maria donc, tant pour lei donner un hon exemple, que pour se déha rasser de ses tentations. Quiconque a enfreii les règles ,

cherche à entraîner les faibles av4 soi, et à se couvrir de la multi-
tude : par < consentement d'un grand nombre , on se flat de faire
croire à la justice et au droit d'une a< tion qui souvent ne fut que
le résultat d'u accident ou d'une passion irréfléchie. D(vœux
saints furent doublera^it violés ; Luthc épousa une Religieuse.
Tout cela est peut-éti bien selon la nature ; mais il y a une natui
plus élevée : il est difRcile , c^viQlles<\uesoiei

d'ailleurs les vertus de deux époux , qu'ils inspireot la
confiance et le respect , en faisant le serment de l'union conjugale
au même autel où ils prononcèrent les vœux de chasteté et de so-
litude. Jamais le chrétien ne déposera dans le cœur d'un prêtre
le fardeau caché de sa vie, si ce prêtre a une autre épouse que
cette Église mystérieuse qui garde le secret des fautes et console
les douleurs. Le Christ, Pontife et Victime , vécut dans le célibat ,
et il quitta la terre à la fin de la jeunesse.

La Religieuse que Luther épousa se nommait Catherine de
Bora : il l'aima , vécut bien a?ec elle, et travailla de ses propres
mains pour la nourrir : celui qui fit des Princes et dépouilla le
Clergé de ses richesses , resta pauvre ; il s'honora par son indi-
gence , comme nos premiers révolutionnaires. On lit ces paroles
touchantes dans son testament :

« Je certifie que nous n'avons ni argent
> comptant , ni trésor d'aucune espèce. En cela
> rien d'étonnant, si l'on veut considérer que
> nous n'avons eu d'autre revenu que mon sa- » laire et
quelques présents. »

On suit avec intérêt Luther dans sa vie privée et dans ses opinions particulières. Il a plusieurs belles pensées sur la nature , sur W^Mq^

sur les écoles , sur l'éducation , sur la foi , sur la loi. Ce qu'il dit de Timpriraerie est curieux. Une idée individuelle le conduit à une vérité générale et à une vue de l'avenir.

« L'imprimerie est le dernier et le suprême

• don , le summum et postremum donum , par » lequel Dieu avance les choses de l'Évangile. » C'est la dernière flamme qui luit avant l'ex- » tinction du monde. Grâce à Dieu , elle est » venue à la fin. »

Il faut entendre Luther dans l'intimité des sentimens domestiques :

« Cet enfant (son fils) et tout ce qui ro'ap- » partient » est haï de leurs partisans , haï des » diables. Cependant tous ces ennemis n'in- » quiètent guère le cher enfant ; il ne s'inquiète

• pas de ce que tant et de si puissans seigneurs » lui en veulent ; il suce gaiement la mamelle, > regarde autour de lui en riant tout haut, » et les laisse gronder tant qu'ils veulent. •

Ailleurs, parlant encore de ses enfans, il dit :

« Telles étaient nos pensées dans le paradis, » simples et naïves ; innocentes , sans méchan- » ceté ni hypocrisie ; nous eussions été vérita- ». blement comme cet enfant quand il parle de » Dieu et qu'il en est si sûr. »

« Quels ont dû être les sentimens d'Abra- >ham, lorsqu'il a consenti n sacrifier et égor- • ger son fils unique? Il n'en aura rien

dit à >Sara. •

Le dernier trait est d'une familiarité et d'une tendresse presque sublimes.

n déploie la mort de sa petite fille Elisabeth:

« Ha petite fille Elisabeth est morte ; je m'é-

> tonne comme elle m'a laissé le cœur malade 9

> un cœur de femme , tant je suis ému. Je n'au-

> rais jamais cru que l'ame d'un père fût si

> tendre pour son enfant.

> Dans le plus profond de mon cœur sont

> encore gravés ses traits , ses paroles, ses ges-

> tes , pendant sa vie et sur son lit de mort ;

> mon obéissante et respectueuse fille ! La mort » même du Christ (et que sont toutes les morts

> en comparaison !) ne peut me l'arracher de la pensée, comme elle le devrait...

» Chère Catherine , songe pourtant où elle

> est allée. Elle a certes fait un heureux voyage.

> La chair saigne , sans doute, c'est sa nature;

> mais l'esprit vit et se trouve selon ses souhaits. Les enfans ne disputent point ; comme

> on leur dit , ils croient; chez les enfans tout

> est simple. Ils meurent sans chagrin ni an- » goisses , sans disputes , sans tentations de la

174 Essvi

- mort, sans douleur corporelle, tout comme
- s'ils s'endormaient. »

En lisant des choses si douces , si religieuses, si pénétrantes , on se sent désarmé ; on oublie la fougue du Sectaire.

On trouve sur la mort de son père ces paroles d'une profondeur et d'une simplicité bibliques :

- Je succède à son nom ; voici maintenant
- que je suis pour ma famille le viens Luther: 9 c'est mon tour , c'est mon droit de le suivre » par la mort. »

Luther , devenu malade et triste , disait :

« L'empire tombe, les rois tombent, les prè- > très tombent , et le monde entier chancelle, » comme une grande maison qui va crouler an« » nonce sa ruine par de petites lézardes. »

La mort de Luther fut paisible ; il désirait mourir et disait :

- Que notre Seigneur vienne donc vite et
- m'emmène. Qu'il vienne surtout avec son ju- » gement dernier, je tendrai le cou; qu'il lance
- le tonnerre et que je repose

Fi de

• nous ! sur notre vie, nous ne donnons pas » même la dime à Dieu ; et nous croirions avec » nos bonnes œuvres mériter le ciel ! Qu'ai-je » fait , moi ?

sua hJL LITTERATURE ANGLAISE. 175

> Ce petit oiseau a choisi son abri et va dormir bien paisiblement ; il ne s'inquiète pas ; il ne songe point au gîte du lendemain ; il se tient bien tranquille sur sa petite branche , et laisse Dieu songer pour lui. »

« Je te recommande mon ame , ô mon Seigneur Jésus-Christ ! Je quitterai ce corps terrestre, je Tais être enlevé de cette vie , mais je sais que je resterai éternellement auprès de toi. >

« n répéta encore trois fois : In manut inas eomendo spir-
Uvm meum; redemisti me , Domime , Deus verUatis, Soudain il ferma les yeux et tomba évanoui. Le comte Albrecht et sa femme, ainsi que les médecins , lui pro* diguèrent des secours pour le rendre à la viej ils n'y parvinrent qu'avec peine. Le docteur Jonas lui dit alors : « Révérend père, mourez-vous avec constance dans la foi que vous avez enseignée ? > Il répondit par un oui distinct et se rendormit. Bientôt il pâlit, devint froid , respira encore une fois profondément, et mourut (1). >

(1) Extrait de la Relation de Jonas et de Cœbius . dans U. Michélet.

PORTRAIT DE LUTHER

Voilà le oui final qui suivit le non prononcé à Worins. Oui Luther persista , et avec lui les sectes dont il fut le père ; mais la preuve qu'il ne sentait pas la portée du mouvement qu'il avait produit , c'est qu'il se refusa à tout accord avec ces sectes. Ainsi chez le landgrave de Hesse , il ne voulut rien céder à Zwingli, à Bucer et à Oïcolampade qui le suppliaient de s'entendre avec eux ; ils lui auraient donné la Suisse et les bords du Rhin : ainsi il blâme Mélanchton qui essayait entre les catholiques et les protestans une conciliation à peu près pareille à celle dont s'occupa Bossuet avec Leibnitz : ainsi il condamna les paysans de la Souabe et les anabaptistes de Munster, beaucoup moins à cause des désordres dont ils s'étaient rendus coupables , que parce qu'ils ne voulaient pas

renfermer dans le cercle par lui tracé. Un flâneur à grandes conceptions, désireux chanter la gloire du monde , se serait élevé au-dessus ses propres opinions; il n'aurait pas arrêté des esprits qui cherchaient la destruction de ce qu'il-même prétendait détruire. Luther fut le premier obstacle à la réformation de Luther, quant au caractère , le réformateur n'en manqua pas ; mais après tout , il ne fit point éclater un courage dominateur que montrèrent dans l'Église catholique et dans l'hérésie tant de tyrans et d'enthousiastes ; il ne fut ni l'invincible Arminius, ni l'indomptable Jean Huss : il ne pose qu'une fois , après laquelle il se tient à l'écart , menace beaucoup de loin , s'écrie il braverait tout, et ne brave rien. Il refuse à la diète d'Augsbourg, et demeure paisiblement renfermé dans la forteresse de Gorgau. Il dit souvent qu'il est seul , qu'il va rendre de son Sinaï , de sa Sion , et il y est. Quand il disait cela , loin d'être seul , il était derrière les ducs de Mecklembourg et de Brunswick , derrière le

Grand-Maître de l'Or- Teutonique, derrière l'électeur de Saxe, le Igrave de Heise ; il avait devant lui l'incendie lai-même allumé , et l'on ne pouvait plus eindre à travers cette barricade de flammes.

Reconnaissons dans Luther un homme d'ei
prit et d'imagination, écrivain, poète, musiciiei
et d'ailleurs très bon homme. Il a fixé la proi
allemande ; sa traduction de la Bible , infidèl
parce qu'il savait mal Thébreu , est restée : oi
chante encore dans les églises luthériennes se
psaumes composés d'après les Saintes Écriturei
Il était désintéressé , doux mari , père tendre
abstraction faite du Moine et de la Nonne épou
sée. On sent en lui cette candide et simple na
ture allemande t pleine des meilleurs sentimen
de rhumanité, et qui inspire la confiance t
premier abord ; mais aussi on retrouve en Li
ther la grossièreté germanique, ces vertus <
ces talens , lesquels s'inspirent , encore mena
aujourd'hui , de ce faux Bacchuê maudit ps
un autre Réformateur , Julien l'Apostat.

Luther était de bonne foi ; il ne tomba dai le schisme qu'après de longs combats ; il e.

prime souvent ses doutes, presque ses remords il conserve les tentations du cloître. Un homn léger qui se fait religieux pour avoir vu un* ses amis tué d'un coup de foudre, peut U* jeter le froc pour avoir assisté à la vente é Indulgences : il ne faut prêter à tout cela hautes idées , ni vues profondes. C'était i sérieusement que Luùvet ^e eTO^^Vv^&iijnjié

diable; il le combattait la nuit à la sueur de ion front : Multas nocies mihi salis amarulentas ef aetbas reddere ille novU. Quand il était trop tourmenté du démon , il le mettait en fiite en lui disant trois mots que je n'oserais répéter , et qu'on peut lire dans les curieux eitraits de M. Micbelet (1). Le Christ avait parlé aatrement à Satan; il s'était contenté de lui dire : « Tu ne tenteras point le Seig^neur ton > Dieu. » Quelquefois Luther , dans son exaltation , se pensait envahi par la Divinité , se déjioaillait de son moi , et s'écriait : « Je ne con- ,»iuiis pas Luther : que le diable emporte Lu*> • ther ! >

Luther ne composait pas son éloquence de termes choisis ; et à propos du pape , il se soutient trop du Lama. Sa doctrine en faveur des grands est aussi relâchée que son éloquence est quelquefois souillée : il admit presque la polyi^iliie, et permit deux femmes au landiprave de Hesse. S'il n'eût renoncé à l'autorité |Mpfiié , il aurait pu s'appuyer d'une décrétale de 763 , du pape Grégoire II.

(1) Mémoires de Luther, tome III, page 186, ligne 4.

ET VOLTAIRE

On peut remarquer à l'honneur des

vains catholiques et des prêtres , la j
qu'ils ont rendue à Luther dans les poi
qu'ils ont faits de lui.

' « C'était un homme d'un esprit vif et s
dit le père Mainbourg dans sou style u
vieilli , naturellement éloquent , dis*
poli dans sa langue, infiniment laboriei
si assidu à l'étude , qu'il y passait quelq
les jours entiers , sans même se doni
loisir de prendre un morceau : ce q
acquit une assez grande connaissanc
langues et des Pères , à la lecture des(
et surtout à celle de saint Augustin , (
fit un très mauvais usage, il s'était fort a
contre l'ordinaire des théologiens d
> temps. Il avait la coraplexîon forte et robuste
> pour durer au travail , sans détriment de sa

> santé; tempérament bilieux et sanguin , ayant I Fœil pénétrant et tout de feu ; le ton de *Toix agréable, et fort élevé quand il était iQue fois échauffé; Tair fier, intrépide et hau-

* tain, qu'il savait pourtant radoucir, quand il

• Toolait, pour contrefaire l'humble, le modeste

> e| le mortifié , ce qui ne lui arrivait pas trop » souvent... Voilà le véritable caractère de Mar-

> tin Luther, dans lequel on peut dire qu'il y eut

• on grand mélange de quelques bonnes et de

• plusieurs mauvaises qualités, et qu'il fut bien

• plus débauché encore dans l'esprit que dans

> les mœurs , et dans sa vie , laquelle il passa

• toujours assez régulière. »

Bossuet a fait de Luther un portrait , qu'on

pourrait croire flatté à force d'être impartial :

« Les deux partis qui partagent la réforme

• l'ont également reconnu pour leur auteur.

> Ce n'a pas été seulement les luthériens , ses

• sectateurs , qui lui ont donné à l'envi de

> grandes louanges; Calvin admire souvent

• ses vertus, sa magnanimité, sa constance,

> l'industrie incomparable qu'il a fait paraître

> contre le pape : c'est la trompette ou plutôt » le tonnerre ;
c'est la foudre qui a tiré le

monde de sa léthargie; ce n'était pas Luthi qui parlait , c'était Dieu qui foudroyait pi sa bouche. Il est vrai qu'il eut de la fore dans le génie, de la véhémence dans se discours , une éloquence vive et impétueux qui entraînait les peuples et les ravisaait une hardiesse eiLtraordinaire, quand il s vit soutenu et applaudi , avec un air d'autc rite qui faisait trembler devant lui ses ^i ciples; de sorte qu'ils n'osaient le contredire ni dans les grandes choses ni dans les petite Ce ne fut pas seulement le peuple qui ri garda Luther comme un prophète, les doct(du parti le donnaient pour tel. Mélanchton qui se rangea sous sa discipline dès le con mence-ment de ces disputes, se laissa d'abor tellement persuader, qu'il y avait en ci homme quelque chose d'extraordinaire i de prophé- tique, qu'il fut long-temps sai en pouvoir revenir , malgré tous les défau qu'il découvrait de jour en jour dans se maître, et il écrivait à Erasme, en parlai de Luther : Vous savez qu'il faut éprouv et non pas mépriser les prophètes, Gependai ce nouveau prophète s'emportait à des eic inouis. 11 outrait tout : parce que les pr phètes , par l'ordre de Dieu , faisaient de te

sua LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 183

» ribles invectives, il devint le plus violent de » tons les hommes et le plus fécond en paroles

> outrageuses. Luther parlait de lui-même, » de manière à faire rougir tous ses amis.

> Enflé de son savoir , médiocre au fond ,

■ mais grand pour le temps, et trop grand » pour son salut et pour le repos de l'Eglise, a il se mettait au-dessus de tous les hommes , » et non-seulement de ceux de son siècle , » mais des plus illustres siècles passés. 11 faut » avouer qu'il avait beaucoup de force dans » l'esprit : rien ne lui manquait que la règle » que Ton ne peut avoir que dans l'Eglise , » et sous le joug d'une autorité légitime. Si » Luther se fût tenu sous ce joug si nécessaire » saurait toutes sortes d'esprits, et surtout aux

> esprits bouillans et impétueux comme le

■ sien ; s'il eût pu retrancher de ses discours • ses emportemens, ses plaisanteries, ses arro-

■ gances brutales , ses excès , ou, pour mieux » dire , ses extravagances , la force avec laquelle il manie la vérité n'aurait pas servi

■ à la séduction. C'est pourquoi on le voit » encore invincible, quand il traite les dogmes » anciens qu'il avait pris dans le sein de l'E- »glise ; mais l'orgueil suivait de près ses vices » toi r es. »

184 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

Le patriarche de l'incrédulité , Voltaire , traité Luiher moins favorablement que Jésuite Mainbourg et l'Evêque de Meaux.

• On ne peut , dit-il , sans rire de pitié , lire la manière dont Luther traite tous ses adversaires, et surtout le pape: Petit pape, petit papelin , vous êtes un âne , un ânon ; allez doucement, il fait glacé; vous nous romprez les jambes, et on dirait : Que diable est ce petit ânon de papelin est estropié. Un âne sait qu'il est âne , une pierre sait qu'elle est pierre ; mais ces petits ânes de

pape ne savent pas qu'ils sont ânon. > Ces moqueries de Voltaire sont justes, mais elles ne comptent pas.

Cfi qu'il faut penser de LUTHER.

Le monyement que Luther opéra ne rint point de son génie : il n'avait point de génie ; il faut se souvenir que le mot de génie au temps de Bossuet ne signifiait pas ce qu'il signifie aujourd'hui. Luther, je l'ai dit , avait seulement beaucoup d'esprit et surtout beaucoup d'imagination. Il céda à l'irascibilité de son caractère , sans comprendre la révolution qu'il opérait , et laquelle même il entrava en s'obstinant à la concentrer dans sa personne : il eût échoué comme tous ses prédécesseurs , si la dépouille du clergé ne se fût trouvée là pour tenter la cupidité du pouvoir.

Après l'événement on a systématisé la Réformation ; le caractère de notre siècle est de systématiser tout , sottise , lâcheté , crime : on fait honneur à la pensée de basses^e^ ow &Sk

forfaits auxquels elle n'a pas songé, et qui n'ont été produits que par un instinct vil ou un dérèglement brutal : on prétend trouver du génie dans l'appétit d'un tigre. De là ces phrases d'apparat, ces maximes d'échafaud, qui veulent être profondes, qui, passant de l'histoire ou du roman au langage vulgaire, entrent dans le commerce des crimes au rabais, des assassins pour une timbale d'argent, ou pour la vieille robe d'une pauvre femme.

On a prétendu que le libre examen fut le principe constitutif de la Réformation. Il faudrait d'abord s'entendre sur ce qu'on appelle le libre examen : le libre examen de quoi ? de la religion , des idées philosophiques ? il y avait long-temps que l'on en avait usé. Le libre examen des questions sociales , de la liberté poli-

tique ? Non certes ! et c'est ce que je montrerai dans le chapitre suivant.

Il est même douteux que le libre examen en religion ait hâté cette révolution antichrétienne qui est au fond de la pensée de ceux dont le libre examen est la doctrine favorite. Bayle , qui ne sera pas suspect en cette matière , fait cette observation pleine de profondeur et de sagacité : « On peut assurer que » Je nombre des esprits éclairés, la diffèrent ».

sua LA. LITTÉRATURE ANGLAISE. 187

» dégoûtés du christianisme , diminua beaucoup plus qu'il n'augmenta par les troubles

• qui agitèrent l'Europe à l'occasion de Luther. « Chacun prit parti avec chaleur : les uns de-

• meurèrent dans la communion romaine, « les autres embrassèrent la protestante. Les

• premiers concurent pour leur communion

> plus de zèle qu'ils n'en avaient , les autres firent tout de feu pour leur nouvelle créance.

> On ne saurait nombrer ces personnes qui , au dire de Coeffeteau , rejetaient le chris-

> tianisme à la vue de tant de disputes. »

Si l'on dit que, dans un temps donné, le libre examen de la vérité religieuse entraîna comme déduction , comme corollaire, le libre examen de la vérité politique ; si l'on dit avec Voltaire, que ce n'est qu'après Luther que les séculiers ont dogmatisé; y en

conv'iendrM: mais on fût arrivé là par le progrès naturel de la civilisation : on n'avait nullement besoin de passer à travers les fureurs de la Ligue, les massacres de l'Irlande et de l'Ecosse , les tueries des paysans de l'Allemagne, les guerres civiles de la Suisse et la guerre de Trente ans. Ces torrens de sang, au lieu de précipiter la marche de l'esprit humain, l'ont arrêté deux siècles sur leurs bords et l'ont empêché d'avancer : les horreurs de 1793

retarderont pour des temps infinis réorganisation des peuples. La Réformation eut tout simplement pour origine l'orgueilleuse col d'un moine et l'avidité des princes : les changements opérés depuis un siècle avant la Réformation, dans les lois et dans les mœurs, avaient de nécessité des changemens dans culte; Luther vint en son temps, voilà que c'est un exemple de plus de cette renouveau des choses et du hasard , qui s'attache à des pacités peu supérieures. Bayle encore fait cette autre remarque judicieuse : « Wicleff et p

» sieurs autres n'avaient pas moins d'

» bileté ni moins de mérite que Luther; n » ils entreprirent la guérison de la mala » avant la crise. »

Berington, dans son Histoire littéraire, y comme moi, que l'on fût arrivé à toutes les formes nécessaires sans être obligé de passer par tant de malheurs. « Dans l'Angleterre » patrie, dit-il, ces nobles édifices qui étaient les monumens de la généreuse piété de

> ancêtres , auraient été préservés de la d

> traction, et seraient devenus, non l'asile » la fainéantise monacale , mais celui du lo

> studieux , du mérite modeste et de la phik

> phie chrétienne. >

Si le protestantisme peut, à bon droit, revendiquer des vertus, il n'est pas aussi heureux (ses fondateurs : Luther, moine apostat, auteur du massacre des paysans; Calvin, homme aigre qui brûla Servet; Henri VIII, le seigneur du Missel, et qui fit périr soixante mille hommes dans les supplices; voilà le Christ.

LA REFORMATION

Mais laissant à part l'Ouvrier, et ne nous occupant que l'Œuvre, il est des vérités qu'il se serait injuste de nier. La Réformation, en ouvrant les siècles modernes, les sépara du siècle le plus ténébreux et indéterminé qui suivit la disparition du Moyen-âge: elle réveilla les idées de liberté et d'égalité; elle servit à métamorphoser la société toute militaire en une société rationnelle civile et industrielle; elle fit naître la propriété moderne des capitaux, propre

à être mobile, progressive, sans bornes, qui contre la propriété bornée, fixe et despotique du sol. Ce bien est immense: il a été mêlé beaucoup de mal, et ce mal, l'impartialité historique ne permet pas de le taire.

Le christianisme commença chez les hommes

pour les classes populaires, et les classes aisées, les nobles, les rois.

Les rois. Jésus-Christ appela les petits, et ils allèrent à leur maître. La foi monta peu à peu dans les hauts rangs, et s'assit enfin sur le trône impérial. Le christianisme était alors Catholique ou universel; la religion, dite catholique, partit d'en bas pour ar-

river aux sommités sociales : la Papauté n'était que le Tribunal des peuples, lorsque l'âge politique du christianisme arriva.

Le Protestantisme suivit une route opposée :

il s'introduisit par la tête du corps politique, par les princes et les magistrats » par les savans et les gens de lettres , et il descendit lentement dans les conditions inférieures; les deux empreintes de ces deux origines sont restées distinctes dans les deux Communions.

La Communion Réformée n'a jamais été aussi populaire que le culte catholique , de race princière et patricienne , elle ne sym-

pathise pas avec la foule. Equitable et moral , le Protestantisme est exact dans ses devoirs, mais sa bonté tient plus de la raison que de la tendresse : il vêtit celui qui est nu, mais il ne le réchauffe pas dans son sein ; il ouvre des asiles à la misère , mais il ne vit pas et ne pleure pas avec elle dans ses réduits les plus ah-jecis; il soulage l'infortune, mais U t\'^ eom-

191 BSSAI 1

patit paï. Le raoine et le caré sont les compagnons da pauvre ; pauvres comme lui , ils ont pour leurs compagnons les entrailles de Jésus- Christ : les haillons , la paille , les plaies , lei . cachots , ne leur inspirent ni dégoût ni (épa- ^ gnance ; la charité en a parfumé l'indigence et . 4le malheur. Le Prêtre catholique est le succès- î£ seur des douze hommes du peuple qui prêché- -a rent Jésus-Christ ressuscité ; il bénit le corps du mendiant expiré, comme la dépouille sacrée d'un être aimé de Dieu et ressuscité à Féternelle vie. Le pasteur protestant abandonne le nécessaire sur son lit de mort; pour lui, les tombeaux ne sont point une reli-

gion , car il ne croit pas à ces lieux expiatoires où les prières d'un ami vont délivrer une arae souffrante. Bans ce moade, le ministre ne se précipite point au milieu du feu , de la peste ; il garde pour sa famille particulière ces soins affectueux que le Prêtre de Rome prodigup à la grande famille humaine.

Sous le rapport religieux , la Réformation conduit insensiblement à l'indifférence ou à l'absence complète de foi : la raison en est que l'indépendance de l'esprit aboutit à deux abîmes : le doute ou l'incrédulité.

Et par une réaction naturelle , la Réforma*

SUR LA LITTÉRATURE AIVGLAISE. 19â

tion, à sa naissance, ressuscita le fanatisme catholique qui s'éteignait : elle pourrait donc htre accusée d'avoir été la cause indirecte des neartres de la Saint-Barihélemy , des fureurs le la Ligne, de l'assassinat de Henri IY , des aassacres d'Irlande, de la Révocation de l'édit le Nantes, et des Dragonnades. Le Protestantisme criait à l'intolérance de Rome , tout en gforgeant les catholiques en Angleterre et en rance , en jetant au vent les cendres des lorts , en allumant les bûchers à Genève , en i souillant des violences de Munster , en dicnt les lois atroces qui ont accablé les Irlanlis, à peine aujourd'hui délivrés après trois ècles d'oppression. Que prétendait la Réforlation relativement au dogme et à la discipline? Elle pensait bien raisonner en niant iielques mystères de la foi catholique, en léme temps qu'elle en retenait d'autres tout issi difficiles à comprendre. Elle attaquait les ius de la cour de Rome ? Mais ces abus ne se iraient-ils pas détruits par le progrès de la vilisation ? Ne s'élevait-on pas de toutes parts , depuis long-temps contre ces abus , comme ; viens de le montrer ?

La Réformation , pénétrée de l'esprit de son »ndateur^ se déclara ennemie des ^xls^ ellva

194 Bsnia

sacf^agea les tombeaux, les églises-et les moniiinens; elle fit en France et en Angleterre des moneeaiiK de ruines. £n retranschant Fimagination des facultés de Thorarae , elle coupa les ailes au génie et le mit à pied. £lle éclata au ^ sujet de quelques aumônes destinées à éleYe%<a au monde chrétien la basilique de Saint-Pierre. ^ Les Grecs auraient-ils refusé les secours de- y mandés à leur piété pour bâtir un temple à ^ Minerve ? L

Si la Réformation, à son origine, eût obtenu y un plein succès , elle aurait établi , du moins pendant quelque temps , une autre espèce de j barbarie : traitant de superstition la pompe deâ i autels, d'idolâtrie les chefs-d'œuvre de la sculp- . ture, de Tarchitecture et de la peinture, elle tendait à faire disparaître la haute éloquence et la grande poésie , à détériorer le goût par la répudiation des modèles, à introduire quelque chose de froid , de sec , de doctrinaire, de pointilleux dans Tesprit ; à substituer une société guindée et toute matérielle , à une société aisée et. tout intellectuelle, à mettre les machines et le mouvement d'une roue en place des mains et d'une opération mentale. Ces vérités se confirment par l'observation d'un fait.

Dans les diverses brau^Kc» de la Religion ré-

SUR LA LITTÉRATURE AHOLAISE. 19ii

iîtmiee, cette Gommuiiton s'est plus ou nioîus rapprochée du beau , selon qu'elle s'est plus ou moins éUÀfpiÈèt de la religion catholique. £o Angleftei^re, où la hiërak'cbie ecclésiastique s'est

maintenue, les lettres ont eu leur siècle classique. Le luthéranisme conserve des états; celles d'imaginer la nation que cherche à éteindre le calvinisme, et ainsi de suite en descendant jusqu'au quaker qui voudrait induire la vie sociale à la grossièreté des manières et à la pratique des métiers.

Shakspeare selon toutes les probabilités, n'était que quelque chose, était catholique; Pope et Dryden le furent; Milton a imité quelques parties des poèmes de saint Avite et de Maseius. Klopstock a emprunté la plupart des croyances romaines. De nos jours, en Allemagne, la haute imagination ne s'est manifestée que quand l'esprit du Protestantisme s'est affaibli et dénaturé: les Goethe et le Schiller ont montré leur génie en traitant des sujets catholiques. Rousseau et madame de Staël, en France, font une brillante exception à la règle; mais étaient-ils Protestants à la manière des premiers disciples de Calvin? C'est à Rome que les peintres, les architectes et les sculpteurs des cultes dissidents, viennent aujourd'hui chercher de nouveaux

ratifications que la tolérance universelle leur permet de recueillir.

■ L'Europe, que dis-je, le monde est ouvrier de monuments de la Religion catholique. Où lui doit cette architecture gothique qui rivalise par les détails et qui efface en grandeur les monuments de la Grèce. Il y a plus de trois cents ans que le Protestantisme est né; il est puissant en Angleterre, en Allemagne, en Amérique; il est pratiqué de plusieurs millions d'hommes. Qu'a-t-il élevé? il vous montrera les ruines qu'il a faites, au milieu desquelles il a planté quelques jardins, ou établi quelques manufactures. Rebelle à l'autorité des traditions, à l'expérience des âges, à l'antique sagesse des vieillards, le Protes-

tantisme ;ie deta- ' oha du passé et planta une société sans racines. Avouant pour père un moine allemand' du xvi« siècle , le réformé renonça à la magnifique généalogie qui fait remonter le catholique, par une suite de saints et de grands hommes, ' jusqu'à Jésus-Christ, de là jusqu'aux patriarches et au berceau de l'univers. Le siècle protestant dénia à sa première apparition toute parenté avec le siècle de ce Léon , protecteur du monde civilisé contre Attila , et avec* le siècle de cet autre Léon c^j». , tivçiUa.\it fin au

sua LA LITTÉX.4TtJRE ANGLAISE. 197

le Barbare #^ embellit la société lorsqu'il ît plus uét^à ai n ire de la défendre^ la Réformation rétrécissait lé génie dans iience , la poésie et les arts, elle compriles grands cœurs à la guerre ; l'héroïsme imagination dans l'ordre militaire. Le licisme avait produit les chevaliers, le »tantisme fit des capitaines, braves et ver-

comme La Noue, mais sans élan (Falkland »té), souvent cruels à froid , et austères i de mœurs que d'esprit : les Ghâtillon t toujours effacés par les Guise. Le seul •ier de mouvement et de vie que les prois comptassent parmi eux , Henry IV, leur)pa. La Réformation ébaucha Gustave-)he , Charles XII et Frédéric ; elle n'auas fait Bonaparte , de même qu'elle avorta llotson et du ministre Claude , et n'enfanta nelon ni Bossuet , de même qu'elle éleva

Joncs et Web, et ne créa point Raphaël chel-Ange.

a écrit que le Protestantisme avait été fade à la liberté politique ; qu'il avait émanles nations : les faits parlent-ils comme les aiins ?

est certain qu'à sa naissance la Réformation républicaine, mais dans le seoft amio-

198 SUAI

crattque , parce que ses premerii dls< furent des gentils-hommes. 1Sê\$ calviniste vèrent pour la France une espèce de go nement à principautés fédérales, qui l'au fait ressemblera Tem pire germanique:

étrange ! on aurait vu renaître la féodalil le Protestantisme. Les nobles se précipil par instinct dans ce culte nouveau, et à tr lequel s'exhalait jusqu'à eux une sorte (miniscence de leur pouvoir évanoui. Mais première ferveur passée , les peuples n cueillirent du Protestantisme aucune li politique.

Jetez les yeux sur le nord de l'Europe , les pays où la Réformation est née , où s'est maintenue, vous verrez partout l'ui volonté d'un maître : la Prusse, la Saxe, restées sous la monarchie absolue ; le] mark était devenu un despotisme légal.

Le Protestantisme échoua dans les pays i blicaiùs;il ne pénétra point dans la mona élective et républicaine de Pologne; il n(envahir Gènes ; à peine obtint-il à Venise Ferrare une petite église clandestine qui rut : les arts et le beau soleil du midi lui et mortels.

En Suisse , \\ ne rèuasiv. <\\ie àaxi?»\ieA ^sk

sua LA, LITTÉRATURE ANGLAISE. 199

•futoeratiques, analogues à sa nature, et encore

ane grande effusion de sang. Les cantons

laires ou démocratiques , Schwitz , Ury et

raid , berceau de la liberté helvétique ,

rqKmssèrent.

En Angleterre , il n'a point été le Témiscouic de la constitution, formée bien avant le xvi^e siècle dans le giron de la foi catholique. Quand la Grande-Bretagne se sépara de la cour de France , le parlement avait déjà jugé et déposé des rois; les trois pouvoirs étaient distincts: le pape et l'aristocratie ne se levaient que du contentement des communes et des lords; la monarchie représentative était trouvée et marchait : le temps de la civilisation , les lumières croissantes , y auraient ajouté les ressorts qui lui manquaient encore , tout aussi bien sous l'influence du culte catholique que sous l'empire du culte protestant. Le peuple anglais fut si loin d'obtenir une extension de ses libertés par le renversement de la religion de ses pères, que jamais le sénat de Tibère ne fut plus vil que le parlement de Henri VIII : ce parlement alla, jusqu'à décréter que la seule volonté du tyran , fondateur de l'Église anglicane , avait force de loi. L'Angleterre fut-elle plus libre sous le sceptre d'Elisabeth que sous celui de Charles I^{er} ?

Marie ? La vérité est que le Protestantisme n'y a rien changé aux institutions : là où il a trouvé une monarchie représentative ou des républiques aristocratiques , comme en Angleterre et en Suisse , il les a adoptées ; là où il a rencontré le despotisme militaire, comme dans le nord de l'Europe, il s'en est accommodé, [et les a même rendus plus absolus.]

Si les colonies anglaises ont formé la république plébéienne des États-Unis, elles n'ont point dû leur émancipation au Protestantisme; * ce ne sont point des guerres religieuses qui les ont

ont délivrées ; elles se sont révoltées contre '.| Toppression de la mère-patrie, protestante ^ comme elles. Le Maryland , État catholique et très peuplé, fit cause commune avec les autres États, et aujourd'hui la plupart des États de l'Ouest sont catholiques : les progrès de cette Communion dans ce pays, passent toute croyance , parce qu'elle s'y est rajeunie dans son élément é?angélique , la liberté populaire, tandis que les autres communions y meurent dans une indifférence profonde.

Enfin, auprès de cette grande république des colonies anglaises protestantes , viennent de s'élever les grandes républiques des colonies espagnoles cathoUc\iies : certes celles-ci ,

SUR LA LITTERATURE ANGLAISE. SQf

lour arriver à- rindépendance, ont ea*kiiii l'autres obstacles à surmonter que les colonies inglo-américaines nourries au:gouTe- rhement «présenta tif, ayant d'avoir rompu le faible îen que les attachait au sein maternel. .

Une seule république s'est fionnée en Europe l'aide du protestantisme, la républiqua bolandaise; mais la Hollande appartenait à ces oromnes industrielles des Pays-Bas qui , pentant plus de quatre siècles , luttèrent pour seouer le joug de leurs princes j et s'adrainis'^rèrent en forme de républiques municipales, gates zélées catholiques qu'elles étaient. Phi« ippe II et les princes de la maison d'Autriche épurent étouffer, dans- la Belgique, cet e»rit d'indépendance; et ce sont des prêtres iithoiiques qui Pont rendue nn moment , aumrd'hui même, à l'état républicain.

Une branche du luthéranisme a seule été olitique , la branche Calviniste avec se» raleaux divers, en allant de l'anabaptiste au soinién ; néanmoins cette branche n'a dans le lit rien prodrît

pour la liberté populaire. En France, le Calvinisme eut pour disciples des rois et des nobles. Si Knox et Buchanan, en Écosse, prêchèrent la souveraineté du peuple, le jésuite Vianney, la Boétie et Bodin-

pendirent les mêmes doctrines parmi les catholiques. On dira que Milton, ennemi des rois protestants qu'il ne put cependant empêcher de remonter sur le trône, était aussi partisan de la république aristocratique et grand adversaire de l'égalité et de la démocratie.

Concluons de l'étroite investigation des faits, que le Protestantisme n'a point affranchi les peuples : il a apporté aux hommes la liberté philosophique, non la liberté politique ; or la première liberté n'a conquis nulle part la seconde, si ce n'est en France, vraie patrie de la catholicité. Comment arrive-t-il que l'Allemagne, très philosophique de sa nature, et déjà armée du Protestantisme, n'ait pas fait un pas vers la liberté politique dans le XVIII^e siècle, tandis que la France, très peu philosophique de tempérament, et sous le joug du Catholicisme, a gagné dans le même siècle toutes ses libertés ?

Descartes, fondateur du doute raisonné, auteur de la Méthode et des Méditations, destructeur du dogmatisme scolastique ; Descartes qui soutenait que, pour atteindre à la vérité, il fallait se débarrasser de toutes les opinions reçues ; Descartes fut toléré, et son système fut admis.

Descartes fut persécuté par les théologiens de la Hollande.

L'homme de théorie méprise souverainement la pratique : de la hauteur de sa doctrine, jugeant les choses et les peuples, méditant sur les lois générales de la société, portant la hardiesse de

ses recherches jusque dans les mystères de la nature divine , il se sent et se croit indépendant, parce qu'il n'a que le corps d'enchaîné. .Penser tout et ne ûiire rien, c'est à la fois le caractère et la vertu du génie philosophique : ce génie désire le honneur du genre humain; le spectacle de la liberté le charme, mais peu lui importe de le voir par les fenêtres d'une prison. Comme Socrate, le Protestantisme* a été un Accoucheur d'esprits ; malheureusement les Intelligences qu'il a mises au jour n'ont été jusqu'ici que de belles Esclaves.

Au surplus , la plupart de ces réflexions sur la religion Réformée ne se doivent appliquer qu'au passé : aujourd'hui les protestans , pas plus que les catholiques , ne sont ce qu'ils ont été; les premiers même ont gagné en imagination , en poésie , en éloquence , en raison , en liberté, en Traie piété, ce que les seconds ont perdu. Les antipathies entre les diverses

204 ESSAI SUR LA LITTERATURE ALFGLAISE.

Commissions n'existent plus; les enfans Christ , de quelque lignée qu'ils provienn se sont resserrés au pied du Calvaire, sous commune de la* famille. Les désordres l'ambition de la cour romaine ont cess^ n'est plus resté au Vatican que la vertu des : miers évêques , la protection des arts et la jesté des souvenirs. Tout tend à recomp l'unité catholique ; avec quelques concess de part et d'autre , l'accord serait bientôt Pour jeter un nouvel éclat, le christiani n'attend qu'un génie supérieur venu à heure et dans sa place. La religion chréti(entre dans une ère nouvelle; comme les i:

tutions et les mœurs , elle subit la troisi transformation ; elle cesse d'être politique Ion le vieil artifice social ; elle marche

grand principe de l'Évangile , l'égalité démocratique naturelle devant les hommes , cor elle l'avait déjà reconnue devant Dieu ; devient philosophique, sans cesser d'être vivante; son cercle flexible s'étend avec les mœurs et les libertés, tandis que la Croix i que à jamais son centre immobile.

GOMMETfGEMETVT DE LA LITTÉRATURE
PROTESTANTE,

KriOX. BUCHANAN.

Quand une fois une route est ouverte, il ne manque pas d'hommes qui s'y viennent précipiter; Henri VIII suivit bientôt Luther; en établissant la plus rude des tyrannies religieuses et politiques , il montra combien la Réformation était favorable à l'indépendance des opinions et à la liberté.

Bien que je vienne d'avancer que le beau subsista de préférence dans les lettres là où les auteurs se rapprochèrent davantage du génie de l'Église romaine, il faut convenir toutefois que le changement de religion n'apporta pas une altération immédiate dans l'esprit de la nation.

anglaise : pourquoi ? parce que la Réformation; lion eut lieu, comme je l'ai dit plus haut , avant que la langue fût sortie de la barbarie : tous les grands écrivains parurent après le règne de Henri VIII.

Mais les innovations dans le culte, en raison de l'époque où elles furent introduites, n'ont pas tracé une ligne de démarcation si visible dans l'échelle ascendante de la littérature , elles ont tracé une très profonde échelle descendante. La littérature

en Euro{ fut coupée en deux par la Réformatiou , chi que part forma une littérature rivale et soi vent ennemie Tune de l'autre.

Ce serait le sujet d'un ouvrage utile poi le goût , curieux pour la critique, philosopl que pour l'histoire de l'esprit humain , qi l'examen et la con^araison de la littératu ' Catholique et de la littérature Protestant depuis la division des idées par le schism< les Lettres en Angleterre , en Ecosse , en A lemagne, en Hollande, dans la France Ci viniste , ne sont ni les Lettres dans la Fran res-tée fidèle à ses autels, ni les Lettres enTf pagne et en l'Italie. Qu'auraient été Miltoi Adisson , Hume , Roberston , catholiques ? Qi seraient devenus Rac\i\e, lio^'&vsL'fel , M.9.8&vUoi

SI} A LA LITTBEATU&E AKGLAISS. 307

Bourdaloue , protestans ? Ces deux Huérature» opposées ont agi et réagi Vnne siir l'autre.

L'éloquence de la chaire , par exemple, a changé de route depuis la Refonnation : les Pasteurs ont prêché la morale, les Prêtres , le dogme; ces derniers ne parurent plus occupés qu'à se défendre , pressés entre Luther qui les poursuivait, et Voltaire qui s'avancait au devant d'eux. Les Protestans allèrent trop loin ; les Catholiques restèrent trop en arrière.

La politique et la philosophie envahirent la littérature de la Réformation ; cette littéra* lure devint raide et raisonneuse. Knox , prêtre écossais , apostat , qui fit pleurer Finfor-i tanéc Marie Stnart par son menaçant fanatisme, qui oublia le premier son de la trompette contre le gouveniment des femmes, qui établit le dogme de la souveraineté du peuple en matière religieuse et politique : plebis est religio^ nem refonnare , principes oh justas causas depont possunt , etc. L'évêque de Luçon , depuis cardinal de

Richelieu , réfuta les principes de Knox dans un ouvrage de controverse : « Les » vostres , dit-il, ont escrit que par droict di- » vin et humain , il est permis de tuer les roys > impies , que c'est chose conforme à la parole 'de Dieu, qn'un homme privé car «çè^\^

!20B ESSAI sua la littératuee anglaise.

a instinct peut tuer un tftvn , doctrine détes- » table en tout point , qui n^entrera jamais en • la pensée de l'Église catholique. »

Buchanan développa les mêmes principes que Knox dans sou Traité de Jure regni apud Scotos ; Knox et Buchanan vivaient au commencement de la Réformation ; ils étaient liés avec Calvin et Théodore de Bèze; tous deux contemporains de Henri VIII, avaient écrit comme catholiques avant d'écrire comme protestans. •^— Knox fui prêtre, Buchannn précepteur domestique de Montaigne : on peut voir, dans les écrits en prose du premier et dans les poésies du second , comment les doctrines noavelles avaient modifié leur génie.

HENRI VIII AUTEUR

On pourrait étudier , dans les propres ouvrages de Henri VIII, la même métamorphose du ityle et des idées. Tl y avait loin de « l'Instrucion du chrétien » (Institution of a Christian nan) ; « de la Science du chrétien » (Erudition »/* a Christian mah) , à YAssertio septem sacra^ nentorum; traité, dit Hume, qui ne fait pas ort à sa capacité (de Henri VIII) , « tohich loes no' discrédit to

his capacity. > L'apôtreroi , dans son impartialité , faisait brûler ensemble un luthérien et un catholique.

Nous avons vu comment la colère de Luther fat provoquée par l'ouvrage de Henri VIIL Ou ne sait guère aujourd'hui que VAssertio eut une multitude d'éditions : publiée en 1521 , on la rouve encore réimprimée quarante ans après , I Paris , en 1562. Elle est précédée d'une dédi-

âlO ESSAI

cace de Vinvincible Henri au pape Léon X.

Henri prie Sa Sainteté de Texcuser d'avoir , tout jeune qu'il est (lui , Henri), au milieu de l'occupation des arraes , et des soins divers du trône , osé défendre la religion ; mais il n'a pu voir attaquer les choses saintes , l'hérésie débordée de toutes parts sans en être indigné : il envoie son travail au vrai juge , afin qu'il le corrige s'il y trouve des erreurs.

Le doux et bénin roi s'adresse ensuite aux lecteurs ; il leur déclare que , sans Éloquence et sans Savoir, seulement excité par la fidélité et la piété envers sa mère, l'Eglise, épouse du Christ , il vient combattre pour elle ; il leur demande si jamais une pareille peste (la doctrine luthérienne) s'est répandue parmi le troupeau du Seigneur ; si jamais serpent eut un poison par^l à celui que distille le livre de la Captivité de Babyloue,

De la , entrant en matière, il dit un mot dei Indulgences et soutient la croyance du Purgatoire. Il met Luther en opposition avec Idraème et affirme qu'il falsifie le Nouveau Teille j ment ; il établit par l'autorité des canons «(par la tradition historique , le-

pouvoii* univérMi de la papauté ; il argumente en faveur detsqit sacreiuens. Quant à l'Rucharistie ^ il répond à

l'objection contre Veau, que si TÉglise catholii|ue mêle l'eau au vin dans le calice, c'est que du côté du Christ mourant il sortit du sang et del'ean , quia aquacum sanguine de latere wo^ fiMltf effluxit. Il invite enfin , dans sa péroration , tous les chrétiens à se réunir contre Luther , comme ils se réuniraient contre les Turcs, k» Sarrasins et tous les Infidèles , advenus Ture», adversus Saracenos , adversus quicquid -est uipiam infidelium consierini .

La docteur Martin se fûcha et outragea le docteur Henri. Henri en écrivit à son cousin le duc de Saxe. Celui-ci prêcha Luther, et le moine consentit à adresser au roi une lettre plus modérée. Elle est datée de Witteniberg , le l** {septembre 1525. A entendre-le Réformateur repentant , il ne s'est pas emporté contre le Souverain, mais contre des misérables qui ont osé mettre un libelle sous le nom d'un au- ^e monarque. Il espère que le Roi voudra bion lui faire une réponse clémente et bénigne : ■ Be ta majesté royale , le très soumis Martin » Luther , signé de ma propre main. »

oiMctl Bans sa réplique , Henri s'excuse de n'avoir ivem^l pM répondu plus tôt ; la lettre de Luther ne » sept I loi est pas arrivée directement; elle s'est égarée tond il ®Q chemin : il dit ensuite au nouvel apôtre c\ue

ses erreurs sont honteuses et ses hérésies insensées ; que son érudition et ses raisonnemens , ni appuyés , ni soutenus , prouvent une ' impudence obstinée : « Si tu as une véritable ' »

repen tance , Luther , ce n'est pas à mes pieds » qu'il faut te prosterner ; mais aux pieds de a Dieu, a

Le roi qui fut le mari de six femmes, qui envoya deux reines à Téchafaud, qui chassa les religieuses et les moines de leurs coavens , qui fonda une église où le clergé se marie , où les vœux monastiques sont abolis, crie à Luther: Rends au cloître la chétive femme {muliercula) , épouse adultère du Christ, avec laquelle tu vis sous le nom- d'époux dans une très scélérate débauche et une double damnation. Passe le reste de tes jours dans les larmes et les gémissemens pour la foule de tes péchés ; retourne à ton monastère : là tu pourras rétracter tes erreurs , et , par le salut de ton ame , racheter les périls de ton corps. Là , gémissant sur tes hérésies pestilentielles, sur tes erreurs dissolues , implore la miséricorde divine , non avec une confiance arrogante , un geste , un verbe ^ un esprit païen , mais avec une pénitence assidue Change-toi : amende-toi \ \viâ*\vxfe \ ^ \ ^ 'îa«

Sim LA LITTÉRATURE ANGLAISE; • 213

> cQnflit';"(oi tu seras perdu, et par toi, * malheureux, une multitude périra. »

- Afin qu'il ne manquât rien à cette scène, Léon X décerna à Henri VIII le titre de défendeur de la foi, porté par les rois protestans d'Angleterre presque jusqu'à nos jours. On voyait au Vatican -une harpe qu'un chieftain d'Irlande avait jadis fait passer au Saint-Siège, en signe de vassalité : Léon X la renvoya au défenseur de la foi, pour inféoder l'Irlande à la couronne britannique. L'Irlande ne devait pas se tenir offensée d'être donnée comme une harpe lorsque l'investiture de Rome elle-même se faisait par un camail , prefecturæ Romanæ intestitura fiebatper

mantum, (Décret. Innoc. III, liv. I.) Si Henri VIII avait mis la main sur Luther , il y aurait eu un Réformateur de moins en Europe.

N'oublions pas que tandis que Henri VIII était déclaré défenseur de la foi par la cour de Rome , Luther était élu Pape dans une des chapelles du Vatican , par les soldats luthériens du catholique Charles-Quint.

L'histoire présente des spectacles bien divers ; en offre-t-elle un plus extraordinaire que celui de la querelle de Luther et de Henri VIII , quand on songe à ce que furent ces de\SL\.

314 ESSAI Sur LA LITTÉRATURE ANGLAISE

champions et à la révolue qu'il» on daite ? Voilà les instillateurs des peuple anachorètes du rocher, les austères et fins doctes déserts d'une nouvelle Thébaine , quels des hommes de raison , de l'œuvre de vertu , de liberté , ont soumis leur conscience et leur génie à Qui pèche donc le genre humain ?

HENRI VIII ; SUITE

Henri VIII était auteur de vers comme il Tété en prose : il jouait de la flûte et de Ténacité; il mit en musique des ballades pour cour , des messes pour sa chapelle : il resta ! lui un motet, une antienne et beaucoup d'échafauds. N'était-ce pas un troubadour d'une grande imagination que cet homme , lequel se revêtit d'une statue de bois de 11^e Vierge pour atterrir du bûcher de l'ancien confesseur ; Catherine d'Aragon ; que cet homme qui vint à son tribunal le cadavre de saint Thomas de Cantorbéry , le jugea, le condamna à mort,

malgré la maxime de droit, non bis in em; qui fit lier des fagois sur le dos de cinq labaptistes hollandais , et se donna le joyeu'x •ectacle de cinq autodafé errans ? Il eut un ur un beau sujet de sonnet romanl\qvv^ \ ^w

haut d'one colline solitaire du parc de Riel mont, il épia la nouvelle du supplice d'An Boleyn ; il tressaillit d'aise au signal parti de Tour de Londres. Quelle volupté ! le fer av tranché le cou délicat, ensanglanté les bea cheveux auxquels le roi poète avait attachés fatales caresses.

SURREY. THOMAS MORE

Sous fleuri VIII nous trouvons Surrey et Thomas More. Le comte de Surrey détacha la [>oésie anglaise des formes du Moyen-âge; il icheva de la jeter dans le cadre italien, en composant des sonnets, à la manière de Péirarque , pour Géraldine. On a cru que Géraldine avait été Elisabeth Fitz-Gérald; d'autres la fout fille de lord Cildair : toujours ces femmes belles et aimées ont été; elles ne sont plus. Surrey , se trouvant à Florence , envoya nn cartel de défi à tout chrétien, juif, maure, turc et cannibale, soutenant, lui Surrey, envers et contre tous , rincoroparable beauté de Géraldine : Pétrarque soupirait pour Laure et %e se battait pas. Les Anglais promenaient alors leur chevalerie et leurs passions sur ces raieua^^

218 ESSÂ.I

où ils traînent aujourd'hui leurs modes et h ennui.

Revenu à Londres, Surrey fut d'abord fermé dans le château de Windsor par Tort doxe Henri VIII ; le comte était accusé d'a'v fait gras en carême ;

Hère noble Surrey felt tbe sacred rage.

(Pope.)

La dernière victime du premier roi prot tant de la Grande-Bretagne fut le noble ara de Géraldine ; le prince Réformateur proi l'attachement qu'il portait aux Lettres, en vrantà la hache du bourreau Thomas More , lo Poète qui commence la série des poètes glais modernes. On montre à la Tour de Lond les épées qui abattirent des têtes illustres : morceau de fer survit au moule qui renfern la puissance ou le génie.

Surrey, dans la traduction de quelques p sages de V Enéide, inventa le vers blanc, c Mil ton et Thompson adoptèrent, que lord Byi a rejeté.

Thomas More , en latin Morui , était , com son bon roi , poète et prosateur. La plupart ses ouvrages sont écrits en latin. La tête

SUA LA LITTÉRATURE ANGLAISE. âlg

chancelier fut exposée peodant quatorze jours sur le pont de Londres. Henri YIII, dans sa clémence , avait commué la peine de la potence , prononcée contre l'auteur de V Utopie , en celle de la décapitation , à quoi le magistrat lettré répondit : « Dieu préserve mes amis de la même » faveur ! »

A cette époque , dans un espace d'environ vingt-cinq années, la prose fut moins heureuse cpe la poésie* Il est difficile de lire

avec quelque profit, ou quelque plaisir, Wolsey , Crammer, Haddington, Drummond et Joseph Hall, le prédicateur.

EDOUARD VI ET MARIE

Edouard VI et la reine Marie, qui succédèrent à Henri VIII et précédèrent Eliza sont aussi comptés au nombre des auteurs de la Grande-Bretagne. Le jeune roi mort l'ans, élevé par deux savans de cette époque John Gheke et Anthony Gooke, et enseigné par Cardan , laissa un journal écrit de sa main utile à l'histoire. Tenu à l'écart et comme dans sa jeunesse , Edouard jouissait des que d'autres princes ont trouvés dans la naissance en terre étrangère.

Edouard était zélé réformateur, et sa Marie fut violente catholique : elle ramène force la nation à la communion romaine et tant d'autres, qui avaient brûlé des catholiques pour la Réformation , brûlèrent le catholicisme les protestants.

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. [S]

avaient faits : on voit ainsi , dans les révolutions, de vieux hommes fidèles à tous les Pouvoirs , ranimer leur carcasse pour servir leur bas-sesse. Les Communes se prostituaient aux volontés de Marie comme elles s'étaient livrées aux ordres de son père. On changeait de foi plus que d'habit; on jura; puis on rejura le contraire de ce qu'on avait déjà juré; puis on

retourna aux premiers sermons sous Elisabeth. Combien faut-il de parjures pour faire une fidélité ?

. Marie a laissé des lettres latines et françaises : Erasme a loué les premières, et elles ne valent rien du tout; les secondes sont illisibles.

ELISABETH

SPERSEK.

C'est de l'époque de Spenser que date la poésie anglaise moderne. La *Fairie queen* est, comme chacun sait, un ouvrage allégorique:

il s'agit de douze Vertus morales privées, classées comme dans l'*Arioste*; ces Vertus sont transformées en chevaliers, et le roi Arthur est à la tête de l'escadron. La reine des fées, Gloriana, est Elisabeth, et Philippe Sidney, le roi Arthur. Lord Buckhurst, dans le *Miroir des magistrats*, a pu fournir la première idée de la Reine des fées. La forme du poème de Spenser est calquée sur *Orlando* et la *Jerusalemme*. Chaque chant se compose de stances de neuf vers. Les six derniers chants manquent, sauf deux fragments.

L'allégorie fut en vogue dans les lais, rébus cléments et poésies, d'où l'on a tiré. N'est-ce pas?

32 partout dames Loyauté, Raison, Prouesse, c'est Désir, chevalier Amour et la châtelaine 1 mère, empereur Orgueil, etc. Qui pouvait mettre ces choses-là dans les esprits des mœurs, xiv^e, xv^e et xvi^e siècle? L'éducation Juive. Elevés parmi les dieux de l'antiquité; et au fond d'un monde passé, il sortait de l'école des collèges des hommes subtils, sans rapport avec la foule vivante. Ne pouvant employer les divinités païennes parce qu'ils étaient chrétiens, ils inventaient des divinités morales, Ils faisaient

prendre à ces graves songes les oeuvres de la chevalerie et les mêlaient aux fées loupes : ils leur ouvraient les tournois, les îlots des barons et des comtes , la cour des ducs et des rois , ayant soin de les conduire à Iseux et à Pontoise où l'on parlait le beau rannois,

Spenser l'imagination brillante, l'invention économe, l'abondance rythmique; avec tout «la, il est glacé et ennuyeux. Nos voisins trouvent sans doute dans la Reine des fées ce charme l'ancien style, qui nous plaît tant dans notre propre langue , mais que nous ne pouvons sentir» écrit dans une langue étrangère.

Spenser commença son poème en Irlande , ^ans Je château de Kilcoman , et dans une

àS4 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

cession de trois mille huit cents acres de terre , confisqués à la propriété du comte de Desmond. C'est là qu'assis à des foyers qui n'étaient pas les siens, et dont les héritiers erraient sans lui, il célébra la conquête de Môle et les rives de la Mulla , sans songer que des orphelins fugitifs ne voyaient plus ces champs paternels. Virgile aurait dû se rappeler au poète :

Nos patriae fines et dulcia linquimus arva ; Nos patriam fugimus :

On a de Spenser une espèce de Mémoire sur les mœurs et les antiquités de l'Irlande, que je préfère à la Fairie queen {Vue sur la géographie de l'Irlande, nU).

Les Anglais faisaient autrefois le commerce de leurs enfans , et les vendaient , surtout en Irlande. Un concile tenu à Armach, en 1117, par les ecclésiastiques irlandais , déclara « qu'a- » fin d'évi-

ter la colère de Jésus-Christ , ennemi » de la servitude, on affranchirait dans toute » l'île les esclaves anglais, et on leur rendrait • leur ancienne liberté. » {FTilkin, Concil., tom. I".) Comment les Irlandais oniuls été payés de cette résolution de leurs pères ? On lésait: le temps de l'affranchissement duChrisl est enfin venu pour eux.

SHAKSPEAEE.

Noos arrivons à Shakspeare ! parlons-en ut à notre aise , comme dit Montesquieu Alexandre.

Je cite seulement ici pour mémoire Everyan, joué sous Henri VIII, f Aiguille de la ère Gurton, par Slell, en 1551. Les auteurs 'amatiques contemporains de Shakespeare aient Robert Green , Heywood , Decker , Rowf , Peal , Ghapman , Ben-Johnson , Beaumont , etcher : jacet oratio ! Pourtant la comédie du ^x et celle de V Alchimiste , de Ben-Johnson, nt encore estimées.

Spenser fut le poète célèbre sous Elisabeth, auteur éclipsé de Macbeth et de Richard III montrait à peine dans les rayons du Calen^^ ier du Berger et de la Reine dee fées. Montorency, Biron , Sully , tour à tout msAma»»^^-

deurs de France auprès dTlisabeth Jacques P"^^, entendirent-ils jamais parlei baladin , acteur dans ses propres farces c celles des autres ? prononccrent-ils jam nom , si barbare en français , de Shaksj.

soupçonnèrent-ils qu'il y avait là une devant laquelle leurs honneurs, leurs po leurs rangs , viendraient s'abiraer ? Hé bi comédien de tréteaux, chargé du rôle dus] dans Eamlet, était le grand fantôme, !'< du moyen-âge qui se levait sur le monde c«

l'astre de la nuit , au moment où le moy< achevait de descendre parmi les morts: s énormes que Dante ouvrit , que ferma speare (1).

Dans le précis historique de Whithe contemporain du chantré du Paradis p on lit : « Un certain aveugle , nommé Milte > crétaire du parlement pour les déf » latines.» Molière, TAis/rton ^ jouait son ceaugnac , de même que Shakspeare , le leur, grimaçait son Falstaff. Camarade di vre Mondorge , l'auteur du Tartufe avait cl son illustre nom de Poquelin pour le

(1) ^akespeare éent lui-même son nom Shaks On trouve aussi souvent Shak^g^ear,

obscur de Molière, afin de ne pas déshonorer son père le tapissier.

Avant qu'un peu de terre obtenu par prière Pour janouûs sous la tombe eût enfermé Molière , MiQe de ses beaux traits , aujourd'hui si vantes , Furent des sots esprits h nos yeux rebutés.

Ainsi ces voyageurs voilés qui viennent de fois à autre s'asseoir à notre table , sont traités par nous en hôtes vulgaires; nous ignorons leur nature immortelle jusqu'au jour de leur disparition. £n quittant la terre ils se transfigurent et nous disent, comme Ten-voyé du ciel à Tobie : « Je suis l'un des Sept qui sommes » présens devant le Seigneur. »

Ces Divinités méconnues des hommes à leur passage , ne se méconnaissent point entre elles. « Qu'a besoin mon Shakspeare, dit Milton , pour

> ses os vénérés , de pierres entassées par le

> travail d'un siècle ; ou faut-il que ses saintes

> reliques soient cachées sous une pyramide à

> pointe étoilée (1)? Fils chéri de la mémoire, • grand héritier
de la gloire , que t'importe

(1) G*est la traduction mot pour mot : on peut aussi traduire
(par un de ces souvenirs classiques si familiers au génie de Mil-
ton) une pyramide dont le sommet frappe les astres, porte les
astres, perce les astres.

Sâ8 ESSAI

» un si faible témoignage de ton nom , toi qn » t'es bâti , à
notre merveilleux étouneot, le

> un monument de longue vie...; tu demeures » enseveli dans
une telle pompe , que les rois,

> pour avoir un pareil tombeau, souhaiteraient » mourir. >

Whatncds my Sliakspear , for hîshonor'd bones. The labour
of an ag;c in pilcd stones ?

Or tliat liis liallov'd reliques shoold be hid Under a stary-poin-
ting pyramid ?

Dear son of memory, greatbeir of faroe, Whad need'st thou
such yeak ^iineesof thy name? 'fhou in our wonder and asCo-
niskment. Hast built thyself a live-long monument.

And so sepulchr'd in such pomp dostlîe, That Kings, for such a
tomb, -would ntîsh io die.

Michel -Ange, enviant le sort et le génie de Dante, s'écrit :

Pur fuss' io tal :

Per r aspro esilio suo con sua virtute, Darci del mondo il piu felice stato.

« Que n'ai-je été tel que lui !... Pour son dur » exil avec sa vertu , je donnerais toutes les ■ félicités de la terre. ■ Le Tasse célèbre CaïmQ^xi% ^wcat^ Y^^ai3^<

gnoré, et lui sert de Renommée en attendant 9 Messagère auK cent bouches.

Vasco

* buoa Lui^ri

Tant' oltre stende il glorioso volo ,

Che i tuoi spalmati Icgni ander men lunge.

(Camoens.)

< Vasco Camoêns a tant déployé son vol glorieux , que tes vaisseaux spalmés ont été moins loin. >

Est- il rien de plus admirable que cette société 'illustres égaux se révélant les uns aux autres ar des signes , se saluant , et s'entretenant ensmble dans une langue d'eux seuls connue ?

Mais que pensait Milton des prédictions heueuses faites aux Stuart à travers le terrible rame du Prince de Danemark f L'apologiste u jugement de Charles I" était à même de rouver à son Shakespeare qu'il s'était trompé;

pouvait lui dire , en se servant de ces paroles 'Haralet, l'Angleterre n'a pas encore usé les mliers avec lesquels elle a suivi le

corps ! La rophétie a été retranchée : les Stuaris ont isparu d'Hamlet comme du monde.

QUE j'ai mal jugé shakspbare autrefois.

FAUX ADMIRATEURS DU POETE

J'ai mesuré autrefois Shakspeare avec la lunette classique; instrument excellent pour apercevoir les ornemens de bon on de mauvais goût, les détails parfaits ou imparfaits; mais miscroscope inapplicable à l'observation de l'ensemble , le foyer de la lentille ne portant J que sur un point et n'embrassant pas la surface 1 entière. Dante , aujourd'hui l'objet d'une de mes plus hautes admirations, s'offrit à mes yeux dans la même perspective raccourcie. Je voulais trouver une épopée selon les règles \ dans une épopée libre qui renferme l'histoire ; des idées, des connaissances , des croyances, ^ des hommes et ^es événemens de toute une époque; monument semblable à ces cathédrales empreintes d\x ^éule des vieux âges , où

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE A19GLAISE. SSI

légance et la variété des détails égalent la indeur de la majesté de Tensemble.

L'école classique , qui ne mêlait pas la ?ie 8 auteurs à leurs ouvrages , se privait encore in puissant moyen d'appréciation. Le ban- »ement da Dante donne une clé de son gé- 3 : quand on suit le proscrit dans les cloitriss il demandait la paix ; quand on assiste à la mposition de ses poèmes sur les grands chens, en divers lieux de son exil; quand on tend son dernier soupir s'exhaler en

terre rangère ; ne lit-on pas avec plus de charme I belles strophes mélancoliques des Trois sstinées de l'homme après sa mort ?

Qu'Homère n'ait pas existé ; que ce soit la *èce entière qui chante au lieu d'un de ses s, je pardonne aux éruaits cette poétique résie ; mais toutefois je ne veux rien perdre » aventures d'Homère. Oui, le Poète a né- «HÛrement jo|ié dans son berceau avec neuf urterelles; son gazouillement enfantin resmbloit au ramage de neuf espèces d'oiseaux.

ie:^Tous ces faits incontestables 9 Gomment imprendrez-vous alors la ceinture de Vénus ?

irgue des anachronismes ! «le tiens que la vie li père des fables a été retracée par Hérodote , ?re de Vhiatœre, Pourquoi donc setsàv^e A\fe

à Ghio et à Smirne , si ce n'eût été pour y saluer l'école et le fleuve de Méléligènes , en dépit de Wolf , de Woold , dllgen , de Dugat Montbel et de leurs semblables ? Des traditions relatives au chantré de l'Odyssée , je ne repousse que celle qui fait du Poète un Hollandais. Génie de la Grèce, génie d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Sapho , deSimonide, d'Alcée, trompei-nous toujours : je crois ferme à tos mensonges; ce .. que vous dites est aussi vrai qu'il est vrai que je vous ai vu assis sur le raont Hymète , au milieu des abeilles, sous le portique d'un couvent de caloyers : vous étiez devenu chrétien , mais TOUS n'en aviez pas moins gardé votre lyre d'or, et vos ailes couleur du ciel où se dessinent les ruines d'Athènes*

Toutefois si jadis on resta trop en deçà du romantique, maintenant on a passé le but; chose ordinaire à l'esprit français qui sautille du blanc au noir comme le Cavalier du jeu d'échecs. Le

pis est que notre enthousiasme actuel pour Sbakspeare est moins excité par ses clartés que par ses taches ; nous applaudis* sons en lui ce que nous sifflerions ailleurs.

Pensez-vous que les adeptes soient ravis des traits de passion de l'^oiûfeo ^v Viiiûsîo»'^. "^^

SUR LA LITTERATURE AITGLAISE. ââS

8*agit bien de cela ! Vous n*avez donc pas en- . tendu Mercutio comparer Roméo à un hareng saure sans ses œufs f

Without bis roe, like a dried herring.

Pierre n'a-t-il pas dit aux musiciens : « Je ne * vous apporterai pas des croches, ^e ferai de vous » un ré, je ferai de vous un fa; no/ejs-moi bien. »

/ will carry no crotchets : J' ill re you , J* ill fa you : do you note me.

Pauvres gens qui ne sentez pas ce qu*il y a de merveilleux dans ce dialogue : la nature elle-même prise sur le fait! Quelle simplicité! quel naturel ! quelle franchise! quel contraste comme dans la vie ! quel rapprochement de tous les langages , de toutes les scènes , de tous les rangs de la société !

Et toi , Shakspeare , je te suppose revenant au monde, et je m'amuse de la colère oà te mettraient tes faux adorateurs. Tu t'indignerais du culte rendu à des trivialités dont tu serais le premier à rougir, bien qu'elles ne fussent pas de toi , mais de ton siècle ; tu déclarerais incapables de sentir tes beautés , des hommes capables de se passionner pour tes défauts , capables

surtout de les imiter de sang-froid ^ au milieu des mœurs nouvelles.

OPINION DES ANGLAIS

Voltaire fit connaître Shakspeare à la France. Le jugement qu'il porta d'abord du tragique anglais fut • corame la plupart de ses premiers jugemens , plein de mesure, de goût et d'impartialité. Il écrivait à lord Bolingbroke vers 1730:

« Avec quel plaisir n'ai-je pas vu à Londres • votre tragédie de Jules César qui, depuis » cent cinquante années , fait les délices de vo-

> tre nation ! >

Il dit ailleurs :

« Shakspeare créa le théâtre anglais. Il avait » un génie plein de force et de fécondité., de

> llaturel et de sublime , sans la moindre étin-

> celle de bon goût et sans la moindre connais- » SRDce des règles. 3e\«v\ ^ ^ow^ ^\x^ wx^^^^^^

9SSAI SUR LA LITTÉRATURE AIT6LAISE. 235

hasc^rdée, mais vraie : c'est qae le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais. Il y a de si belles scèuev , des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses farces monstrueuses qu'on appelle tragédies, que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. »

Telles furent les premières opinions de Voltaire sur Shakespeare ; mais lorsqu'on eut voulu ire passer ce génie pour un modèle de perfection , lorsqu'on ne rougit point d'abaisser devant lui les chefs-d'œuvre de la scène grecque et française , alors l'auteur de Mérope sent- ; le danger. Il vit qu'en révélant des beautés, avait séduit des hommes qui , comme lui , ne sauraient pas séparer l'alliage de l'or. Il vout revenir sur ses pas ; il attaqua l'idole par lui-même encensée; il était trop tard , et en vain il se repentit d'avoir ouvert la porte à la médiocrité, iifié le sauvage ivre , placé le monstre sur lui-même.

Irons-nous plus loin dans notre engeoe»

ent que nos voisins eux-mêmes ? En théorie , Imitateurs sans réserve de Shakespeare , leur le en pratique est beaucoup plus circonscrit : pourquoi ne jouent-ils pas tout entier vuivre du Dieu ? par quelle audace ouVr^^

2d6 ESSAI

resserré , rogné , altéré , transposé des scè d'Hamlet, de Macbeth, d'Othello, du M chand de Venûte , de Richard III , etc. ?po
 quoi ces sacrilèges ont-ils été commis par hommes les plus éclairés des trois royaum< Dryden assure que la langue de Shakespeare hors d*u\$age , et il a repétri avec Davenant ouvrages de Shakespeare. Shaftesbury décl que le style du vieux ménestrel est grossi» barbare , ses tournures et son esprit tout•^^ passés de mode. Pope remarque qu'il a é< pour la populace , sans songer à plaire à des prits d'une meilleure sorte , qu'il présente d critique le sujet le plus agréable et le plus goûtant. Tate s'était approprié le J^oi Le alors si complètement oublié qu'on ne s'ap eut pas du plagiat. Rowe dans sa Vie de Sh speare prononce aussi bien des blaspèm Sherlock a osé dire qu't/ n'y a tien de médic dans

Shakspeare ; que tout ce qu'il a écrit escellent ou détestable ; que jamais il ne su ni même ne conçut un plan , mais qu'il \ souvent fort bien une scène. Lansdowi poussé l'impiété jusqu'à refaire le Marchi de Venise. Prenons bien garde à d'innocer méprises : quand nous nous pâmons à t< scène du dénouement de Roméo ei ^u\v

SUR LA LITTÉ&ATURB ANGLAISE. 287

nous croyons brûler d'un pur amour pour Shakspeare , et nos ardens hommages s'ad restent à Garrick. Gomme le jeune Diafoirus , Mnis nous trompons de caresses , de personaeset de comp-Hmens : — « Madame , c'est avec •justice que le ciel vous a concédé le nom de •belle>mère. — Ce n'est pas ma femme, mon- » ôeur , c'est ma fille à qui vous parlez. — Où

• donc est-elle? — Elle va venir. Attendrai-je ,

• mon père, qu'elle soit venue? »

Ecoutons Johnson, le grand admirateur de

Shakspeare, le restaurateur de sa gloire :

« Shakspeare avec ses qualités a des défauts, et i des défauts capables d'obscurcir et d'engour-

■ dir tout autre mérite que le sien... Lesefifu- »sions de la passion , quand la force de la si-

> tnatîon les fait sortir de son génie , sont , pour

■ la plupart, frappantes et énergiques ; mais, t lorsqu'il sollicite son invention , et qu'il tend

• ses faculté;» , le fruit de cet enfantement labo-

- rienx est l'enflure, la bassesse, l'ennui et
- l'obsourité, iumour, tneanness, tedioustiess ,
- > tmd obêcwrity. Dans la narration , il affecte
- > une pompe disproportionnée de diction Il
- a des scènes d'une excellence continue et non
- douteuse ; mais il n'a pas peut-être une seule •pièce qui, si ello était aujourd'hui tccrfcscïv-
- tée comme l'ouvrage d'un contemporain , > put être entendue jusqu'au bout. »

Sommes-nous meilleurs juges d'un auteur anglais que le célèbre critique Jobnson ? Et néanmoins , si nous venions dire maintenant en France des choses aussi crues, ne serionsnous pas lapidés ? Le malin Aristarque n'aurait-il pas raison , quand il soupçonne certains enthousiastes de caresser leurs propres difformités sur les bosses de Shakspeare ?

Si vous vous rappelez ce que j'ai dit des changeniens survenus dans la langue écrite et parlée en Angleterre, et des deux époques où le normand et l'italien envahirent l'idiome anglo-saxon , vous aurez déjà une idée de»

compositions de l'Eschyle britannique. On y retrouve le mélange des sujets et des styles du midi et du nord. Dans les sujets empruntés de l'Italie, Shakspeare transporte le naturel de sentiment des nations Scandinaves et calédoniennes ; dans les sujets tirés des chroniques septentrionales , il introduit l'affectation du style des populations transalpines \ passant de la ballade écos-

saise à la nouvelle italienne, il n'a en propre que son génie : ce présent du ciel était assez beau pour s'en contenter •

(2U^ LES DÉFAUTS DE SHAKSPEARE TIETVNSrIT

A SON SIECLE

IAHGIJÉ DB ShAKSPEARE. — LANGUE DE DAffTE.

Mais , s'il n'est pas raisonnable d'offrir pour Bodèle, dans \^ OEuvres de Shakspeare, ce que l'on stygmatisé dans les autres raonumens delà même époque, il serait injuste d'attribuer aa poète seul des infirmités de goût et de diction , auxquelles son temps était sujet.

L'orateur de la chambre des communes compare Henri VIII à Salomon pour la justice et la prudence , à Samson pour la force et le coulage, à Absalon pour la grâce et la beauté. Un mtre orateur,, de la même chambre, déclare I la reine Elisabeth que , parmi les grands lérislateurs , on a compté trois femmes : la reine ^aleaiina avant le déluge , la reine Cété^ «çx'^'^ ^

et la reine Marie , mère du roi Stilicus ; la reine Elisabeth sera la quatrième. Le roi Jacques P' parle comme le tragique lorsqu'il dit à son parlement: « Je suis Tépoux, et la Grande- » Bretagne est mon épouse légitime ; je suis la » tête , elle est le corps. L'Angleterre et l'Ecosse » étant deux royaumes dans une même île, je » ne puis , moi, prince chrétien, tomber dans » le crime de bigamie. >

Le beau style, vers le milieu du xvi^e siècle, était un canevas scolastique et subtil , brodé de sentences, de jeux de mots et de concetti italiens. Elisabeth aurait pu donner à son Poète des leçons de collège; elle parlait latin , composait des épigrammes en grec, traduisait des tragédies de Sophocle et des harangues de Démosthènes. A sa cour galante , guindée , quintessenciée, pesante et réformatrice, il était du bon ton d'entremêler les locutions anglaises d'expressions françaises, et d'articuler de manière à laisser un doute dans les sons, pour produire une équivoque dans les mots.

En France, même afféterie : Ronsard est à sa manière une espèce de Shakspeare, non par son génie , non par son néologisme grec , mais par le tour forcé de sa phrase. Les Mémoires, charmans d'ailleurs, delà savante Marguerite

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 241

La Margot de Valois, jargonnet une métaphysique sentimentale , qui couvre assez mal des sensations très physiques. Un demi-siècle plus tôt, la sœur de François P^r avait donné des contes, lesquels ont du moins le naturel de ceux de Boccace. La Guêniade , de Pierre-Mathieu, tragédie classique, avec des chœurs, sur un sujet national , reproduit la phraséologie de Shakspeare: d'Épernon s'écrie:

Tenez mes compagnons , monstres abominables , [etez sur Blois l'horreur de vos traits effroyables. Prenez pour mains des crocs, pour yeux des dards de feux, Pour voix un gros canon , des serpens pour cheveux ; !!3iangez Blois en enfer, apportez-y vos gênes, Vos roues, vos gibets, vos feux, vos fouets, vos peines.

Coligni , dans la tragédie qui porte son nom :

3 mânes noircissants es enfers impiteux !

3 mes chers compagnons, hé que je suis honteux

^u'un enfant ait bridé mon effroyable audace ;

^e me reste-t-il , chétif , pour hontoyer ma race ,

Mnon que me cacher, et du vilain licol

De mes bourrelles mains hault estraindre mon col.

11 est bon de faire ici une observation sar lenx hommes que les imaginations à la fois ragues et systématiques de nosjours, coiifoiv^^tvV.

souvent et fort mal à propos , mêlant les temps. Jles positions , les supériorités et les souvenirs.

Il n'en fut pas de Shakspeare comme il en fui de Dante : le trag;ique anglais rencontra une langue non achevée, il est vrai, mais aux trois quarts faite , déjà employée par de grands esprits et des poètes célèbres, Bacon etThonus More , Surrey et Spenser. Cette langue était devenue une espèce de barbare maniérée , grotesquement attifée , surchargée de modes étrangères. Se figure-t-on ce que souffrait Shakspeare, lorsque, au milieu d'une vive conception, il était obligé d'introduire dans sa phrase inspirée quelques mots d'outre-mer : Bonljepfih teste ! ou tel autre. Se représente-t-pn ce colosse obligé d'enfoncer ses pieds énormes dans de petits sabots chinois, trébuchant avec des entraves qu'il rompait en rugissant, comme un lion brise ses chaînes ?

Dante, venu deux siècles et demi avant Shakspeare, ne trouva rien en arrivant an monde. La société latine expirée , avait laissé une langue belle, mais d'une beauté morte; langue inutile à

l'usage commun, parce qu'elle n'exprimait plus le caractère, les idées, les mœurs et les besoins de la vie nouvelle. La nécessité de s'entendre a

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 2^e

vulgaire employé des deux côtés des Alpes du ttidi , et aux deux versans des Pyrénées orientales. Dante adopta ce bâtard de Rome, que les savans et les hommes du pouvoir dédaignaient de reconnaître; il le trouva vagabond dans les rues de Florence , nourri au hasard par la peuple républicain , dans toute la rudesse plébéienne et démocratique. Il communiqua son fils de son choix sa virilité , sa simplicité, son indépendance , sa noblesse , sa tristesse , sa sublimité sainte, sa grâce sauvage. Dante tira du néant la parole de son esprit ; il donna Tétris au verbe de son génie , il fabriqua lui-même la lyre dont il devait obtenir des sons si beaux, Comme ces astronomes qui inventèrent les instrumens avec lesquels ils mesurèrent les cieux. Vitalien et la Divina Comedia jaillirent à la fois de son cerveau; du même coup l'illustre exilé dota la race humaine d'une langue admirable et d'un poème immortel.

fi

AU XVI^e SIÈCLE

Du temps de Shakspeare de jeunes garçons remplissaient encore les rôles de femmes , les acteurs ne se distinguaient des spectateurs que par les plumes dont ils ornaient leurs chapeaux et les nœuds de rubans qu'ils portaient sur leurs souliers; point de mu-

sique dans les eutr'actes. Les pièces se jouaient souvent dans la cour des auberges : les fenêtres de la maison donnant sur cette cour , servaient de loges. Lorsqu'on représentait une tragédie à Londres, la salle était tendue de noir, comme la nef d'une église - ^jour un enterrement.

^Quant au moyen d'illusion , Shakspeare les rapb^elle , en s'en moquant , dans le Songe d'une nuit dél^ * ^^ homme , en-duit de plâtre, figurait la mu?î®*^^® interposée entre Pyrame et Thisbée et p^Aiî^rtement des doigts de cet homme,

^ crevasse formée dans cette muraille. Un comarse avec une lanterne, un buisson et un chien lénifiaient le clair de la lune. La scène, sans hanger, était supposée tantôt un jardin rempli de fleurs, tantôt un rocher contre lequel se irisait un vaisseau, tantôt un champ de bataille »ù quatre matamores désignaient deux armées, ^our attirail dramatique, dans l'inventaire d'une .roupe de comédiens , on trouve un dragon , ane roue pour le siège de Londres, un grand cheval avec ses jambes , des membres de Maures , quatre têtes de Turcs , une bouche de fer, chargée apparemment de prononcer les accens les plus doux et les plus sublimes du poète. On ivait aussi de fausses féaux à l'usage des personnages qu'on écorchait vifs sur la scène, comme le juge prévaricateur dans Cambise; un pareil ■ pectacle ferait aujourd'hui courir tout Paris. Au reste,la vérité du théâtre etl'exacitude du osturae sont beaucoup moins nécessaires à l'art u'on ne le suppose. Le génie de Racine n'em- •runte rien delà coupe de l'habit; dans les chefs- .œuvre de Raphaël , les fonds sont négligés et 3s costumes inexacts. Les fureurs d'Oreste ou I prophétie de Joad , lues dans un salon par 'aima, en frac, faisaient autant d'eFfet que éclaméessnr la scène par Talma ^ en tsi»^V»^\\i

grec ou en robe juive. Iphigénie était accoatrée comme madame de Sévigné , lorsque Boileau adressait ces beaux vers à son ami :

Jamais Iphigrénie , en Âulide immolée , N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée, Que dans Theureux spectacle & nos yeux étalé, En a fait sous son nom verser la Chanmélé.

Cette exactitude dans la représentation de l'objet inanimé , est l'esprit de la littérature et des arts de notre temps : elle annonce la décadence de la haute poésie et du vrai drame j on se contente des petites beautés, quand on est impuissant aux grandes ; on imite, à tromper Fœil , des fauteuils et du velours , quand on ne peut plus peindre la physionomie de Fhomme assis sur ce velours et dans ces fauteuils. Cependant une fois descendu à cette vérité delà forme matérielle , on se trouve forcé de la reproduire, car le public , matérialisé lui-même , Texige.

A, répoque de Shakspeare les Gentlemen se tenaient sur le théâtre , ayant pour siège les planches mêmes, ou un tabouret dont ils payaient le prix. Le parterre , debout et pressé, roulait dans un trou noir et poudreux : c^étaient deux camps hostiles eu ^^é^w^^. L^ ^cierre

accueillait les Gentlemen avec des huées , leur jetait de la boue et leur crachait au nez en criant : « jâbas les sots! > Les gentlemen ripostaient par les épithètes de Stinkards et d'aniluaux. Les Stinkards mangeaient des pommes et buvaient de la bière ; les Gentlemen jouaient aux cartes , et fumaient le tabac nouvellement introduit. Le bel air était de déchirer les cartes comme si l'on avait fait quelque grande perte, d'en jeter avec colère les dé-

bris sur l'a van tscène y de rire, de parler haut , de tourner le dos aux acteurs. Ainsi furent accueillies et respectées, à leur apparition, les tragédies du grand maître : John Bull lançait des trognons de pomme à la Divinité dont il encense aujourd'hui les images. L'insulte de la Fortune fit de Shakspeare et de Molière deux comédiens, afin de donner pour quelques oboles , au dernier des misérables, le droit d'outrager à la fois des chefs-d'œuvre et deux grands hommes.

Shakspeare a retrouvé Tart dramatique ; Molière l'a porté à sa perfection ; semblables à deux philosophes anciens, ils s'étaient partagé l'empire des ris et des larmes, et tous les deux se consolait peut-être des injustices du sort, l'un en peignant les travers, l'autre les douleurs des hommes.

GARACTÈHE DU GENIE DE SHAKSPEARE

Shakspeare est donc admirable encore en raison des obstacles qu'il lui fallut surmonter. Jamais esprit plus vrai n'eut à se servir d'une langue plus fausse ; heureusement il ne savait presque rien , et il échappa par son ignorance à l'une des contagions de son siècle : des chants populaires , des extraits de l'histoire d'Angleterre, puisés dans le Miroir des Magistrats, de lord Buckhurst , des lectures des Nouvelles françaises de Belleforest, des versions des poètes et des conteurs de l'Italie , composaient toute son érudition. Ben-Johnson, son rival, son admirateur et son détracteur, était au contraire très instruit. Les cinquante-deux commentateurs de Shakspeare ont recherché curieusement les traductions

des auteurs anciens , qui pouvaient exister de
soïileTi\\i^.^u^T^\\sia.x^s^

ESSAI SUR LA LITTERATURE AI^GLAISE. â49

comme pièces dramatiques, dans le catalogue, qu'âne Jocaste , tirée des Phéniciennes d'Euripide , VAndria et V Eunuque de Térence , les Ménechmes de Plaute, et les tragédies de Sénèque. Il est douteux que Shakspeare ait eu connaissance de ces traductions ; car il n'a pas emprunté le fond de ses pièces des originaux irunaâtés en anglais, mais de quelques imitations anglaises de ces mêmes originaux : c'est ce qu'on voit par Roméo et Juliette , dont il n'a pris l'histoire ni dans Girolamo de la Corte, ni dans la nouvelle de Bandello ; mais dans un petit poème anglais, intitulé la tragique Histoire de Roméo et Juliette, Il en est ainsi du SQJet à^Hamlet , qu'il n'a pu tirer immédiatement de Saxo Grammaticus.

La réforme sous Henri VIII, en faisant tomber les Miracles et les Mystères, bâta la renaissance du tbéâtre en dehors du cercle des croyances religieuses; et si l'antiquité grecque n'eût rencontré Shakspeare pour l'empêcher de passer , le Classique se fût emparé des lettres anglaises un siècle avant son triomphe en France.

Au jugement de Samuel Johnson, et c'est en général l'opinion des Anglais, Shakspeare était plutôt doué du génie comique que du génie

tragique : la critique remarque que, dans les scènes les plus patliétiques , le rire prend an Poète , tandb que dans les scènes comiques , une pensée sérieuse ne lui vient jamais. Si nous autres Français nous avons de la peine à sentir le vis comica de Falstaff, tandis que nous s comprenons la douleur de Desdémone, c'est f

que les peuples ont différentes manières de rire, et qu'ils n'en ont qu'une de pleurer.

Les poètes tragiques trouvent quelquefois le comique , les poètes comiques s'élèvent rarement au tragique : il y a donc quelque chose de plus vaste dans le génie de Melpomène, que dans l'esprit de Thalie. Quiconque représente le côté souffrant de l'homme, peut aussi représenter le côté gai , parce que celui qui saisit le plus peut saisir le moins. Au contraire, le peintre qui s'attache aux choses plaisantes , laisse échapper les rapports sévères, parce que la faculté de distinguer les petits objets, suppose presque toujours l'impossibilité d'embrasser les grands. Un seul poète comique marche l'égal de Sophocle et de Corneille , Molière : mais , chose remarquable , le comique du Tartufe et du Misanthrope , par son extrême profondeur, et, si j'ose le dire, par sa tristesse, se rapproche de la gravité tragique.

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 2^K1

Il y a deux manières de faire rire: l'une en de présenter d'abord les défauts, et de mettre ensuite en relief les qualités : ce comique mène quelquefois à l'attendrissement :

l'autre manière consiste à donner d'abord des louanges, et à couvrir ensuite la personne louée de tant de ridicules, qu'on finit par perdre l'estime qu'on avait conçue pour de nobles talents ou de hautes vertus. Gè comique est le nihil tairi, qui flétrit tout.

Le caractère dominant du fondateur du théâtre anglais , se forme de la nationalité, de l'éloquence, des observations, des pensées, des maximes tirées de la connaissance du cœur humain et applicables aux diverses conditions de l'homme ; il se forme surtout de l'abondance de la vie. On comparait un jour le génie

do Racine à l'Apollon du Belvédère, et le génie de Shakspeare à la statue équestre de Philippe IV , à Notre-Dame de Paris : « Soit, ré-

- pondit Diderot : mais que penseriei-vous si ■ cette statue de bois , enfonçant son- casque , > secouant ses gantelets , agitant son épée , se

- mettait à chevaucher dans la cathédrale ? ■ Le poète d'Albion, doué de la puissance créatrice, anime jusqu'aux objets inanimés; décorations, planches de la scène, rameau d'ar-

tM ESSAI

bre, brin de brayère, OHseraens, tout parle rien n'est mort sous son toucher, pas même 1 Mort.

Shakspeare fait un grand usage des con trastes ; il aime à mêler les divertissemens e les acclamations de la joie, à des pompe funèbres et à des cris de douleur. Que de musiciens appelés aux noces de Juliette arri yent précisément pour accompagner son cer cueil ; qu'indifférons au deu^l de la maison ils se livrent à d'indécentes plaisanteries , e s'entretiennent des choses les plus étrangère à la catastrophe : qui ne reconnaît là toute Is vie , qui ne sent toute l'amertume de ce ta bleau, et qui n'a été témoin de pareilles scènes Ces effets ne furent point inconnus des Grecs on retrouve dans Euripide des traces de ce naïvetés que Shakspeare mêle au plus hao ton tragique. Phèdre vient d'expirer; le chœu ne sait s'il doit entrer dans l'appartement d< la princesse.

PREMIER DEMI-ChOEITR.

G)mpagnons , que ferons-nous? Devons-nous entre dans le palais, pour aider k dégager la reine de se liens étroits ?

SECOND DEMI-CHOEVR.

Ce soin appartient a ses esç\aNt%.Vw\tç^\^\ w^ vsçA

ils pas présents? Quand on se mêle de beaucoup d'affaires , il n'y a plus de sûreté dans la vie.

Dans Mécate , la Mort et Apollon échangent des plaisanteries. La Mort veut saisir Aleeste tandis qu'elle est jeune, parce qu'elle ne se soucie pas d'une proie ridée. Ces contrastes touchent de près au terrible , mais aussi une seule nuance , ou trop forte ou trop faible dans l'expression , les rend bas ou ridicules.

r^rjR LA «A^IKRE BE COMPOSER DE SBAKSPEA&E il CORROMPU LEGOCT. ficMIEE EST UK ART.

Shakspeare joue ensemble , et au même moment, la tragédie dans le palais, la comédie à la porte ; il ne peint pas une classe particulière d'individus; il raéle, comme dans le monde réel , le roi et Tesclave , le patricien et le plébéien, le guerrier et le laboureur, l'homme illustre et l'honorable ignoré; il ne distingue pas les genres : il ne sépare pas le noble de Vignoble, le sérieux du bouffon, le triste du gai , le rire des larmes, la joie de la douleur, le bien du mal. Il met en mouvement la société entière , ainsi qu'il déroule en entier la vie d'un homme. Le Poète semble persuadé que notre existence n'est pas renfermée dans un seul jour, qu'il y a unité du berceau à la tombe : ifunnù il tient une \evvT\ e VâV^ .» ^'\V w^ Vi\bikt

pas, il ne vous la rendra que blanchie; le temps lui a remis ses pouvoirs.

Mais cette universalité de Shakspeare a , par l'autorité de Texemple et Tabus de l'imitation , servi à corrompre l'art ; elle a

fondé l'erreur sur laquelle s'est malheureusement établie la nouvelle école dramatique. Si pour atteindre la hauteur de l'art tragique , il suffit d'entasser des sciences disparates sans suite et sans liaison, de brasser ensemble le burlesque et le pathétique, de placer le porteur d'eau auprès du monarque , la marchande d'herbes auprès de la reine : qui ne peut raisonnablement se flatter d'être le rival des plus grands maîtres ? Quiconque se voudra donner la peine de retracer les accidents d'une de ses journées, ses conversations avec des hommes de rangs divers, les objets variés qui ont passé sous ses yeux, le bal et le convoi, le festin du riche et la détresse du pauvre; quiconque aura écrit d'heure en heure son journal aura, fait un drame à la manière du poète anglais.

Persuadons-nous qu'écrire est un art; qu'à cet art a des genres ; que chaque genre a des règles. Les genres et les règles ne sont point arbitraires; ils sont nés de la nature même : l'art a seulement séparé ce que la nature a contourné ^

il a choisi les plus beaux traits sans s'écarter de la ressemblance du modèle. La perfection ne détruit point la vérité : Racine dans toute l'excellence de son art, est plus naïf que Shakespeare, comme Vesprien, dans toute sa divinité, a plus les formes humaines qu'un colosse égyptien.

La liberté qu'on se donne de tout dire et de tout représenter, le fracas de la scène, la multitude des personnages, imposent , mais ont au fond peu de valeur; ce sont liberté et jeux d'enfants. Rien de plus facile que de captiver l'attention et d'amuser par un conte; pas de petite fille qui , sur ce point, n'en remonte aux plus habiles. Croyez-vous qu'il n'eût pas été aisé à Racine de réduire en actions les choses que son goût lui a fait rejeter en récit ? Dans Phèdre, la femme de Thésée eût attenté, sous les yeux du parterre

, à la pudeur d'Hippolyte ; au lieu du beau récit de Thérémène, on aurait eu les chevaux de Franconi et un terrible monstre de carton; dans Britannicus , Néron, au moyen de quelque stratagème de coulisse, eût violé Junie sous les yeux des spectateurs ; dans Bajazet , on eût vu le combat de ce frère du sultan contre les eunuques; ainsi du reste. Racine n'a retranché de ses chefs-d'œuvre que ce que des esprits ordinaires -^ ««LTW»TA.\. \i\sv^\Jx^.Lfl

pYus méchant drame peut faire pleurer raille fois davantage que la plus sublimae tragédie. Les ^^ies larmes sont celles que fait couler une lielle poésie , les larmes qui tombent au son de la lyre d'Orphée ; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur : les anciens donnaient aux furies mêmes un beau visage, parce ^'il y a une beauté morale dans le remords.

Cet amour du laid qui nous a saisis, cette horreur de l'idéal , cette passion pour les bancroches, les culs-de-jatte , les borgnes, les mori- (sauds , les édentés ; cette tendresse pour les verrues , les rides , les escars, les formes triviales, sales, communes, sont une dépravation de l'esprit ; elle ne nous est pas donnée par cette ^ nature dont on parle tant. Lors même que nous aimons une certaine laideur , c'est que nous y trouvons une certaine beauté. Nous préférons naturellement une belle femme à une femme laide, une rose à un chardon, la baie de Naplesà la plaine de Montrouge , le Parthénon à un toit à porc : il en est de même au figuré et au moral. Arrière donc cette école animaiùée et matérialisée qui nous mènerait, dans l'effigie de l'objet , à préférer notre visage moulé avec tous ses défauts par une Machine, à notre ressemblance produite par le piuceaM A'a'^^.v^"^^.

Toutefois je ne prétends pas ôter aux temps et aux révolutions les changeraens forcés qu'ils apportent dans les opinions litté-

raires, comme dans les opinions politiques; mais ces changemens ne justifient pas la corruption du goût; ils en montrent seulement une des causes. Il est tout simple que les mœurs , en changeant , fassent varier la forme de nos peines et de nos plaisirs.

Le silence intérieur régna dans la monarchie absolue sous le pouvoir de Louis XIV et sous la somnolence de Louis XV : manquant d'émotions au dedans, les poètes en cherchaient au dehors; ils empruntaient des catastrophes à Rome et à la Grèce , pour faire pleurer une société assez malheureuse pour n'avoir que des sujets de rire. A cette société si peu accoutumée aux événemens tragiques, il ne fallait pas même présenter des scènes fictives trop sanglantes ; elle aurait reculé devant des horreurs, eussent-elles eu trois mille ans de date, eussent-elles été consacrées par le génie de Sophocle.

Mais aujourd'hui que le peuple, n'étant plus à l'écart , a pris sa place dans notre gouvernement, comme le chœur dans la tragédie grecque ; que des spectacles terribles et réels nous ont occupés depuis le

mouvement communiqué à la société tend à se communiquer au théâtre. La tragédie classique, avec ses unités et ses décorations immobiles , paraît et doit paraître froide : de la froideur à Fennui il n'y a qu'un pas. Par là s'explique , sans l'excuser , l'outrage de la scène moderne , le fac-similé de tous les crimes , l'apparition des gibets et des bourreaux , la présence des assassinats, des viols, des incestes, la fantasmagorie des cimetières, des souterrains et des vieux châteaux.

Il n'existe ni un acteur pour jouer la tragédie classique, ni un public pour la goûter, l'entendre et la juger. L'ordre, le vrai , le

beau, ne sont ni connus, ni sentis, ni appréciés.

Notre esprit est si gâté par le laisser-aller et l'outrecuidance du siècle, que si l'on pouvait iaie renaître la société cbannante des Lafayette et des Sévigné , ou la société des Geofirin et des philosophes, elles nous paraîtraient insipides. Avant et après la civilisation, lorsqu'on n'a pas ou qu'on n'a plus le goût des jouissances intellectuelles , on cherche la représentation des objets sensibles : les peuples commencent et finissent par des gladiateurs et des marionnettes ; les enfans et les vieillards sont paérih et cruel».

CITATIOIS DE SHAKSPEARE.

S*il me fallait choisir parmi les plus beaai ouvrages de Shakspeare , je serais bien embarrassé entre Macbeth, Richard III , Roméo et Juliette , Othello, Jules-César, Hamlet; non que j'estime beaucoup dans la dernière pièce le monologue tant vanté , et pour cause , de l'école voltairienne : je me demande toujours comment le prince très philosophe du Danemarck pouvait avoir les doutes qu'il manifeste sur Tautre vie : après avoir causé avec la « pauvre ombre,» poor ghost, du Roi son père, ne devait-il pas savoir à quoi s'en tenir ?

Une des plus fortes scènes qui soient au théâtre , est celle des trois reines dans Richard II¹ 1 Marguerite , Elisabeth et la Duchesse. Ecoutez Marguerite retraçant ses adversités pour s'endurcir aux misères de ssk t\ n ^ « . ^ N . ^ v ^ sjsKcA . ^ ^ jt

ces mots : « Tu usurpes ma place , et tu ne pren- ' drais pas la part qui te reyient de mes maux? > Adieu , femme dTork ! reine des tristes re- • vers! Farewell , York* a wife, and queen of < sad mischance ! > C'est là du tragique , et du tragique au plus haut degré.

Je ne sais si jamais homme a jeté des regards plus profonds sur la nature humaine que Shakspeare.

TROISIÈME SCÈNE

du quatrième acte de Macbeth :

HACDUFF.

Qui s'avance ici ?

MALCOLM

C'est un Écossais , et cependant je ne le connais pas.

MACDUFF.

Cousin , soyez le bienvenu !

MALCOLM.

Je le reconnais à présent. Grand Dieu, renverse les obstacles qui nous rendent étrangers les uns aux autres!

SOSSE.

Puisse votre souhait s'accomplir !

MACDUFF.

L'Écosse est-elle toujours aussi malheureuse ?

ROSSE

Hélas , déplorable patrie ! elle est presque effrayée de

S63 BSSAI

connoître ses propres maux. Ne TappeUms ph mère . mais
notre tombe. On n'y Toit plus soui sonne, hors Fenfant qui
ignore ses maOïeurs.

pirs, les gémissemens , les cris, frappent les aii sont pdnt re-
marqués. Le plus yiolent chagrin on mal ordinaire : quand la
cloche de la mort se demande à peine pour qui ?

MACDvrr.

récit trop yéritable !

MACDUFF

Et ma femme aussi ?

AOSSE.

Je vous Tai dit.

MAIGOLM.

Prenez courage ; la vengeance offre un remc maux. Courons ;
punissons le tyran.

HACDUFF.

n n'a point d^enfans !

Ce dialogue rappelle celui de Flavia

Curiace dans Corneille. Flavian vient annoncer à Tamant de Camille qu'il a été choisi pour combattre les Horaces.

CVRIACE.

Albe de trois guerriers a -t- elle fait le choix ?

FLAYIAK.

Je viens pour vous Tapprendre.

FLAVIAN

Vous et VOS deux frères.

Les interrogations de Macduff et de Curiace sont des beautés du même ordre : Mes enfans aussi 9 — Femmes , enfans, — Et ma femme aussi 9 — Je vous l'ai dit. — Eh bieh ! qoi soht

IBS TROIS ? Vos DEUX FRÈRES ET VOUS. Qui ?

Vous ET VOS DEUX FRÈRES. Mais Ic mot de Shakspeare i // n'a point d'en fans ! reste sans parallèle.

Le même homme qui a tracé ce tableau, a soupiré la scène charmante des adieux de Roméo et Juliette : Roméo, condamné à Texil, est

surpris par le jour naissant chei Juliette , à laquelle il est marié secrètement :

Wilt thou be gone? It is not yet near day :

It was the nightingale, and not the lark

That pierced the fearful hollow of thine ear , etc.

JDUsm.

Veux-tu déjà partir ? le jour ne paraît point encore c'était le rossignol, et non Talouette, dont la voix a frappé ton oreille alarmée : il chante toute la nuit sur cet oranger lointain. Crois* moi, mon jeune époux, c'était le rossignol

ROMÉO

C'était Talouette, qui annonce Vaurore, ce n'étais pas le rossignol. Regarde , 6 mon amour ! regarde le trait de lumière qui pénètre les nuages dans l'orient. Les flambeaux de la nuit s'éteignent, et le jour s'élève sur le sommet vapoureux des montagnes. 11 où ou partir et vivre, ou rester et mourir.

ROMÉO

Eh bien ! que je sois arrêté ! que je sois conduit à la mort ! si tu le désires, je suis satisfait. Je dirai : la blancheur lointaine n'est pas celle du matin ; ce n'est que le pâle reflet de la lune ; ce n'est pas l'alouette

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. SOIS

» dont les chants retentissent si haut au-dessus de nos » têtes , dans la Toute du ciel ! » Ah ! je crains moins de rester que de partir. Viens, ô mort ! Mais que regardes-tu, ma bien-aimée ? Parlons, parlons encore ensemble , il n'est pas encore jour !

JULIETTE

Il n'est jour ! il est jour ! Fuis, pars, éloigne-toi. C'est Talouette qui chante ; je reconnais sa voix aigüe. Ah ! dérobe-toi à la mort : la lumière croît de plus en plus, n

Ce contraste des larmes du matin et des derniers plaisirs des deux jeunes époux, avec la catastrophe qui va suivre , est bien touchant : le sentiment dramatique en est plus naïf encore que celui des pièces grecques , et moins pastoral que celui des tragi-comédies italiennes. Je ne connais qu'une scène indienne de quelque ressemblance lointaine avec la scène de Roméo et Juliette : encore n'est-ce que par la fraîcheur des images, la simplicité des regrets et des adieux , nullement par l'intérêt de la situation. Sacontala , prête à quitter le séjour paternel, se sent arrêtée par son voile.

SACOKTALA.

Qui saisit ainsi les plis de mon voile ?

UN VIEILLARD

C'est le chevreau que tu as tant de fois nourri des

366 ESSAI SUR LA LITTEEATUJ&E AKGIAISE.

grains du synmaka. Il ne veut pas quitter les pas de sa bienfaitrice.

SACOICTALA.

Pourquoi pleures-tu , tendre chevreau? Je suis forcée d'abandonner notre commune demeure. Lorsque tu perdis ta mère, peu de temps après ta naissance, je te pris sous ma garde. Retourne à ta crèche , pauvre jeune chevreau ; il faut à présent nous séparer.

La scène des adieux de Roméo et de Juliette n'est point indiquée dans Bandello , elle appartient à Shakspeare. Bandello raconte en peu de mots la séparation des deux amans.

A la fine cominciando Vaurora a vùleruscire; si baciaron ; es-trettamente abbracciarono gli amant i, e pteni di lagrime e sospiri si dissero adio,

« Enfin, l'aurore commençant à paraître, » les deux amans se baisèrent , s'embrassèrent » étroitement , et , pleins de larmes et de soa- » pirs f ils se dirent adieu. •

SUITE DES GITATIOrrS.

FFBHBS.

prochez lady Macbeth et Marguerite de mone, d'Ophélia, de Miranda, de Corde Jessica , de Perdita , d'Imogène , et erez émer-Teillés de la souplesse du talent lète. Ces jeunes femmes ont une idéalité inte : le vieux roi Léar, aveugle, dit à ;le Gordélia : « Quand tu me demanderas bénédiction , je me mettrai à genoux et) demanderai pardon ; nous vivrons ainsi)riant et en chantant. »

lélia, bizarrement parée de brins de et de fleurs, prenant son frère pour 3t qu'elle aime et qui a tué son père , lui le ces paroles :
« Voilà du romarin ; c'est r la mémoire; je vous eu "çtX^^ ^^"^^

» amour , souTenez-TOus de moi

» Je TOUS donnerais bien des Tiolettes, mais » elles se sont toutes fanées , quand mon père » est mort. »

Dans Hamlet , dans cette tragédie des^ aliénés , dans ce Bedlam royal où tout le monde est insensé et criminel , où la démence simulée se joint à la démence vraie , où le fou contrefait le fou , où les morts eux-mêmes fournissent à la scène la tête d'un fou ; dans cet odéon des ombres , où l'on ne Toit que des spectres , où Ton n'entend que des rêveries, que le qui vive des sentinelles, que le criaillement des oiseaux de nuit et le bruit de la mer , Gertrude raconte qu'Ophélia s'est noyée : « Au bord du » ruisseau croit un saule qui réfléchit son » feuillage gris dans le cristal de l'onde. Elle fit » avec ce feuillage de capricieuses guirlandes » entrelacées de coquelicots , d'orties , de mar- » guérites et de ces longues fleurs pourpres » que nos simples bergers appellent d'un nom » grossier , mais que nos froides vierges nom- » ment des doigts de mort. Là , grimpant pour » attacher aux rameaux pendans sa couronne » d'herbes sauvages, une jalouse éclipse se » rompt; Ophélia et son trophée rustique tom- » bent dans le ruisseau en pleurs ; ses robes

s'étaient larges , et la soutiennent un moment semblableà xiue-mermedÇi), Pendant ce temps elle chantait des morceaux de vieilles ballades , comme une personne incapable de sentir son propre péril , ou comme une créature née et reyétue de l'élément qu'elle habite. Hais cela ne pouvait durer ; ses vêtemens appesan-

tis par l'eau qu'ils avaient bue , entraînent la pauvre infortunée de ses lais mélodieux à une fangeuse mort : From melodious lay to muddy death. »

On apporte le corps d'Ophélia dans le cimetière. La coupable reine s'écrie : « Des parfums » au parfum ! adieu ! » sweeis to sweet ! Fareioell ! elle répand des fleurs sur le corps de la jeune fille. « J'avais espéré que tu serais la femme de mon Hamlet ; je pensais , aimable fille, que je sèmerais de fleurs ton lit nuptial et non ton cercueil. »

C'est un enchantement que tout cela.

Othello y au milieu de son délire , dit à Desdémone : « toi , fleur des bois , qui es si belle > et exhales un parfum si doux ! ton approche

» enivre les sens ! je voudrais que tu ne

■ fusses jamais née >

(1) Vierge de la mer , fée de mer. sirène.

Le Maure , prêt à tuer sa femme endormie , s'approche du lit :
« Je yeux respirer encore la

> rose sur sa tige encore un baiser ; en- » core un ! sois telle que tu es là quand ta seras

> morte, et je veux te tuer et je t*airaerai » après. Iwilkillthee; and love thee afier, •

Dans le Conte d'Hiver, on retrouve la même grâce appliquée au bonheur. Perdita s*ad rossant à Florizel :

« Et vous le plus beau de mes amis , je tou- » drais bien avoir quelques fleurs de printemps » qui pussent aller avec votre jeunesse. • • . je

> suis dépourvue de toutes les fleurs dont je vou-

> drais entrelacer les festons pour vous en cou-

• vrir tout entier , vous , mon doux ami. »

Florizel répond :

« Quand vous parlez , je voudrais vous en- B tendre parler toujours; si vous chantez, je

> voudrais vous entendre chanter toujours; je

> voudrais vous voir donner l'aumône , prier , » régler votre maison , tout faire en chantant. » Lorsque vous dansez , je voudrais que vous » fussiez une vague de la mer toujours mo- » bile.
»

Dans Cymbeline , Iraogène est accusée d'infidélité par Posthumus : « Infidèle à sa couche!

* Qu'esl-ce qu'être in^deX^*? ^?X-^^ ^^ n^^^j»

> et d'y penser à lui ; d'y pleurer au son de

> chaque heure ? »

A la caverne , Arviragus croit Imogène morte et la rapporte dans ses bras ; alors Guiderius : — « le plus charmant, le plus beau des lis , a mon frère no te soutient pas la moitié si bien » que tu te soutenais toi-même ! »

— « Mélancolie , dit Belarius , qui ja- » mais a pu sonder ton sein , trouver la terre

> qui indique la côte accessible à ta barque

> languissante ? >

Imogène se jette au cou de Posthumus détrompé : « Reste , lui dit-il , ô mon ame , sus-

> pendue là comme un fruit, jusqu'à ce que • l'arbre meure. »

Hang there like fruit , my soûl

Till the tree die !

« Eh ! quoi , s'écrie Cymbeline , Imogène , I ma fille, n'as-tu rien à demander à ton père? » — Votre bénédiction , seigneur , » répond Imogène en tombant à ses pieds. Your blessing , sir.

Je ne considère ici que le style et je n'entre point dans la composition du drame; je ne montre point ce qu'il y a de poignauV. dL^i%^-

Yit BSSAl sus LA LITTiEATUftS AKGLAISB.

garement d*ophé1ia, de résolution d'amoor dao8 l'adolescente Juliette ; ce qa*il y a de nataré , de passion et de frayear dans Desdéroone, quand Othello la ré?eille pour la tuer ; ce qa'il y a de pieux , de tendre et de généreux dans Imogène , bien qu'en tout cela le romanesque prenne la place du tragique , et que le tableaa tienne plus des sens que de Panie.

MODELES CLASSIQUES

Mai» enfin pleine et entière justice étant rendue à des suavités de pinceau et d'harmonie , je dois dire que les ouvrages de Tère romantique gagnent beaucoup à être cités par extraits : quelques pages fécondes sont précédées de beaucoup de feuilles arides. Lire Shak* speare jusqu'au bout sans passer une ligne , c'est remplir un pieux mais pénible devoir envers la gloire et la mort : des chants entiers de Dante sont une chronique rimée dont la diction ne rachète pas toujours Tennui. Le mérite des monumens des siècles classiques est d'une nature contraire : il consiste dans la perfection de l'ensemble et la juste proportion des parties.

Force est encore de reconnaître une autre vérité : Shakspeare n'a qu'un type ^o\w %fi»

jeunes femmes , toutes si jeunes , qu'elles sont presque des enfans : sœurs jumelles, elles se ressemblent (à part la différence des caractères de fille , A* amante , à* épouse) ; elles ont le même sourire , le même regard , le même son de Toix; si Ton effaçait leurs noms ^ ou si Ton fermait les yeux , on ne saurait laquelle d^entre elles a parlé; leur langage est plus élégiaque que dramatique. Ces têtes charmantes d'éphèbes , sont des croquis tels que ces dessins tracés par Raphaël , lorsqu'il voulait fixer la physionomie d'une figure céleste au moment oii elle apparaissait à son génie ; il se promettait de convertir ce trait en tableau. Shakspeare, obligé de s'en tenir à ses premiers crayons, n'a pas toujours eu le temps de peindre.

N'allons donc pas comparer les ombres ossianiques du théâtre anglais , ces victimes si tendres et cependant si hardies qui se laissent immoler comme de courageux agneaux; n'allons pas

comparer ces Délie de Tibulle; ces Ghariclée d'Héliodore, aux femmes de la scène grecque et française, soutenant à elles seules le poids d'une tragédie. Autres sont des situations isolées, des effets heureux d'un instant, des touches vives; autres des rôles écrits d'un bout à l'autre avec \a mètCL^ ^\i:ç4T\(^T\té > des

ictères fortement accusés, occupant leur place dans le tableau. Les Desdémone, Juliette, les Ophélie, les Perdita, les Goriot, les Miranda, ne sont ni des Antigone, es Electre, ni des Iphigénie, ni des Phèni des Andromaque, ni des Ghimène, ni [Voxane, ni des Moninie, ni des Bérénice, ;s Æsther, ni même des Zaïre et des Amée. Quelques phrases d'une passion émue, ou moins bien rendues en prose poétique, luraient l'emporter sur les mêmes senti- 3 exprimés dans le pur langage des dieux, renie dit à son père :

it-être assez d'honneurs enTironnaient ma vie, ir ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie, qu'en me l'arrachant un sêTcre destin près de ma naissance en eût marqué la 6n.

le d'Agamemnon, c'est moi qui la première, gneur, vous appelai de ce doux nom de père.

las ! avec plaisir je me faisais conter

js les noms des pays que vous allez dompter;

déjà d'Iion présageant la conquête,

in triomphe si beau je préparais la fête.

mime dit à Phœdime :

u m'aimais ; Phœdime, il, fallait me ^leutex ^

Quand d'un titre funeste on me vint honorer, Et lorsque m'arrachant du doux sein de la Grèce Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse. Retourne maintenant chez ces peuples heureux; Et si mon nom encor s'est conservé chez eux , Dis-leur ce que tu vois , et de toute ma gloire, Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire.

La romance du saule approche-t-elle de cette complainte exhalée du doux sein de la Grèce?

Vouslez-Tous des combats de l'amc pour les opposer à l'amour de Juliette et de Desdémone ?

Pauline répond à Polyeucte qui lui conseille de retourner à Sévère :

Que t'ai- je fait, cruel, pour être ainsi traitée, Et pour me reprocher, au mépris de ma foi , Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi ?

Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie , Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.

Polyeucte est allé à la mort, à la gloire; Pauline dit à Félix :

Mon époux, en mourant , m'a laissé ses lumières : Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir, M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir. Je vois , je sais , je crois . je suis désabusée , De ce bienheureux sang tu me vois baptisée ; Je suis chrétienne !

Que cela est beau! quelle lutte de toutes les affections de la nature humaine , au milieu desquelles intervient la Divinité pour

créer miraculeusement une passion nouvelle dans le cœur de Pauline , Tenthausiasme religieux !

On sent qu'on habite des régions plus élevées que la terre où demeurent Desdémone et Juliette. Ce , je suis chrétienne , est une déclaration d'amour dans le ciel.

Et Chimène ? Il faudrait citer le rôle entier. Corneille compose le caractère du Gid et de Chimène d'un mélange d'honneur, de piété filiale et d'amour.

J'aimais, j'étais aimée et nos pères d'accord ;

Et je TOUS en contais la première nouvelle

Au malheureux moment que naissait leur querelle.

La passion , l'entraînement, l'intérêt dramatique , vont croissant et s'échauffant de scène en scène jusqu'à ce vers fameux ;

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix!

lequel amène ce cri de bonheur, de courage , d'orgueil et de gloire :

Paraissez , Navarrois, Maures et Castillans !

Que sont enfin toutes les filles de Shakspeare auprès d'Esther ?

Est-ce toi, chère Ètise ? jour ttDÎs fois heureux! Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux ! Toi. qui, de Benjamin comme moi descendue, Fus de mes premiers ans la compagne assidue , Et qui, d'un même joug souffrant Toppression, M'aidais à soupirer les malheurs de Sion.

On m'élevait alors solitaire et cachée , Sons les yeux vigilans
du sage Mardochée.

Du triste état des Juifs, jour et nuit agité, 11 me tira du sein de
mon obscurité , Et sur mes faibles mains fondant leur délivrance
Il me fit d'un empire accepter Tespérance.

Cependant mon amour pour notre nation A rempli ce palais
des filles de Sion , Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.

Aux pieds de rÉternel je viens m'humilier , Et goûter le plaisir
de me faire oublier.

Mais a tous les Persans je cache leurs familles. Il faut les appe-
ler. Venez , venez mes filles. Compagnes autrefois de ma captivité
, De l'antique Jacob jeune postérité.

S'il était des Huns, Hottentots. Hurons Wendes , Wilzes et
Welches , insensibles à h pudeur, à la noblesse, à la mélodie de ce

ineffable langage, qu'ils soient septante fois sept fois heureux
du charme de leurs propres OQFrages ! « J'ai cru , dit Racine
dans sa pré-

* fisice à ^Eather, que je pourrais remplir toute

* mon action avec les seules scènes que Dieu

* lui-même , pour ainsi dire , a préparées. > Racine avait rai-
son de le croire : lui seul avait cette harpe de David consacrée aux
scènes jpr^parées de Dieu.

En jugeant avec impartialité dans leur ensemble les ouvrages
étrangers et les nôtres (si toutefois on peut juger les ouvrages

étrangers, ce dont je doute beaucoup), on trouverait qu'ég;aux en force de pensée , nous l'emportons par Tordre et la raison de la composition. Le Génie enfante , le Goût conserve. Le Goût est le bon sens du génie; sans le goût, le génie n'est i]u'une sublime folie. Ce toucher sûr, par qui la lyre ne rend que le son qu'elle doit rendre, 3st encore plus rare que la faculté qui crée. l'Esprit et le Génie diversement répartis, enbuis , latens, inconnus , passent souvent parmi tous sans -déballer, comme dit Montesquieu :

Is existent en même proportion dans tous les îges, mais, dans le cours de ces âges, il n'y I que certaines nations , chez ces nations qu'un certain moment où le Goût se montre dans sa

â8o ESSAI 8U& LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

pureté : avant ce momeat, après ce moment , tout pèche par défaut ou par excès. Voilà pourquoi les ouvrages accomplis sont si rares; car il faut qu'ils soient produits aux heureux jours deTu-nion du Goût etdu Génie. Or, cette grande rencontre, comme celle de quelques astres, semble n'arriver qu'après la révolution de plusieurs siècles , et ne durer qu'un instant.

SIÈCLE DE SHAKSPEARE

Le moment de Tapparition d'un grand génie doit être remarqué , afin d'expliquer plusieurs affinités de ce génie , de montrer ce qu'il a reçu du passé, puisé dans le présent, laissé à l'avenir. L^magi nation fantasmagorique de notre épo* ^ue, qui pétrit des personnages avec des nuées; cette imagination maladive , dédaignant la réalité , s'est engendré un Shakspeare à sa façon : l'en-

fant du bouclier de Stratfort est un géant ombé de Pélion et d'Ossa au milieu d'une société sauvage , et dépassant cette société de 3ent coudées ; que sais-je ? Shakspeare est 3omme Dante une comète solitaire qui traversa les constellations du vieux ciel , retourna aux pieds de Dieu , et lui dit comme le tonnerre : I Me voici. »

L'amphigouri et le roman T\oiiVifO\TiX.^T«vV

de cité dans le domaine des fait». Dante parut en un temps qu'on pourrait appeler de ténèbres ; la boussole conduisait à peine le marin dans les eaux connues de la Méditerranée; ni l'Amérique , ni le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance n'étaient trouvés , la poudre à canon n'avait point encore changé les armes, et l'imprimerie le monde ; la féodalité csait de tout le poids de sa nuit sur l'Europe 'Servie.

Mais lorsque la mère de Shakspeare accoucha d'un enfant obscur en 156-4, déjà s'étaient écoulés les deux tiers du fameux siècle de la renais-^ sance et de la Réformation, de ce siècle où les principales découvertes modernes étaient accomplies, le vrai système du monde trouvé, le ciel observé, le globe exploré, les sciences étudiées, les beaux-arts arrivés à une perfection qu'ils n'ont jamais atteinte depuis. Les grandes choses et les grands hommes se pressaient de toutes parts : des familles allaient semer dans les bois de la Nouvelle-Angleterre les germes d'une indépendance fructueuse; des provinces brisaient le joug de leurs oppresseurs , et se plaçaient au rang des nations.

Sur les trônes, après Charles-Quint, François P' , Léon X , WvWîcveuV ^\T\Çi-^x»sv\ ,^x-

sabeth, Henri IV, don Sébastien, et ce Philippe qui n'était pas un tyran vulgaire.

Parmi les guerriers , on comptait : don Juan d'Autriche, le duc d'Albe, les amiraux Veniero et Jean André Doria , le prince d'Orange , les deux Guise, Coligny, Biron, Lesdiguières , ' Mont-luc, La Noue.

Parmi les magistrats , les légistes , les ministres , les politiques : L'Hôpital , Harlay , Du Moulins, Cujas , Sully, Olivarez , Cécil , d'Ossat.

Parmi les prélats, les sectaires, les savants, les érudits , les gens de lettres : saint Charles Borromée , saint François de Sales , Calvin , Théodore de Bèze , Buchanan , Tycho-Brahé , Galilée , Bacon , Cardan , Kepler , Ramus , Scaliger , Etienne , Mauvise , Juste-Lipse , Vida , Baronius , Mariana , Amyot , Du Haillan , Montaigne , Bignon , De Thou , d'Aubigné , Brantôme , Marot , Ronsard et mille autres.

Parmi les artistes : Titien , Paul Veronèse , Annibal Carrache, Sansovino , Jules Romain, le Dominiquin , Palladio , Vignole , Jean Goujon, le Guide, Poussin, Rubens, Van-Dyck, Velasquez : Michel-Ange avait voulu attendre pour mourir l'année de la naissance de Shakspeare.

Loin d'être un chef de civilisation rs^owoxvV

ail sein de la barbarie, Shakspeare, dern du moyen-âge, était un barbare se dr dans les rangs de la civilisation en progi la entraînant au passé. U ne fut poic étoile solitaire , il marcha de concert av astres dignes de son firmament, Can Tasse, Ercilla , Lope de Vega, Galdéron poètes épiques et deux tragiques du pi

ordre. Examinons tout cela en détail , e raençons d'abord par le matériel de la s*

Aux jours de Shakspeare , si la culti l'esprit était poussée plus loin , en diffi^ branches, qu'elle ne l'est même de notre la société matérielle s'était également n Sans parler de l'Italie où les palais, chefs vre des arts, étaient meublés d'autres d'œuvre; de l'Italie , enrichie du comme Florence , de Gênes, de Venise, étincelâ ses manufactures d'étoffes de soie , d'oi velours ; sans aller chercher une civil complète au-delà des Alpes , restons d patrie du poète ; nous y verrons les a rations considérables dues à l'adminis d'Elisabeth.

Erasme nous apprend que sous Hei et Henri VIII, on pouvait à peine n deiûs les appariemeu^ -.W^^ôt^^x^x^wV

le jour qu'au travers de treillis extrêmement Serrés ; les vitraux étaient réservés au fene»trage des châteaux et des églises. Chaque étage des maisons s'avancait en saillie et abritait l'étage au-dessous : portés ainsi sur deux lignes obliques et à redans , les toits se touchaient presque , et les ruf noires se trouvaient quasi fermées par le haut; La plupart des habitations n'avaient point de cheminées; le plain-pied des chambres consistait en un mastic de terre recouvert de joncs ou d'une couche de sable, destinée à absorber les immondices des chats et des chiens. Erasme attribue les pestes , fréquentes alors en Angleterre , à la malpropreté des Anglais.

Chez les riches, l'ameublement se composait de tapisseries d' Arras, de longues planches portées sur des tréteaux en guise de tables de réfectoire , d'un buffet, d'une chaise , de quelques bancs et de plusieurs escabelles. Les pauvres dormaient sur une claie ou

sur une paille , ayant pour couverture une serpillière, pour traversin une bûche. Celui qui possédait un matelas de laine et un oreiller rempli de son , excitait l'envie de ses voisins. Harrison déclare tenir ces détails de la bouche des vieillards, et iJ ajoute : * A présent (règne d'EUsabQl\\ U%

E8.SAI

» fermiers ont trois ou quatre lits de phi » garnis de couvertures et de tapis , de tente » de soie ; leurs tables sont parées de li » blanc, leurs buffets garnis de vaisselle de te » d'une salière d'argent , d'une timbale et d' » douzaine de cuillers du méroe raëtal. *

Les fermiers de notre France actuelle , si f de sa civilisation , ne sont pas encore tous rivés à une pareille aisance.

Shakspeare s'éleva sous la protection de c reine qui envoyait le matelot chercher au 1 du monde la richesse du laboureur. Asse paix et de gloire florissait dans l'intérieui l'Angleterre, pour qu'un poète chantât en reté, sans toutefois que la société manqua dedans et au dehors de spectacles propres i muer l'ame et à échauffer la pensée.

Au dedans : Elisabeth offrait en sa perse un caractère historique. Shakspeare avait vi trois ans lorsque Marie Stuart fut décapitée de parens catholiques , peut-être cathol lui-même, il ouït raconter sans doute à scî religionnaires qu'Elisabeth essaya de fairi duire sa captive par Rolstone, afin de la dé norer , et que , profitant du massacre d Saint-Barthélemi, elle fut tentée de livri reine d 'Ecosse au iaViou iie^ÊAio^s^v^» y^v^v»

Qui sait si la curiosité n'avait pas attiré le jeune William de Stratford à Folheringay, au moment de la catastrophe ? Qui sait s'il n'avait pas vu le lit, la chambre, les voûtes tendus de noir, le billot, la tête de Marie séparée du tronc et dans laquelle un premier coup de hache mal appliqué avait enfoncé la coiffe et des cheveux blancs ? Qui sait si ses regards ne s'étaient pas arrêtés sur l'élégant cadavre, objet de la curiosité et de la souillure du bourreau ?

Plus tard Elisabeth jeta une autre tête aux pieds de Shakspeare; Mahomet II décapitait un Icoglan pour faire poser la mort devant un peintre. Étrange composé d'homme et de femme, Elisabeth ne paraît avoir eu dans sa vie enveloppée d'un mystère, qu'une passion et jamais d'amour : « La dernière maladie de cette » reine, disent les mémoires du temps, procé-

> dait d'une tristesse qu'elle a toujours tenue * fort secrète ; elle n'a jamais voulu user de re- » mède quelconques, comme si elle eût pris

> cette résolution de longue main de vouloir » mourir, ennuyée de sa vie, par quelque oc- » casion secrète qu'on a voulu dire être la mort « du comte d'Essex. »

Ce seizième siècle, printemps de la civilisation nouvelle, ger-
mait en Angleterre plus

288 Ess\i

qu'ailleurs; il développait, en les éprouvant, les générations puissantes dont les entrailles portaient déjà la liberté, Crorawell et Milton. Elisabeth dînait au son des tambours et des trompettes, tandis que son parlement faisait des lois atroces contre les pa-

pistes , et que le joug d'une sanglante oppression s'appesantissait sur la malheureuse Irlande. Les hautes œuvres de Tyburn se mêlaient aux ballets des nymphes , les austérités des puritains aux fêtes de Kenilworthjes comédies aux sermons, les libelles aux cantiques, les critiques littéraires aux discussions philosophiques et aux controverses des sectes. Un esprit d'aventures agitait la nation comme à l'époque des guerres de la Palestine: des volontaires croisés protestans s'embarquaient pour aller combattre les idolâtres, c'est-à-dire les catholiques; ils suivaient sur l'Océan sî Francis Drake, sir Walter Raleigh , ces Pierre Termite de mers, amis du Christ, ennemis de la croix. Engagés dans la cause des libertés religieuses , les Anglais servaient quiconque cherchait à s'affranchir; ils versaient leur sang sou' le panache blanc d'Henri IV, sous le drapeai jaune du prince d'Orange. Shakspeare assistait à ce spectacle : il entendit gronder les orage: protecteurs qui ^elëreivl le«i débris des vais-

seaux espagnols sur les grèves de sa patrie délivrée.

Au dehors , le tableau ne favorisait pas moins l'inspiration du poète: en Ecosse, l'ambition et les vices de Murray, le meurtre de Rizzio, Darnley étranglé et son corps lancé au loin, Bothwell épousant Marie dans la forteresse de Dnnbar , obligé de fuir et devenant pirate en Norwége , Morton livré au supplice.

Dans les Pays Bas, tous les malheurs inséparables de l'émancipation d'un peuple : un cardinal de Granvelle, un duc d'Albe, la fin tragique du comte d'Ëgmont et du comte de Horn.

Ën Espagne, la mort de don Carlos, Philippe II bâtissant le sombre Æscorial, multipliant les auto-da-fé, et disant à ses méde-

cins : « Vous craignez de tirer quelques gouttes de • sang à un homme qui en a fait répandre des » fleuves. »

En Italie, l'histoire de la Genci renouvelée des anciennes aventures de Venise, de Vérone, de Milan , de Bologne, de Florence.

En Allemagne, le commencement de/Wallenstein.

En France , la plus prochaine terre de la patrie de Shakspeare , que vo^a\VA\ ?

Le ioscîn de la Saint-Bartbelenii sontia la huitième année de la vie de l'auteur de Macbeth : l'Angleterre retentit de ce massacre ; elle en publia les détails exagérés, s'ils pouvaient l'être. On imprima à Londres et à Edimbourg, on vendit dans les villes et dans les campagnes des relations capables d'ébranler l'hnagination d'un enfant. On ne s'entretenait que de recueil fait

par Elisabeth à l'ambassadeur de Charles IX,

• Le silence de la nuit régnait dans toutes les » pièces de l'appartement royal. Les dames et » les courtisans étaient rangés en haie de » chaque côté, tous en grand deuil , et quand » l'ambassadeur passa au milieu d'eux , aucun » ne jeta un regard de politesse, ni ne lui ren-

* dit son salut. • Marloe mit sur la scène le Massacre de Paris : et Shakspeare à son début put s'y trouver chargé de quelque rôle.

Après le règne de Charles IX, vint celui d'Henri 111 , si fécond en catastrophes : Catherine de Médicis, les mignons, la journée des barricades, regorgement des deux Guise à Blois , la mort d'Henri III à Saint-Cloud , les fnreurs de la Ligue, l'assassinat d'Henri IV, variaient sans cesse les émotions d'un poète qui vit se

dérouler cette longue chaîne d'événementa» Les soldats d'YAVasi-
VieXlb. ^\^ comte d'Essex

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. S9]

J'ai-même, mêlés à nos guerres civiles, combattirent au Havre ,
à Ivry , à Rouen , à Amiens. Quelques vétérans de l'armée an-
glaise pou- Taient conter au foyer de William ce qu'ils avaient su
de nos calamités et de nos champs de bataille.

C'était donc le génie même de son temps , qui soufflait à
Shakspeare son génie. Les drames innombrables , joués autour
de lui , préparaient des sujets aux héritiers de son art : Charles
IX, le duc de Guise, Marie Stuart , don Carlos , le comte d'Essex,
devaient inspirer Schiller , Ottway , Alfieri , Campistron , Thomas
Corneille , Chénier , Raynouard.

Shakspeare naquit entre la révolution religieuse commencée
sous Henri VIII , et la révolution politique prête à s'opérer sous
Charles I". Tout était meurtre et catastrophe au dessus de lui ;
tout fut meurtre et catastrophe au dessous. Au règne d'Edouard
VI : Sommerset, le protecteur du royaume et oncle du jeune roi,
envoyé au supplice.

Au règne de Marie : les martyrs du protes- tantisme , Jane
Gray décapitée, Philippe , exterminateur des protestans , débar-
quant en Angleterre, comme pour passer en revue et dévouer à la
mort le camp ennemi.

2M ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. I

Au règne d'Elisabeth : les martyrs du catholicisme; Elisabeth
elle-même, marquée de la fonction sainte , selon le rit romain, et
devenue la persécutrice de la foi qui lui posa la couronne sur la

tête, Elisabeth , fille de cette Anne Bouleyn, cause du schisme, sacrifiée après Thomas Morus, morte à demi-folle, priant , riant , comparant la petitesse de son cou à la largeur du coutelas de l'exécuteur.

Shakspeare , dans sa jeunesse , rencontra de deux moines, de leurs cloîtres, lesquels avaient vu Henri VIII, ses réformes, ses destructions de monastères, ses fous, ses épouses, ses maitresses, ses bourreaux : lorsque le poète quitta la Tête, Charles P' comptait seize ans.

Ainsi , d'une main, Shakspeare avait pu ton* cher les têtes blanchies que menaça le glaive de l'avant-dernier des Tudor ; de l'autre , la tête brune du second des Stuart , que peignit Yan-Dyck , et que la hache des parlementaires devait abattre. Appuyé sur ces fronts tragiques, le grand tragique s'enfonça dans la tombe; il remplit l'intervalle des jours où il vécut , de ses spectres , de ses rois aveugles , de ses ambitieux punis , de ses femmes infortunées , afin de joindre par des fictions analogues les réalités du passé aux réalités de l'aveuic*

•tar.

nf

ni

SHAKSPEARE

Jacques 1^{er} gouverna entre l'épée qui l'avait effrayé dans le ventre de sa mère et Tépée qui fit mourir mais ne fit pas trembler son

fil. Son règne sépara Téchafaud de Fotheringay de celui de White-Hall ; espace obscur où s'éteignirent Bacon et Shakspeare.

Ces deux illustres contemporains se rencontrèrent sur le même sol ; je vous ai nommé plus haut les étrangers leurs compagnons de gloire. La France, la moins bien partagée alors dans les lettres , ne nous offre qu'Amyot , de Thou, Ronsard et Montaigne; esprits d'un moindre vol : Hardy et Garnier balbutiaient à peine les premiers accens de notre Melpomène. Toutefois la mort de Rabelais n'avait précédé que de quinze années la naissance àiÇi 'SVv*^ -

204 BSSAI

speare : le bouffon eut été de taille à se mesurer avec le tragique.

Celui-ci avait déjà passé trente-un ans sur la terre, quand l'infortuné Tasse et l'héroïque Ei'cilla la quittèrent, tous deux morts en 1595. V Le poète anglais fondait le théâtre de sa nation, lorsque Lope de Vega établissait la scène espagnole : mais Lope eut un rival dans Galdéron. ' L'auteur du Meilleur Alcade était embarqué en ^ qualité de volontaire sur l'invincible Armada \ au moment où l'auteur de Fa/«^a^ calmait les inquiétudes de la belle Vestale assise sur le trône d'Occident,

Le dramatisle castillan rappelle cette fameuse flotte dans la Fuerza lastimosa : ^Les vents, » dit-il , détruisirent la plus belle armée navale » qu'on ait jamais vue. » Lope venait l'épée au poing assaillir Shakspeare dans ses foyers , comme les ménestrels de Guillaume le Conquérant attaquèrent les Scaldes d'Harold. Lope a fait de la religion ce que Shakspeare a fait de l'histoire : les personnages du premier entonnent sur la scène le Gloria Patri

entrecoupé de romances ; ceux du second chantent des ballades égayées des lazzi du fossoyeur.

Blessé à Lépaute en 1570, esclave à Alger ea 1575, racheté etv \^^\., Cet^wiles.» qui

SUR LA. LITTÉRATURE ArïGLAISE. 296

mença dans une prison son inimitable comé- , n'osa la continuer que long-temps après, i le chef-d'œuvre avait été méconnu! Cerites mourut la même année et le même mois e Shakspeare : deux documens constatent la :hesse des deux auteurs.

William Shakspeare, par son testament, .'gue à sa femme le second de ses lits après le aeilleur ; il donne à deux de ses camarades Je théâtre trente-deux schellings pour acheter une bague ; il institue sa fille aînée , Suzanne , sa légataire universelle ; il fait quelques petits cadeaux à sa seconde fille Judith , laquelle signait une croix au bras des actes , déclarant ne savoir écrire.

Michel Cervantes reconnaît , par un billet , qu'il a reçu en dot de sa femme , Catherine Salazor y Palacios, un dévidoir, un poêlon de fer, trois broches/ une pelle, une râpe, une vergeté , six boisseaux de farine , cinq livres de cire , deux petits escabeaux , une table à quatre pieds, un matelas garni de sa laine, un chandelier de cuivre , deux draps de lit, deux enfans Jésus avec leurs petites robes et leurs chemises , quarante-quatre poules et poulets avec un coq. U n'y a pas aujourd'hui si mince écrivain qui ne crie à l'injustice des hommes,

à leur mépris pour les talens, s'il n'est gorgé *^_^ de pensions dont la centième partie aurait fait la fortune de Cervantes et de Shakspeare. Le peintre du Fou du roi Léar alla donc , en 1616,

chercher un monde plus sage , avec le peintre de Don Quichotte; dignes compagnons de voyage.

Corneille était venu pour les remplacer dans cette famille cosmopolite de grands hommes dont les fils naissent chez tous les peuples, comme à Rome les Brutus succédaient aux Brutus, les Scipion aux Scipion. Le chantre du Cid , enfant de six ans , vît les derniers jours du chantre ^Othello, comme Michel-Ange remit sa palette, son ciseau , son équerre et sa lyre à la mort , Tannée même où Shakspeare, le cothurne au pied , le masque à la main , entra dans la vie , comme le poète mourant de la Lusitanie salua les premiers soleils du poète d'Alhion. Lorsque le jeune houcher de Stratford , armé du couteau , adressait , avant de les égorger , une harangue à ses victimes , les brehis et les génisses , Gamoêns faisait entendre au tombeau d'Inès, sur les bords du Tage, les accents du cygne :

* Depuis tant d'années que je vous vais chann tant , ô nymphes du Tage , ô vous, Lusîta-

«niens, la fortune me traîne errant à traYe)*s » les malheurs et les pénis , tantôt sur la mer , a tantôt au milieu des combats , tan-

> tôt dégradé par une honteuse indigence , sans

> autre asile qu'un hôpital Il ne suffi-

> sait pas que je fusse voué à tant de misères , » il fallait encore qu'elles me vinssent de ceux- • là mêmes que j'ai chantés : Poètes!

> vous donnez la gloire ; en voilà le prix. . .

Vad os annos de&cendo , e jk do estio Ua poucQ que passar até o outono , etc.

> Mes années vont déclinant , avant peu j'au- I rai passé de l'été à l'automne. Les chagrins » m'entraînent au rivage du noir repos et de » l'éternel sommeil. »

Faut-il donc que chez toutes les nations et dans tous les siècles , les plus grands génies arrivent à ces dernières paroles du Camoêns!

Milton , âgé de huit ans quand Shakspeare mourut , s'éleva comme à l'ombre du tombeau de ce grand homme; Milton se plaint aussi d'être venu dans de mauvais jours , un siècle trop tard. Il craint que la froideur du climat ou des ans n'ait engourdi ses ailes humiliées.

298 K8SAI sum la uttuatubs asglaisb.

cold climat, or yeara damp, my

inieDdedwîng depresl. • .

Il a cette frayear au moment même où il écrit le nea?ième lirre da Paradù perdu ,([\ii renferme la séduction d^Ève, et les scènes les plus pathétiques entre Èyc et Adam!

Les hommes divins , prédécesseurs ou comtemporains de Shakspeare , ont quelque chose eu eux qui participe de la beauté de leur patrie : Dante était un citoyen illustre et un guerrier vaillant : le Tasse eût été bien placé dans la troupe brillante qui suivait Renaud; Lope et Caldéron portèrent les armes; Ercilla est à la fois THomère et l'Achille de son épopée; Cervantes et le Camoêns montraient les cicatrices glorieuses de leur courage et de

leur infortune. Le style de ces poètes-soldats a souvent rélévation de leur existence : il aurait OaHu à Shakspeare une autre carrière ; il est passionné dans ses compositions, rarement noble : la dignité manque quelquefois à son style , comme elle manque à sa vie.

TIE DE SHAKSPEARE

Et quelle a été cette vie ? qu'en sait-on ? peu de chose. Celui qui Ta portée , Ta cachée , et ne s'est soucié ni de ses travaux ni de ses jours.

Si l'on étudie les sentimens intimes de Shakspeare dans ses ouvrages , le peintre de tant de noirs tableaux semblerait avoir été un homme léger , rapportant tout à sa propre existence : il est vrai qu'il trouvait assez d'occupation dans une aussi grande vie intérieure. Le père du poète t probablement catholique , d'abord chef bailli et alderman à Stratford, était devenu marchand de laine et boucher. William, 61s aine d'une famille de dix enfans, exerça le métier de son père. Je vous ai dit que le dépositaire du poignard de Melpomène saigna des veaux avant de tuer des tyrans , et qu'il adressait des harangues pathétiques aux spec-

SOO ESSM

tateurs de Tinjaste mort de ces mnoceai tes. Shakspeare , dans sa jeunesse , livra un pommier resté célèbre, des assauts d<cbons de bière aux trinqueurs de Bidfc dix-buitans il épousa la Rlle d'un cultiv:

Anna Hatway , plus âgée que lui de seize années. Il en eut une première fille , et puis jumeaux, un fils et une fille. Cette fée ne le fixa et ne le toucha guère; il ou bien et si vite madame Anna , qu'il ne s'en vint que pour lui laisser , par interligne son testament mentionné plus haut, le de ses lits après le meilleur.

Une aventure de braconnier le chassa village. Appréhendé au corps dans le p^{er} sir Thomas Lucy , il comparut devant To et se vengea de lui en placardant à sa une ballade satirique. La rancune de speare dura ; car de sir Thomas Lucy :

bailli Shallow, dans la seconde pat Henri VI, et Taccabla des bouffonnei Falstaff. La colère de sir Thomas ayant Shakspeare de quitter Stratford , il alh cher fortune à Londres.

La misère l'y suivit. Réduit à garder 1 vaux des gentlemen à la porte des th il disciplina une troupe d'intelligens sen

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 301

({ni prirent le nom de garçons de Shakspeare (Shakspeare's Boys). De la porte des théâtres se glissant dans la coulisse , il y remplit la fonction de call boy (garçon appeleur). Green, son parent , acteur à Black-Friars , le poussa de la coulisse sur la scène , et d'acteur il devint au[^] leur. On publia contre lui des critiques et des pamphlets auxquels il ne répondit pas un mot* H remplissait le rôle de frère Laurence dans Roméo et Juliette , et jouait celui du spectre à sins Hamlet d'une manière effrayante. On sait qu'il joutait d'esprit avec Ben-Johnson au club de la Sirène, fondé par sir Walter Raleigh.

Le reste de sa carrière théâtrale est ignoré ; ses pas ne sont plus marqués dans cette carrière que par des chefs-d'œuvre qui

tombaient deux ou trois fois l'an de son génie , bis pomis util8_ arbos , et dont il ne prenait aucun souci. Il n'attachait pas même son nom à ces chefsd'œuvre , tandis qu'il laissait écrire ce grand Qom au catalogue de comédiens oubliés, entre-parleurs (comme on disait alors) dans des pièces encore plus oubliées. Il ne s'est donné la peine ni de recueillir ni d'imprimer ses drames : la postérité , qui ne lui vint jamais en mémoire , les exhuma des vieux répertoires , 3omme on déterre les débris d'une statue de

9od ESSAI

Phidias parmi les obscures images des athlètes d'Olympie.

Dante se joint sans façon an groupe des grandi poètes : Vidi quattro grand ombre a tnoi venin; le Tasse parle de son immortalité; ainsi des autres. Shakspeare ne dit rien de sa personne , |7 de sa famille, de sa femme, de son fils (mort f^ à l'âge de douze ans) , de ses deux filles , de son pays , de ses ouvrages, de sa gloire; soit qu'il n'eut pas la conscience de son'^énie, soit qu'il en eût le dédain ; il parait n'avoir pas cru au souvenir : « Ah I ciel , s'écrie Hank>

> let , mort depuis deux mois et pas encore J a oublié ! On peut espérer alors que la mé- 1

> moire d'un grand homme lui survivra six i 9 mois; mais, par Notre-Dame , il faudra pour

> cela qu'il ait bâti des églises; autrement, qu'il

» se résigne à ce qu'on ne pense plus à lai.» ^

Shakspeare quitta brusquement le théâtre à cinquante ans , dans la plénitude de ses succès et de son génie. Sans chercher des

causes extraordinaires à cette retraite, il est probable que l'insouciant acteur descendit de la scène aussitôt qu'il eut acquis une petite indépendance. On s'obstine à juger le caractère d'un homme par la nature de son talent , jdi réciproquement la nature de ce talent par le ca-

^etère de l'hoinrae ; mais Thomme et le talent ^nt quelquefois très disparates, sans cesser 4*être homogènes. Quel est le véritable homme die Shakspeare le tragique , ou de Shakspeare le joyeux vivant ? Tout les deux sont vrais ; ils *e lient ensemble au moyen des mystérieux rapports de la nature.

Lord Southampton fut l'ami de Shakspeare , et l'on ne voit pas qu'il ait rien fait de consi- ^érable pour lui. Elisabeth et Jaques l'protégèrent l'acteur, et apparemment le méprisèrent. De retour à ses foyers , il planta le premier mûrier qu'on ait vu dans le canton de Stratfort. 11 mourut, en 1616 , à Newplace, sa maison des champs. Né le 23 avril 1564 , ce même jour , 2S avril , qui l'avait amené devant les hommes, le vint chercher, en 1616 , pour le Conduire devant Dieu. Enterré sous une dalle de l'église de Stratford , il eut une statue , assise dans une niche comme un saint , peinte en noir et en éca rlate, repeinte par le grand-père de mis-triss Siddon , et rebarbouillée de plâtre par Malone. Une crevasse se forma , il y a plusieurs années , dans le sépulcre ; le marguillier de surveillance ne découvrit ni ossemens ni cercueil : il aperçut de la poussière , et l'on a dit que c'était quelque chose que d'avoir vu la

304 ESSiLI

poossière de Shakspeare. Le poète, dans une épîtaphe , défendait de toucher à ses cendres : ami du repos , du silence et de

l'obscurité, il se mettait en garde contre le mouvement , le bruit et l'éclat de son avenir. Voici donc toute la vie et toute la mort de cet immortel : une maison dans un hameau, un mûrier, la lanterne avec laquelle Tauteur-acteur jouait le rôle de frère Laurence dans Roméo et Juliette, une grossière effigie villageoise, une tombe entr' ouverte.

Gastrell , ministre protestant , acheta la maison de Newplace ; l'ecclésiastique bourru , importuné du pèlerinage des dévots à la mémoire du grand homme , abattit le mûrier ; plus tard il fit raser la maison , dont il vendit les matériaux. En 1740, des Anglaises élevèrent à Shakspeare, dans Westminster, un monument de marbre ; elles honorèrent ainsi le poète qui tant aima les femmes , et qui avait dit dans Cymbeline : « L'Angleterre est un nid de » cygnes au milieu d'un vaste étang. »

Shakspeare était-il boiteux comme lord Byron, Walter-Scott et les Prières, filles de Jupiter ? Les libelles, publiés contre lui de son vivant, ne lui reprochent pas un défaut si apparent à la scène. Lame se disait d'une main comme d'un pied : lame of o%e Kand, lame %\ ^\fifi ^ en çé-

SUR LA. LITTÉRATURE ATIGLAISE. âo5

aérai , imparfait, défectueux, et se prend dans le même sens au figuré. Quoi qu'il en soit, le hoy de Stratford , loin d'être honteux de son infirmité comme Childe-Harold , ne craint pas de la rappeler à l'une de ses maîtresses :

lame by fortunées dearest spîte.

< Boiteux par la moquerie la plus chère de la » fortune. »

Shakspeare aurait eu beaucoup d'amours, s'i l'on en comptait une par sonnet : total , cent cinquante -quatre. Sir William Davenant se vantait d'être le fils d'une belle hôtelière, amie de Shakspeare , laquelle tenait l'auberge de la Couronne à Oxford. Le poète se traite assez mal dans ses petites od«s , et dit des vérités désagréables aux objets de son culte. Il se reproche à lui-même quelque chose : gémit-il mystérieusement de ses mœurs, ou se plaint-il du peu d'honneur de sa vie ? C'est ce qu'on ne peut démêler. « Mon nom a reçu une flé- » triswsure, my name receives a brand. Ayez » pitié de moi, et souhaitez que je sois renou- » vélé , tandis que , comme un patient volon- » taire, je boirai un antidote d'Eysell contre ma

» forte corruption

p Je ne puis toujours t'avouer, de çeuT ç^\ ^ \w\

» faute déplorée ne te fasse honte. Et toi , ttt » ne peux ra'honorer d'une faveur publique, » sans ravir l'honneur à ton nom , uniess thon » lake thai honourfromthy name, »

Des commentateurs se sont figuré que Shakspeare rendait hommage à la reine Elisabeth ou à lord Southampton transformé symboliquement en une maîtresse. Rien de plus commua au XV^e siècle , que ce mysticisme de sentiment et ces abus de l'allégorie : Hamlet parle d'Yorick comme d'une femme, quand les fossoyeurs retrouvent sa tête : • Hélas! pauvre Yorick!

» je l'ai connu, Horatio : c'était un compagnon

> joyeux et d'une imagination exquise. . .

> Là étaient attachées ces lèvres que j'ai baisées » ne sais combien de fois: that I hâve kiss^d, » / know not how oft, > Au temps

de Shakspeare l'usage de s'embrasser sur la joue était inconnu: Hamlet dit à Yorick ce que Marguerite d'Ecosse disait à Alain Chartier.

Quoi qu'il en soit, beaucoup de sonnets sont visiblement adressés à des femmes. Des jeux d'esprit gâtent ces effusions erotiques , mais leur harmonie avait fait surnommer l'auteur le poète d la langue de miel. Depuis Catulle il est question, chez les nourrissons des muses, d'ane rose qu'il se ^auV \i«X^^ ^ çsv-Asss^t V'?».

H^e , avant qu'elle soit effeuillée ; Shakspeare
patrie plus clair : il invite son amie à renaître
^ans un belle petite fille , laquelle renaîtra à
Son tour dans une autre belle petite fille, et
ainsi de suite ; moyen sûr pour que la rose ,
toujours cueillie , ne soit jamais fanée.

Le créateur de Desdémone et de Juliette vieillissait sans cesser d'être amoureux. La femme inconnue à laquelle il s'adresse en vers charmans , était-elle fière et heureuse d'être l'objet des sonnets de Shakspeare ? on peut en douter : la gloire est pour un vieil homme ce que sont les diamans pour une vieille femme: ils la parent , et ne peuvent l'embellir.

My love is stienngthenM , though more weak in seeming_, etc.

« Mon amour est augmenté , quoique plus faible en apparence; notre amour nouveau n'était encore qu'au printemps, quand j'avais accoutumé de le saluer de mes vers ; ainsi Philo-

mêle chante au commencement de l'été , et retient ses soupirs à mesure que les jours mûrissent ; non que l'été soit maintenant moins doux qu'il était quand les hymnes mélancoliques du rossignol silenciaient la nuit! mais une musique du désert

- s*élèTe à préaeot de chaque rameaa, et » les choses agréables, dcTeoues coimniuiés ,

- perdent leurs plus chères délices. Comme » Toisean , je me tais quelquefois pour ne pas

- TOUS fatiguer de mes chansons. ■

That time of year thoa maj'st . in me bdiold Wben TeDow leaves or none, or (ew,do hang, etc.

Tu peux voir en moi ce temps de l'année où quelques feuilles jaunies pendent aox rameaux qui tremblent à la bise, Toutes en ruine et dépouillées, où nagoère les petiU

oiseaux gazouillaient

Tu Tois en'moi le rayon d'un feu qui s'éteini sur les cendres de sa jeunesse , comme sai un lit de mort où il expire, consumé par c(qui le nourrissait. Ces choses que tu Tois doîTent rendre ton amour plus empresst d'aimer un bien que si tôt tu Tas perdre.

No longer mourn for me when I am dead, Than you shall hear the surly sullen beel, etc.

- Ne pleurez pas long-temps pour moi, quanc » je serai mort : tous entendrez la triste cloche » suspendue haut, annoncer au monde quej'a 9 tai ce monde vil , y^^^ \iiVsvV.ct ^^««. le& ver

* plas vils encore. Si vous lisez ces mots , ne

• vous rappelez pas la main qui les a tracés ; » je vous aime tant que je veux être oublié » dans vos doux souvenirs, si en pensant à moi » vous pouviez être malheureuse. Oh ! si vous » jetez un regard sur ces lignes quand peut- » être je ne serai plus qu'une masse d'argile , > ne redites pas même mon pauvre nom , et » laissez votre amour se faner avec ma vie. ■

Il y a plus de poésie, d'imagination , de mélancolie dans ces vers que de sensibilité , de passion et de profondeur. Shakspeare aime, mais il ne croit pas pins à l'amour qu'il ne croyait à autre chose : une femme pour lui est un oiseau, une brise, une fleur; chose qui charme et passe. Par l'insouciance ou l'ignorance de sa renommée, par son état qui le jetait à l'écart de la société, en dehors des conditions où il ne pouvait atteindre, il semble avoir pris la vie comme une heure légère et désoccupée, comme un loisir rapide et doux.

Les poètes aiment mieux la liberté et la muse que leur maîtresse : le pape offrit à Pétrarque de le séculariser, afin qu'il pût épouser Laure. Pétrarque répondit à l'obligeante proposition de Sa Sainteté : < J'ai encore bien des sonnets » à faire. »

Shakspeare , cet esprit si tragique , tira son sérieux de sa moquerie , de son dédain de lai' même et de l'espèce humaine : il doutait de tout ; Perhaps est un mot qui lui retient sans cesse. Montaigne , de l'autre côté de la mer, répétait : « Peut-être. Que sais-je ? •

SHAKSPEARE AU NOMBRE DES CINQ OU SIX GRANDS GENIES DOMINATEURS

Pour conclure,

Shakspeare est au nombre des cinq ou six écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée : ces génies-mères semblent avoir enfanté et allaité tous les autres. Homère a fécondé l'antiquité ; Eschyle , Sophocle , Euripide , Aristophane , Horace , Virgile , sont ses fils. Dante a engendré l'Italie moderne , depuis Pétrarque jusqu'au Tasse. Rabelais a créé les lettres françaises ; Montaigne , La Fontaine , Molière, viennent de sa descendance. L'Angleterre est toute Shakspeare, et, jusque dans ces derniers temps, il a prêté sa langue à Byron , son dialogue à Walter Scott.

On renie souvent ces maîtres suprêmes : on se révolte contre eux; on compte leurs dé-

fauts ; on les accuse d'ennui , de longueur, de bizarrerie , de mauvais goût , en les volant et en se parant de leurs dépouilles; mais on se débat en vain sous leur joug. Tout se teint de leurs couleurs ; partout s'impriment leurs traces : ils inventent des mots et des noms qui vont grossir le vocabulaire général des peuples ; leurs dires et leurs expressions deviennent proverbes , leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs et lignée, lis ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière; ils sèment des idées, germes de mille autres ; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts : leurs œuvres sont des mines inépuisables, ou les entrailles mêmes de l'esprit humain.

De telles génies occupent le premier rang ; leur immensité, leur variété, leur fécondité, leur originalité, les font connaître tout d'abord pour lois, exemplaires, moules, types des diverses intelligences, comme il y a quatre ou cinq races d'hommes, dont les autres ne sont que des nuances ou des rameaux. Donnons-nous garde d'insulter aux désordres dans lesquels tombent quelquefois ces êtres puissans; n'imitons pas Cham le maudit; ne rions pas si nous rencontrons nu et endormi , à l'ombre de

l'arche échoaée sur les montagnes d'Arménie , l'unique et solitaire nautonnier de Fabime.

Respectons ce navigateur diluvien qui recommença la création après répuisement des cataractesdu ciel : pieux enfans bénis de notrepère, couvrons-le pudiquement de notre manteau.

Shakspeare , de son vivant, n'a jamais pensé i vivre après sa vie : que lui importe aujourd'hui mon cantique d'admiration ? En adm étant toutes les suppositions, en raisonnant d'a-)rès les vérités ou les erreurs dont l'esprit lumaïn est pénétré ou imbu , que fait à Shakpeare une renommée dont le bruit ne peut monter jusqu'à lui ? Chrétien, au milieu des élicités éternelles , s'occupe-t-il du néant du monde ? Déiste , dégagé des. ombres de la maïère, perdu dans les splendeurs de Dieu, ibaisse-t-il un regard sur le grain de sable où il I passé? Athée, il dort de ce sommeil sans iouffle et sans réveil , qu'on appelle la mort, lien donc de plus vain que la gloire au-delà lu tombeau , à moins qu'elle n'ait fait vivre l'amitié, qu'elle n'ait été utile à la vertu, secourable au malheur, et qu'il ne nous soit donné de jouir dans le ciel d'une idée consolante , génèreuse , libératrice , laissée par no^s sur la terre.

TROISIÉaiEE PARTIE.

litre

mi

bI

sis:

ri

LA RÉPUBLIQUE

.ue

:ie

CE QUE l'ARGLETEREE DOIT AUX STUAET.

A ce nom des Stuart , Tidée d'une longue tragédie vient à l'esprit. On se demande si Shakspeare n'aurait pas dû naître à leur époque : non. Shakspeare enveloppé dans le mouvement révolutionnaire , n'eût pas eu assez de loisir pour développer les diverses parties de son génie : peut-être même , devenu homme politique, n'eût-il rien produit; les faits auraient dévoré sa vie.

La Grande-Bretagne doit à la race des Stuart deux choses inappréciables pour une nation :

la force et laliberVé. Sa[^]ec[^]w[^]e[^] l*" ^ en apportant

a couronne d'Ecosse en Angleterre, réunit les . Peuples de File en un seul corps , et fit dispaaitre du sol la guerre étrangère. L'Ecosse vait des alliances continentales ; presque toutes les fois que

des hostilités éclataient entre la France et l'Angleterre, l'Ecosse faisait une puissante diversion en faveur de la première. »i l'Ecosse n'eût pas été réunie en 1792 à l'An- ;leterre, celle-ci n'aurait pu soutenir la longue guerre de la Révolution.

Quant à la liberté anglaise, les Stuart la firent en la combattant : Charles I^{er} la paya de sa tête, Jacques II de sa race.

JACQUES P. BASIUGOK BOROK.

A l'époque où Ton existe on tient compte des médiocrités, par la raison que les médiocrités sont hargneuses, intrigantes, envieuses, et que du commun des choses et des hommes, se compose le train du monde ; mais, lorsqu'il s'agit du passé, rien n'oblige à ressusciter le troupeau vulgaire qui est désabusé sur lui-même par la bonne foi de la mort, serait stupéfait de revivre, et incapable de se tenir debout.

Quelques personnages demeurent sur la vieille toile du temps, quand le reste du tableau est effacé; c'est d'eux qu'il se faut uniquement occuper : il suffit de nommer les individus secondaires, en ne s'arrêtant qu'aux grandes figures qui, à de longs intervalles, succèdent aux grandes figures. Cependant il est essentiel de noter chemin faisant les révolutions sur-

venues dans le fond ou dans la forme de la pensée humaine. Je dis essentiel pour parler comme les Importants et les Doctes, car hors la religion et ses vertus qui seules peuvent produire la liberté, est-il quelque chose d'essentiel dans ce monde ?

Le premier des quatre Stuart qui monta sur le trône d'Angleterre, a laissé des ouvrages plus estimés que sa mémoire ; je le nomme : il faut mentionner les rois qui peuvent écrire sur V Apo-

calypse , la vraie loi des monarchies libres, et le don royal , Basili-
con Doron. Si Jacques 1^{er} ne se fût pas donné tant de peine afin
d'établir le droit divin et conquérir le titre de Majesté sacrée , on
n'aurait peut- être pas eu l'occasion de faire passer son malheu-
reux fils pour l'auteur de VEicon Basilikê.

Toutefois le Don Royal, Basiliçon Doron, mérite un examen
particulier : il contient des choses historiques intéressantes, et
fait voir Jacques I^{er} sous un nouveau jour.

Le Don ou le Présent Royal est dédié à Henri, fils aîné de
Jacques. Le roi,, dans une épître au jeune Prince , lui dit d'abord
(je me sers d'une vieille traduction française, fidèle et naïve) : c
Et afin que cette instruction soulage votre » mémoire, je l'ai divi-
sée en trois parties. »

> première vous dira votre devoir envers

> comme chrétien ; la seconde vous dira » votre peuple comme
roi ; et la dernière » enseignera comment vous devez à vous :

» les-choses communes et ordinaires c

> vie , lesquelles de soi ne sont ni bonnes » mauvaises, sinon en
tant que l'on en use » ou mal , et qui serviront toutefois à à » tenir
votre réputation et autorité , si » vous usez bien. >

Le roi s'adresse ensuite au lecteur :

« Or , parmi mes plus secrètes actions

» celles , contre mon attente , sont venues

» la connaissance du public, il en est

> arrivé à mon écrit auquel je donnai

> de Don Royal, parce que je l'adressait » fils aîné, destiné de Dieu, comme j'< » pour seoir un jour sur mon trône » moi.

» Pour tenir cet écrit plus caché , j'av

> serment du libraire de n'en imprin » sept copies pour les distribuer et faire » secrètement par sept de mes plus co

> serviteurs, afin que si par le temps, qi » et consume toutes choses, les unes » perdues, il en restât encore quelqu'un

» ma mort, pour sotV\t àe ^^«^^V^ss^wo

» la sincérité de mon affection envers lui, même » du soin que j'ai eu de son éducation.

> Mais puisque , contre mon dessein , cet » écrit est publié partout et ensuite sujet à la » censure de tous (car chacun en jugera selon > son humeur et sa passion), je suis maintenant » contraint d'en permettre l'impression. »

La première partie de l'ouvrage, Devoirs d'un Roi Chrétien envers Dieu, renferme des choses bonnes , mais communes; on n'y trouve guère de remarquable que ce passage :

c J'ai nommé la conscience gardienne de la religion. C'est un œil que Dieu a mis dans l'homme toujours veillant sur toutes les actions de sa vie , pour lui donner joie et contentement du bien qu'il a fait, et un vif ressentiment au contraire quand il a mal fait.

Car comme la conscience sert aux méchants de torture et de bourreau, aussi est-elle pour consolation aux gens de bien. N'est-ce pas un avantage grand d'avoir chez nous, et avec nous pendant notre vie , le registre de tous les péchés , desquels nous sommes accusés ou à l'heure de la mort , ou bien au jour du jugement ?

« Gardez donc votre conscience nette , même » de deux taches et imperfections aux^cuelles

SâO ESSAI

> Je8 lioinmes sont sujets pour la plupart : ou » de stupidité qui engendre Pathéisme, ou de ||[^] » superstition , mère des hérésies. Par la pre » raière, j'entends une ame infectée de lèpre, » une conscience cautérisée devenue sans sen » timent de son mal , et endormie dans son

- péché. Par la superstition , j'entends ceux qui
- se lient eux-mêmes à une autre règle et forme » de servir Dieu, que celle qui est ordonnée » en sa parole. •

La seconde partie du Présent Royal : Devoin tTun Roi en sa charge, s'ouvre par ce bel exorde :

• Gornie vous portez ces deux qualités de chrétien et de roi , aussi faut-il que vous mettiez peine à vous en bien acquitter , afin que vous soyez et bon chrétien et bon roi tout ensemble , gardant justice et équité en votre administration 9 ce qui se fera par deux moyens; l'un à établir de bonnes lois, et les faire bien observer; car l'un sans l'autre ne sert de rien, puisque l'observation de la loi est la vie de la loi ; l'autre, que par vos mœurs et votre [^]ie, vous soyez en bon exemple à vos sujets; car naturellement le peuple forme ses mœurs au moule de son prince : même les lois n'ont tant de pouvoir et d'effet sur les hommes , que la vie et l'exemple de cQ\ix.c[^]\ lewT eovxuivQiadeut >

SUR LA LITTERATURE ANGLAISE. Sâl

Jacques semble être un prophète de famille, quand il écrit ces paragraphes sur la mort d'un bon roi et sur celle d'un tyran :

« Pour le premier , considérez la différence

• qu'il y a entre le roi légitime et le tyran ; » et par ce moyen , tous entendrez beaucoup » mieux quel est votre devoir, car les contrai«

> res mis à l'opposite l'un de l'autre se font

• mieux voir et discerner. L'un sait qu'il est

> ordonné pour son peuple, et que Dieu lui en

> a commis la charge et le gouvernement, du-

• quel il est comptable : l'autre croit que le peuple est fait pour lui, afin de s'en servir pour ses passions et ses appétits déréglés ; en un mot , que son peuple est sa proie; sa tyrannie le fruit de sa domination.

» Et ores qu'il y en ait que la déloyauté des sujets fait mourir avant le temps (ce qui arrive rarement) si est-ce que leur réputation vit après eux ; et la déloyauté de ces traîtres est toujours suivie de sa punition en leurs corps, biens et renommée; car l'infamie en reste même à leur postérité. Mais , quant au tyran, sa méchante vie arme et anime enfin ses sujets à devenir ses bourreaux. Et , bien que la révolte ne soit jamais loisible de leur part! est-on si las et rebuté de ses déçocte-

Sââ ESSâl

» mens , que sa chute n'est guère r^rettée par

> la plupart de son peuple , moins par ses voi- » sins. Et ,
outre la mémoire honteuse qu'il » laisse au monde après soi, et
les peines éter-

• nelles qui l'attendent en l'autre , il arrive sou- » Vent que les
auteurs de cet assassinat demeurent

> rent impunis, et le fait ratifié par les loix,

> approuvé par la postérité. Il vous est donc

> fort facile, mon fils, de choisir de ces deux

> façons de vivre , la meilleure ; et , élisant plu-

> tôt le chemin de la vertu , assurer votre vie et » votre état: et
ores qu'il vous arrive quelque in-

> fortune, vous soyez pour le moins regretté des » gens de
bien , votre vie approuvée , et votre » nom en bonne odeur à tout
le monde. »

En parlant des excès qu'il faut réprimer, Jacques dit à son hé-
ritier : I

« Puisque vous avez l'autorité du magistrat » légitime et sou-
verain, ne souffrez point que » ceux desquels vous avez l'honneur
d'être issu,

• et qui auront eu puissance et autorité sur vous,

• soient infligés par qui que ce soit : même, » puisque
le fait vous touche aussi en particu- » lier, pour ne laisser, à ceux
qui viendront » après vous , sujet de vous traiter à la même » me-
sure que vous aurez mesuré les autres.

» Ayant donc VViOttuexsLT ^ ^ >Ivc«tNQNx^ «tv^lac

d'aussi illustres aïeux qu'autre prince de la cbrestienté,réprin]ex Tinsolencedes mēdisans, qui sous titre de taxer un vice dans la personne , essaient malicieusement de tacher la race et la famille entière pour la rendre odieuse à la postérité. Car quel amour pouyez-YOus espérer de ceux qui veulent mal à ceux desquels vous êtes né ? Et pour quelle raison détruit-on tant qu'on peut les louveteaux et renardeaux sous la mère, sinon parce qu'on n'en peut aimer la race malfaisante ? Et d'ailleurs pourquoi sera le poulain d'un coursier de Naples de plus grand prix en un marché, que celui d'une haridelle , si* non pour l'estime qu'on fait de la race dont il est? Aussi, est-ce une chose monstrueuse de voir une personne haïr le père et aimer les enfans ; et à la vérité le plus court chemin pour rendre le fils méprisé est de diffamer le père et l'exposer en haine. En un mot , j'en parle comme savant par mon expérience propre. Car outre les jugemens de Dieu que j'ai vus à l'œil , et remarqués sur les principaux chefs des conspirations faites contre mes pères et aïeux , je puis dire avec vérité n'en avoir point trouvé de plus fidèles et affectionnés à mon service, même au plus fort de mes afiOsiires

» et afflictions,que ceux qui les ont fidèlement ser- » vis jusqu'à la fin , el particulièrement la reine , 1 1 » ma mère. J'entends de ceux qui lors étaient \\ » en âge de discrétion. Ainsi , mon fils , je tous » décharge mon cœur et ma conscience, en » TOUS ouvrant la vérité ; et ne me soucie de ce » qu'en diront ou penseront les traîtres, leurs » fauteurs et complices.

Ces énergiques paroles font voir que Jacques a été calomnié , lorsqu'on a prétendu qu'il avait été indifférent à la catastrophe de

sa mère. Ces paroles ont d'autant plus de mérite qu'il n'était pas roi d'Angleterre lorsqu'il les écrivait : en Ecosse les ennemis de Marie Stuart l'environnaient , et Elisabeth , dont il attendait le trône , vivait encore.

Le paragraphe suivant donne une idée de l'état de l'Ecosse à cette époque.

« Ce propos me ramentoit de parler des » excès et ravages qui se font au haut pays » d'Ecosse et aux frontières. De ces gens il y a » de deux sortes. Les uns en la terre-ferme , qui » sont grossiers pour la plupart , et toutefois » non sans quelque reste et apparence de civi- » lité. L'autre sorte est aux isles , entièrement r sauvage et incivile. Faites valoir étroitement » mes ordonnances contre telles cens, leurs

chefs et conducteurs , et sans doute vous les dompterez. Qu'Àut aux autres, suivez ma piste et mon dessein à y faire des peuplades et colonies de gens civilisés du dedans de notre isle, afin de ramener ces barbares à quelque douceur etcivilité; ou bien les transporter ailleurs.

» Mais quant à la frontière , d^autant que je

• sais si vous n^êtes un jour roi de toute l'isle ,

* selon que le droit de votre succession vous

* y appelle , que malaisément viendrez-vous à

• bout de jouir paisiblement de cette plus

* rude et stérile partie septentrionale , d'icelle

* même de bien assurer la couronne sur votre ' tête propre; il me seroit ensuite surperflu

de vous en parler davantage. Mais si un jour vous êtes Seigneur de toute Tisle , vous en chevierez aussi facilement que de tout le reste ; car cette frontière viendra à être le milieu de votre royaume.

» La réformatioh de la religion fut faite en Ecosse assez extraordinairement et par œuvre de Dieu.

» Le changement ne se fit point ainsi que

• chez nos voisins d'Angleterre , eu Daneinarck t et plusieurs autres lieux de rAUemagne ,

• arec ordre et par TautorUé du 'çtmoi^ .> ^>\

3â6 ESSAI

» magistrat souverain. Aussi quelques esprits » brouillons et bouillans parmi les désordres, » empiétèrent tellement l'autorité sur le pen- » pie, qu'ayant après goûté la douceur do » oommanderaent , commencèrent à se figurer • entre eux-mêmes une forme de gouverne- » ment populaire, et s'y trouvant amorcés pre- » mièrement par le naufrage de ma grand'- » mère, puis par celui de feû ma mère, et » après, par la licence du long temps de ma » minorité , avancèrent tellement Pœuvre de » leur démocratie imaginaire, qu^ils ne se noa^ » rissoient plus do là en avant que de Fespé- » rance de se faire tribuns du peuple. »

Ce que dit ici Jacques t*' de la faction puritaine explique la théorie du droit divin qu'il fit si malheureusement soutenir dans la suite. IV*ayant vu que les troubles et les désolations occasion-

nés par le principe de la souveraineté du peuple, il se réfugia dans le droit divin : il ne se trouvait pas assez en sûreté dans le principe de l'hérédité monarchique.

Jacques discourt de la noblesse; il en examine les défauts et les qualités. Le système du roi sur les grandes charges de l'Etat, est d'un esprit judicieux. A l'égard des classes industrielles , Jacques de

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. tti

^e : il veut que Von donne ei que ton publie ■oute liberté de commerce aux é tranchera.

Traitant du mariage des princes, Jacques recommande la pureté à son fib : un conseil politique d'une vérité frappante, se trouve mêlé à ces instructions morales.

« Il vous faut principalement avoir égard > aux raisons principales de l'institution du mariage , et toutes autres choses vous seront ajoutées, qui me fait désirer que vous en preniez une qui soit entièrement de votre religion , si .4son rang et ses autres qualités sont sortables à votre état et dignité. Car bien qu'à mon grand regret le nombre des grands princes , faisant profession de notre religion, soit petit , et à cette cause que ce mien avis réussira plus difficilement, si vous, faut-il penser à bon escient à ces difficultés : à savoir comment vous et votre femme serez une chair, pour tenir cette union et amitié nécessaire, si vous êtes membres de deux églises opposées : diversité de religions apporte quant et soi diversité de mœurs ; et la division de vos pasteurs causera division parmi vos sujets, qui prendront exemple sur votre maison et famille; outre la conséquence d'une mauvaise éducation de vos en&ins. Et

» ne présumez pas de ponvoir toujours ma- .j, » nier et former une femme à vos mœurs. — \^ » Salomon s'y trompa et se laissa tromper aux » femmes, le plus sage toutefois de tous les • rois ; et à la vérité le don de persévérance » est de Dieu, non pas de nous.
»

Si Charles 1*' eût suivi le conseil que Jacques donnait à Henri , il se fut épargné Inen des malheurs.

Au reste, l'horreur avec laquelle le roi d'Ecosse parle de certaines dépravations, me fait croire que, sur ce point, il a été encore mal jugé : un mot soldatesque de notre Henri IV ne peut pas faire autorité historique ; il ne faut prendre ce mot que pour un ventreêaint-grU, L'abandonnement aux favoris prouve la faiblesse et ne suppose pas nécessairement la corruption : quand on est livré à des vices honteux , on les cache, mais on ne fait pas avec un certain accent , l'éloge des vertus contraires : le voile des paroles couvrirait mal la rougeur du front.

La troisième partie du BctsUicon Baron, des déportemens d'un roi, es choses communes et indifférentes , amuse par sa naïveté* Jacques instruit son fils à être attentif à sa grâce et â sa façon à table : Henri ne doit être ni friand ,

ni gourmand ; son vivre doit être apprêté sans beaucoup de sauces , « car ces compositions et » meslinges ressemblent mieux à médecine qu'à » viande, et l'usage en était anciennement » blâmé par les Romains. > Henri doit éviter Vivrognerie, vice qui croît avec Tâge et ne meurt qu'avec la vie : « £n votre manger, mon fils , ne soyez grossier et incivil comme un cynique , ni mi-

gnard et délicat comme une épousée ; mais mangez d'une façon franche , virile et honnête.

» Soyez pareillement modéré en votre dormir ne vous arrêtez point aux songes

ni aux présages... ; Votre habillement doit être modeste, non surperflu comme d'un débauché , non chétif et mécanique comme d'un faquin , non trop curieusement enrichi et façonné comme d'un galant de cour, ni d'une façon grossière et rustique comme celui d'un manan , non bigarré comme d'un gendarme éventé ou d'un mignon frisé, ni trop grave et simple comme d'un homme d'église En temps de guerre, que votre vêtement soit pi us brave et votre contenance pi us gaillarde et relevée. Toutefois que ce soit sans porter vos cheveux longs ou laisser croître vos ongles, qui ne sont qu'excrémeul de xvaVxn^.i

Quant aux jeux et aux exercices » Jacques veut que son fils y mette du choix; il recommande le courir, le saurier, le tirer de\$ armet, le tirer de l'arc, le jouer à la paume, «Exercez-

- vous, mon fils, à dompter les grands che*
- vaux , et qui ont le plus de fougue , afin que
- je puisse dire de vous ce que Philippe disait » de son fils Alexandre : « La Macédoine est
- trop peu de chose pour lui. »

Jacques permet aussi la chasse , mais la chasse aux chiens courans , qu'il trouve plus nohle et plus propre à un prince. Au reste , il renvoie sur ce point sou fils à Xénophon « auteur an- »

cien et renommé, lequel n'a eu dessein, > dit il , de flatter ni vous ni moi. »

■ Quant au langage , mon fils , soyez franc » en votre parler, naïf, net, court et senten- » cieux, évitant ces deux extrémités, ou de » termes grossiers et rustiques, ou de mots » trop recherchés qui ressentent récritoire.... » Si votre esprit vous porte à composer en ven » ou en prose , c'est chose que je ne veux hlâ- » mer. N'entreprenez point de trop long ou- » vrage; que cela ne vous divertisse de votr(» charge.

» Pour écrire dignement, il faut élire ur » sujet digne de vou* ,
^wv ôkfeN^tVssL ^^^Vkd.<

SUR LA LITTÉRATURE AIIGLALSE. SBI

vanité, vous rendant toujours clair et intelligible le plus que vous pourrez. Et si ce sont vers, souvenez-vous que ce n'est la partie principale de la poésie de bien rimer et couler doucement avec mots bien propres et bien choisis; mais plutôt, lorsqu'elle sera tournée en prose , d'y faire voir une riche invention des fleurs poétiques et des comparaisons belles et judicieuses, afin que la prose même retienne le lustre et la grâce du poelne. Je vous avise aussi d'écrire en votre langue propre ; car il ne nous reste quasi rien à dire en grec et en latin , et prou de petits écoliers vous surpasseront en ces deux langues. Joint qu'il est plus séant à un roi d'orner et enrichir sa langue propre, en laquelle il peut et doit devancer tous ses sujets , comme pareillement en toutes autres choses honnêtes et

recommandables. »

Ces derniers conseils sont curieux : ce roi auteur qui s'exprimait avec tant d'emphase devant ses parlemens , montre ici du goût et de la mesure. Son ouvrage finit par une grande vue : Jacques croit que tôt ou tard la réunion de rÉcosse et de l'Angleterre produira un puissant empire.

Je me suis étendu sur le traité du Don Royal,

%%^ BSSAI

presque ignoré aujoard'hm ; on ne le connaît 1^^

guère que pour un de ces jugemens composés |1><

à l'usage de ceux qui ne lisent rien, par ceoi j^^

qui n'ont point lu. Vottaire feuilletait tout, 1^

sans se donner le temps d'étudier; il a jeté |^

dans le monde une foule de ces opinions de

prime-abord, qu'adoptent l'ignorance "et la

paresse : si quelquefois l'auteur de VEssai sur

les Mœurs rencontre juste, c'est qu'il devine.

Ainsi, de siècle en siècle, des choses d'une

fausseté évidente sont crues et répétées comme

articles de foi ; elles acquièrent par le temps une

sorte de vérité et d'authenticité de mensonge

que rien ne saurait détruire.

Henri, ce nom me fait mal à écrire, Henri à qui le Basilicon Doron est adressé, mourut à l'âge de dix-huit ans. S'il eut vécu, Charles P' n'eût pas régné ; les révolutions de 1649 et de 1688 n'auraient pas eu Heu; notre Révolution n'aurait pas eu les mêmes conséquences : sans l'antécédent du jugement de Charles !•% l'idée ne serait venue à personne en France, de conduire Louis XVI à l'échafaud ; le monde était changé.

Ces réflexions qui se présentent à l'occasion de toutes les catastrophes historiques, sont vaines : il y a toujours un moment dans les

annales des peuples où, si telle chose n'était pas advenue, si tel homme n'était pas mort ou était mort, si telle mesure avait été prise, si telle faute n'avait été faite, rien de ce qui est arrivé ne serait arrivé. Mais Dieu veut que les hommes naissent avec le caractère propre à l'événement qu'ils doivent amener : Louis XVI a cent fois pu se sauver; il ne s'est pas sauvé, tout simplement parce qu'il était Louis XVI. Il est donc puéril de se lamenter sur des accidens qui produisent ce qu'ils sont destinés à produire : à chaque pas dans la vie, raille lointains divers, mille futuritions s'ouvrent devant nous ; cependant vous n'atteignez qu'un horizon, vous ne courez qu'à un avenir.

RALEIGH. GOWLET.

Jacques P' tua le fameux Walter Raleigh :

V Histoire universelle est encore lue à cause de Mr Walter lui-même : s'il y a des livres qui font vivre le nom de leurs auteurs, il y a des auteurs dont le nom fait vivre leurs livres.

Cowley , dans l'ordre des poètes , arrive immédiatement après Shakspeare , bien qu'il fût né plus tard que Mil ton : royaliste d'opinion, il travailla pour le théâtre, et composa des poèmes, des satires et des élégies. Il abonde en traits d'esprit; sa versification manque, diton , d'harmonie; son style , souvent recherché, est cependant plus naturel et plus correct que celui de ses prédécesseurs.

Cowley nous attaque : depuis Surrey jusqu'à lord Byron , il n'y a peut-être pas un écrivain anglais qui n'insulte le woman, le caractère et le

général français. Nous , avec une impartialité et une abnégation admirables , nous acceptons l'outrage : confessant humblement notre infériorité , nous célébrons à son de trompe l'excellence de tous les auteurs d'outre-mer nés ou à naître , petits ou grands , mâles ou femelles. Dans son poème de la guerre civile , Cowley s'écrie :

It was not so, when Edward prov'd his cause, By a sword
stronger than the salique laws .

; when the French did fight,

With women's hearts, against the women's right.

« Il n'en était pas ainsi quand Edouard sou-

> tenait sa cause par une épée plus forte que la loi salique, alors que les Français combattaient » avec des cœurs de femmes contre le droit des

> femmes. >

Le roi Jean , Charny^ Ribeaumont, Beaumanoir, les trente Bretons, Duguesclin , Clisson, et cent mille autres, avaient des cœurs de femmes.

De tous les hommes qui ont illustré la Grande-Bretagne, celui qui m'attire le plus, est lord Falkland : j'ai souhaité cent fois avoir été ce modèle accompli de lumière, de générosité, d'indépendance, de n'avoir jamais Tpatvi^wc \^

terre dans ma propre forme et sou9 mon nom.

Doué da triple génie des lettres , des armes et de la politique , fidèle aux Muses sous la tente, à la Liberté dans le palais , dévoué à un monarque infortuné , sans méconnaître les £aute8 de ce monarque , Falkland a laissé un souTenir mêlé de mélancolie et d'admiration. Les vers que Cowley lui adresse au retour d'une expédition militaire, sont nobles et vrais : le poète commence par énumérer les vertus et les talents de son béros , puis il ajoute :

Such is the man ivhoin ure require tfae same We lent the north ; untooch'd , as is his famé. He his too good for war, and ongfat to be As (ar from danger , as from fear he*s free.

Those men alone

Whosc yalour is the only art they know, AVere for sad war and bloody battles born ; Let them the state défend , and he adorn.

■ Voilà l'homme que nous redemandons aux » Écossais , tel que nous le leur avons prêté , • exempt de blessures comme sa gloire. Trop » bon pour la guerre, il doit être tenu aussi » loin du danger qu'il l'est de la crainte. Les » guerriers dont \a iiaAewT^%l\^ w.Ml?îxt.,^8ont

sua LA LITTÉRATURE ANGLAISE. SS7

^nés pour la triste guerre et les batailles san- « glantes : qu'ils défendent l'état et que FaK • kland Fembellisse. »

Inutiles vœux ! la vie au milieu des malheurs
de son pays devint à charge à l'ami des Muses.
Sa tristesse se laissait remarquer jusque dans
ia négligence de ses vêtemens. Le matin de la
première bataille de Naseby, on devina son
dessein de mourir au changement de ses habits ;
il se para comme un jour de fête; il demanda
du linge blanc : « Je ne veux pas, dit-il en
^ souriant , que mon corps soit trouvé dans du
*> linge sale : je prévois de grands malheurs,
» mais j'en serai dehors avant la fin de la jour-
i> née. » Il se mit au premier rang du régiment
de lord Byron : une balle de la liberté qu'il
aimait l'affranchit des sermens de l'honneur
dont il était l'esclave.

Il reste quelques discours et quelques vers de Falkland : secrétaire d'Etat de Charles 1®', il rédigeait avec Glarendon les procla-

mations royales. 11 aida Ghilling Worth dans son Histoire du Protestantisme.

La Bible , traduite en partie sous Henri VIII, fut retraduite sous Jacques II par les quarantesept savans : cette dernière traduction est un chef-d'œuvre. Les auteurs de cet immense ou- I.
29

Sd8 ESSAI SUR L\ LITT^RATURB ANGLAISE.

vrage firent pour la langue anglaise ce que Luther fit pour la langue allemande, ce que les écrivains , sous Louis XIII , firent pour la langue française : ils la fixèrent.

ÉCRITS POLITIQUES SOUS CHARLES P' Ff

GROMWBLL.

Chercher les lettres dans les temps d'orage, c'est demander un ahr! à ces vallées paisibles que les poètes placent au bord de la mer; mais si l'on est mené par quelque Génie heureux dans ces retraites, d'autres Esprits vous poussent au milieu de la tempête et des flots. La politique monte sur le trépied et se transforme en sybille; les pamphlets, les libelles, les vers satiriques abondent , s'imprègnent de haine et sont écrits avec le sang des factions. Les guerres civiles d'Angleterre firent pulluler des productions déplorables.

Un de ces fanatiques , que Butler a livrés au ridicule , s'écrie :

• An alarm to ail flesh , etc.

« Howle , howle , bawl an roard , ve lusfull, » cursing , swearing drunken , lewd , supersti- » tious , devilish , sensual , earthly inhahitants » of the whole earth , bow, bow you most surly >

trees and lofty oaks ; ye tall cedars and low » sbrubs, cry ont
aload ; hear , bear ye , proud » waves , boistrous seas ; also listen
, ye uncir- » cumcised , stiff, necked, and niadraging bub- » blés,
who even bâte to be reforraed. »

« Alarme à toute chair , etc.

» Hurlez , burlez , criez , beuglez , rugissez , ô TOUS, libidi-
neux, maudits jureurs, ivrognes, impurs, superstitieux , diabo-
liques, sensuels habitants terrestres de la terre. Gourbez- Tous ,
courbez- vous , ô vous arbres très dédaigneux ; et vous, chênes
élevés, vous, hauts cèdres et petits buissons, criez de toutes vos
forces ; écoutez, écoutez vagues orgueilleuses , et vous, mers in-
domptables ; écoutez aussi, vous , incirconcis, écume raide , nue
et enragée, qui haïssez la réforme. »

Les poètes égalaient les orateurs.

Dear friend J.-C, ^itli true unfeigned love I the salute

dear fnend\ auieniber ^o^otLY knit

SUR L\ LITTÉRATURE ANGLAISE. S-il

To ail, in Christ, in heavenley places sit; And there, to friends
no stranger would I b«,

For truly, friend, I dearly love, and own , All travelling soûls, -
who truly sigh and groan For the adoption which sets free from
sin , etc.

« Cher ami Jésus-Christ, je te salue avec un

» amour sans réserve

» Cher ami , moi membre conjointement uni » à tous eu Christ , qui est assis aux lieux cé- » lestes. Là , je ne serai point étrangler parmi » les amis; j'aime tendrement, et je TaTOuei » les âmes voyageuses qui soupirent et gémis* • sent véritablement pour TAdoption qui ra- » chète les péchés. »

Cromwell ne s'élevait guère au-dessus de cette éloquence ; on peut en juger par ses discours obscurs et ses lettres diffuses. Sa poésie était dans les Oaïts et dans son épée : il fut poète quand il regarda Charles I'^ dans son cercueils Sa Muse était cette femme qui , à son dire , lui était apparue dans son enfance et lui avait annoncé la royauté.

L^AB BK BB LA ME₅HAIS

Lji rérolation française a produit aussi des écrÎTains qui ont tu la liberté dans la religion; mais ici notre supériorité est manifeste. C'est dans les champs de la Croix que Fabbé de La Menfnis a recueilli cet intérêt si tendre pour la nature humaine , pour les classes laborieuses, pauvres et souffrantes de la société; c'est en errant avec le Christ sur les chemins , en voyant les petits rassemblés aux pieds du Sauveur du monde , qu'il a retrouvé la poésie de l'évangile. Ne dirait-on pas que ce tableau est une parabole détachée du sermon de la Montagne ?

« C'était une nuit d'hiver. Le vent soufflait • au dehors , et la neige blanchissait les toits.

» Sous un de ces \.o\ \s ^ ^wîv^ mw^ ^^-ïssî&st^îi M élrôie , étaient assvaea, Vx^csTîSAskwV ^^ \^x«^

Vilains , une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

» Et de temps en temps la vieille femme réchauffait à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure , et un rayon de la lampe venait expirer sur une image-de-la-Vierge, suspendue au mur.

» Et la jeune fille levant les yeux regarda en silence, pendant quelques moments, la femme à cheveux blancs ; puis elle lui dit : Ma mère , vous n'avez pas été toujours dans ce dénuement ?

» Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

« Et la femme à cheveux blancs répondit : Ma fille , Dieu est le maître : ce qu'il fait est bien fait.

» Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps ; ensuite elle reprit :

» Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolations: cependant vous me restiez; mais je ne sentais qu'une chose alors.

» Depuis , j'ai pensé que s'il vivait et qu'il nous vit en cette détresse , son âme se briserait; et j'ai reconnu que Dieu avait été bon * envers lui.

» La jeune fille ne répondit rien ; mais elle se baissa la tête, et quelques larmes qu'elle se força à cacher tombèrent sur la toile qu'elle tenait entre ses mains.

» La mère ajouta : Dieu qui a été bon envers lui-même a été bon aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué , tandis que tant d'autres manquent de tout ?

• Il est vrai qu'il a lallu nous habituer à pea, et y ce peu, le gagner par notre traTail; mais ce peu ne suffit-il pas? et tons n'ont-ils pas été, dès le commencement, condamnés à vi?re de leur traTail ?

• Dieu , dans sa bonté , nous a donné le pain de chaque jour ; et combien ne l'ont pas ! on abri ; et combien ne sarent où se retirer !

» Il vous a , ma fille , donnée à moi : de quoi me plaindrais-je ?

» A ces dernières paroles, la jeune fille tout émue tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant.

» Et la mère, faisant un effort pour élever la voix: Ma fille, dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup , mais d'espérer et d'aimer beaucoup.

» Noire espérance rfeaV^îv%\^v\»&^j^\
«Nx'5^

SUR LA LITTÉaATURB ANGLAISE. S45

» amour non plus, ou s'il y est , ce n'est qu'en • passant.

» Après Dieu , tous m'êtes tout en ce monde; » mais ce monde s'évanouit comme un songe , » et c'est pourquoi mon amour

s'élève avec » vous vers un autre monde.

» Lorsque je vous portais dans mon sein , un » jour j'ai prié avec plus d'ardeur la Vierge » Marie , et elle m'apparut pendant mon som- » meil , et il me semblait qu'avec un sourire » céleste elle me présentait un petit enfant.

» Et je J)ris l'enfant qu'elle me présentait, » et lorsque je le tins dans mes bras, la Yierge- » Mère posa sur sa tête une couronne de roses » blanches.

» Peu de mois après vous naquîtes, et la » douce vision était toujours devant mes yeux.

» Ce disant, la femme aux cheveux blancs » tressaillit, et serra sur son cœur la jeune fille.

1 A quelque temps de là, une ame sainte vit » deux formes lumineuses monter vers le ciel, » et une troupe d'anges les accompagnait , et » l'air retentissait de leurs chants d'allégresse. »

Nous vivons, comme au siècle de Crorawell, dans un siècle de réforme : si l'on remarque aux temps de Cromwell plus de morale et plus de conviction dans les âmes , on remarque en

9 46 ESSAI sum la LrrmiATUKK kvglassi.

DOire temps plus de mansaétude et de doocevr dans les esprits. Le sentimenl da Paritain est loin de cette harmonie et de cette paix que U philosophie religieuse de ■. Ballanche introduit dans le christianisme.

KİLITİG NO MURBER. LOCKE. HOBBS. DEHHAM.

HARRIN6TON. HARVET. SIETES. MIRABEAU.

BETf JAMin CONSTANT. CARREL.

Le pamphlet le plus célèbre de celle époque fut le Killing no murder , • tuer n'est pas assas- » siner. » L'auteur , le colonel républicain Titus, invite, dans une dédicace ironique, son Altesse Olivier Cromwell à mourir pour le bonheur et la délivrance des Anglais. Depuis la publication de cet écrit, on ne vit plus le Protecteur sourire ; il se sentait abandonné de Tesprit de la révolution d'où lui était venue sa grandeur. Cette révolution qui l'avait pris pour guide, ne le voulait pas pour maître. La mission de Cromwell était accomplie; sa nation et son siècle n'avaient plus besoin dft Ixsi \ U^

temps ne s*nnrét.e pas pour admirer la gloire; il s'en sert et passe outre. T^*

J'ai lu (dans Gui Patin peut-être) un fiiit ^^ curieux ; il n'a jamais été remarqué , que je ^ crois: le docteur affirme que Killing no murder ;<> fut d'abord écrit en français par un gentil- 1 homme bourguignon. \f-

Voici Locke comme poète : il fit de très msn- ^ vais vers en l'honneur de Comwell; Walleren avait fait de très beaux.

La bassesse de la flatterie , qui survit à l'objet de l'adulation, n'est que l'excuse d'une conscience infirme : on exalte un maître qui n'est plus , pour justifier par l'admiration la servilité passée. Cromwell trahit la liberté dont il était sorti : si le Succès était réputé l'Innocence; si, débauchant jusqu'à la postérité , le Succès la chargeait de ses chaînes ; si , esclave future engendrée d'un Passé esclave, cette Postérité subornée devenait la complice de, qui-conque aurait triomphé, où serait le droit ? où serait le prix des

sacrifices ? Le bien et le mal n'étant plus que relatifs , toute moralité s'effacerait des actions humaines.

D'un autre côté, qui voudrait défendre la sainte indépendance et la cause du Faible contre le Fort , si le courage exposé à la ven-

geance des abjections du Présent, devait encore subir le blâme des lâchetés de l'Avenir? L'infortune sans voix perdrait jusqu'à l'organe de la plainte , et ces deux grands avocats de l'opprimé , la Probité et le Génie.

Hobbes, royaliste par haine des doctrines populaires , se jeta dans une extrémité opposée ; il dérivait tout de la force et de la nécessité , réduisant la justice à une des fonctions de la puissance , et ne la faisant pas sortir du sens moral. Il ne s'aperçut pas que la démocratie avait autant de droit que l'Unité à partir de ce même principe. La société , qui allait selon sa pente naturelle vers rétablissement populaire , ne rétrograda point avec le système de Hobbes, malgré les excès de la révolution anglaise ; elle ne fut arrêtée dans sa marche que par Louis XIV qui lui barra le chemin avec sa gloire. Hobbes enseignait le scepticisme ainsi que nos philosophes du xviii^e siècle, d'un ton impérieux et de toute la hauteur dogmatique.

Il voulait qu'on crût ferme à ce qu'il ne croyait pas , et il prêchait le doute en inquisiteur. Son style a de l'énergie et son Thucydide est trop décrié. Cet Esprit Fort était le plus faible des hommes; il tremblait à la pensée de la tombe : la nature le conduisit jusqu'à l'âge de soixante-vingt ans.

fre

■mr.

SKO USAI

vingt-dix ans , pour le li?rer évanoui à h mort , comme un patient tombé en défSeiillaDce est porté sous le fer fatal. l

Sir John Denham yit encore un peu dans |^^ son poème descriptif de Gooper's Hill. 11 était royaliste et agent à Londres de la correspondance de Charles I**" avec la reine; Gowler rétail à Paris : les Mases servaient la tendresse conjugale et le malhear.

L'Oceana d'Harrington , est une répétition de rUtopie de Thomas More. Où un gouYerneraent parfait se trouve-t-il ? En Utopie, nuUe part, comme le nom le signifie.

Harvey écrivit sa découverte de la grande circulation du sang. Aucun médecin en Eu- ' rope, ayant atteint l'âge de quarante ans , ne voulut adopter la doctrine d'Harvey , et lui-même perdit ses pratiques à Londres , parce qu'il avait trouvé une importante vérité. Harvey fut encouragé de Charles I*' et lui demeura fidèle. Servet brûlé en effigie par les catholiques et en personne par Calvin , avait indiqué la circulation du sang dans le poumon : le siècle ne fit d'un Savant de génie qu'un Hérétique vulgaire, lequel un autre hérétique conduisit au bûcher.

Au reste , quanl aun ^amy^blets anglais de

re politique, lorsqu'ils ne sont point intés du jargon théologique de l'époque , ce i est rare , ils restent h une immense distance nos investigations modernes. Si vous en exitez Milton , aucun publiciste de la révolun de 1649, n'approche de Sieyès, de Mirasu , de M. Benjamin Constant , encore moins M. Carrel : ce dernier, serré , ferme , habile logique écrivain , a dans sa manière

quelque chose de l'éloquence positive des faits : son le creuse et grave ; c'est de l'histoire par les numens.

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE ET SECONDE ÉPOQUES DE LA LITTÉRATURE

littérature sous le règne des Anglo-Saxons et pendant le moyen-âge. — Des Anglo-Saxons à Guillaume-le-Conquérant — Bretons. — Tacite. Poésies Euses 55

Anglo-Saxons et Danois 61

TROISIÈME ET QUATRIÈME ÉPOQUES DE LA LITTÉRATURE

Époques anglo-normande et normande-française de Guillaume-le-Conquérant et de Henri II à Henri VIII.

Trouvères anglo-normands 72

Suite des Trouvères anglo-normands. — Paradis terrestre. — Descente aux enfers. . . 79

Miracles. — Mystères. — Satires. 86

Changement dans la littérature. — Lutte des deux langues 91

Retour par la loi à la langue nationale. . . . 100

Ouvrages. — Bower. — Barbon 104

Sentiment de la liberté politique; pourquoi différent chez les écrivains anglais et chez les écrivains français des xvi^e et xvii^e siècles. — Place occupée par le peuple dans les anciennes institutions des deux monarchies. . . . 109 Jacques I^{er}, roi d'Écosse. — T^utea^uç. — Ws[^]-

DES MATIÈRES. SK₅

jjlas. — Worcester. — Hivers 122

Ballades et Chansons populaires 125

SECONDE PARTIE

CINQUIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE DE LA LALFFIVB ANGLAISE.

Littérature sous les Tudor 140

Hérésies et schismes qui précédèrent le schisme

de Luther 4 . 142

Attaques contre le clergé 146

Luther 151

Mariage. — "Vie privée de Luther 170

Portraits de Luther 176

Portrait de Luther par Mainbourg, Bossuet et

Voltaire 180

Ce qu'il faut penser de Luther. 185

La Réformation 190

Commencement de la Uttérature protestante. —

Knox. — Buchanan 205

Henri VIII auteur 209

Henri Vm ; suite 215

Surrey. — Thomas More 217

Edouard VI et Marie 220

Elisabeth. — Spenser 222

Shakspeare 225

Que j'ai mal jugé Shakspeare autrefois. — Faux
admirateurs du poète 230

Opinion de Voltaire sur Shakspeare. — Opinion
des Anglais 234

Que les défauts de Shakspeare tiennent à sou
856 TA.BLB DSS MATIERES.

siècle. — Langue de Shakspeare. — Langue
de Dante. 239

État matériel du théâtre en Angleterre au
xvi^e siècle 244

Caractère du génie de Shakspeare 248
 Que la manière de composer de Shakspeare a
 corrompu le goût. — Écrire est un art. . . 254
 Gtations de Shakspeare 260
 Suite des Gtations. — Fenuncs 267
 Modèles classiques 273
 Siècle de Shakspeare 281
 Poètes et écrivains contemporains deShakspeare. 293
 Vie de Shakspeare 299
 Shakspeare au nombre des cinq ou six grands
 génies dominateurs 311

TROISIÈME PARTIE

Littérature sous les deux premiers Stuart et pendant la Répu-
 blique. — Ce que FAngle-
 terre doit aux Stuart 314
 Jacques I". — Basilicon Doron 316
 Raleigh. — Cowley. . . . ^ 334
 Charles P' et Cromwell. — Écrits politiques. . 339
 L*abbé de La Mennais 342

Killing no Murder. — Locke. — Hobbes. — Dcnhani. — Ilar-
rington. — Uarvey. — Sieyès.

Mir.ibeau. — Benjamin Constant. — Carrel. 347

FIN DE LK TABLE DU TOME PREMIELL.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/essaisurlalittro1chatgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.